

« Là-bas, quelque part dans le monde, on jetait les dés ou on menait les batailles, et c'était là-bas que l'on décidait du sort de chacun de nous. »¹

Ivo Andrić

I. INTRODUCTION

L'« éveil » des nationalités balkaniques soumises aux Turcs est très étroitement lié à la Question d'Orient. Le sort de la « poudrière » des Balkans suscite en effet dès le début du XIX^e siècle l'intérêt des grandes puissances, dont l'avidité augmente à mesure que l'Empire ottoman décline : les luttes de libération menées par les sujets chrétiens de la Porte entrent en résonance avec les cabinets européens, qui, selon les cas, soutiennent ou combattent les insurgés. La recherche de l'équilibre européen, l'antagonisme impérialiste des puissances, voire même l'entretien des querelles sur le terrain caractérisent l'évolution politique de la Péninsule, par ailleurs profondément marquée, ethniquement et politiquement, par cinq siècles de domination ottomane.

Lorsque Constantinople tombe aux mains des Turcs en 1453, après le siège de la ville² par le sultan Mehmet II, la maison d'Osmân possède déjà une grande partie de la péninsule balkanique. Le royaume des Bulgares est en effet conquis en 1393, la Serbie en 1389 et en 1459 ; suivront les principautés grecque (1456 et 1460) et albanaise (1506).

Les sultans n'ont ni pu ni voulu convertir à l'Islam tous leurs sujets. Cependant, les infidèles n'avaient le droit ni de porter les armes, ni de participer à l'administration d'un État fondé sur la parole du Prophète. D'où le système du *millet* : cette communauté religieuse laissait aux non-musulmans leur foi, leur culte, leur langue et leurs traditions. Elle était par ailleurs autogérée par le chef de l'Église, en l'occurrence, pour les Chrétiens orthodoxes et jusqu'en 1870, exclusivement par le Patriarche grec de Constantinople. Cette « tolérance » ottomane a permis, dans la péninsule, « *aux groupes ethno-linguistiques de perdurer et, par une lente élaboration à partir de la langue et de la religion, de s'affirmer en un prénationalisme dont*

¹ Andrić Ivo, 1994 [1945], *Le Pont sur la Drina*, Paris : Belfond, p. 264.

² Avril-mai.

les premières expressions datent du XVIII^e siècle »³. L'échec du siège de Vienne en 1683 marque le début du lent déclin de l'Empire ottoman, alors que l'ouest de l'Europe se développe politiquement et économiquement. Les idées de l'*Aufklärung*, puis de la Révolution française pénètrent peu à peu au sein du clergé et des bourgeoisies lettrées de la Turquie d'Europe. A la fin du XVIII^e siècle, Dositej Obradović⁴ se fait le héraut des Serbes, le moine Paisij de Hilendar celui des Bulgares : « dans les Balkans le nationalisme moderne était né »⁵.

Les insurrections serbe (1804-1813), grecque (1821-1830), bulgare (1876) et albanaise (1908-1912), parrainées par les puissances européennes, donnent naissance à de nouvelles couleurs sur la carte des Balkans encore monochrome au Congrès de Vienne ; témoignages éloquents de la victoire progressive des nationalismes et de l'inexorable recul de l'« homme malade ». La guerre russo-turque de 1877 permet à la Russie victorieuse d'imposer au sultan le traité de San Stefano (3 mars 1878), qui consacre le démembrement de la Turquie d'Europe, prévoit la création d'une grande Bulgarie et reconnaît l'indépendance de la Roumanie, de la Serbie et du Monténégro⁶. Mais cette paix ne satisfait guère le Royaume-Uni et l'Autriche-Hongrie : par crainte d'une trop grande influence russe dans la région, ces monarchies exigent sous la menace d'une déclaration de guerre de revoir les termes du traité. Les grandes puissances se réunissent donc à Berlin en juin 1878, afin de modifier une fois encore le tracé des frontières de la péninsule. La Macédoine reste en mains turques, la Bosnie et l'Herzégovine sont occupées par l'Autriche-Hongrie, et la Serbie voit son territoire agrandi (districts de Niš et de Pirot)⁷. Le découpage des Balkans s'est donc fait sans que les aspirations des peuples concernés ne soient prises en compte.

Pour leur organisation politique, les nouveaux États s'inspirent de leurs mentors : ils empruntent la notion d'État-nation à la France et le modèle de démocratie parlementaire aux Britanniques. Mais vouloir appliquer aveuglément un système occidental à une région à l'histoire aussi complexe relève de l'utopie : « enfermer les nations des Balkans dans des frontières claires les séparant les unes des autres, c'était vouloir ignorer que, durant des siècles, les sujets de l'Empire ottoman s'étaient déplacés et fixés suivant les circonstances »⁸. Les divisions politiques ne peuvent exactement correspondre aux groupes ethniques : tous les États mélangent ethnies et religions. Tous ont en leur sein des minorités dont ils s'efforcent de nier l'existence, et d'autres à l'extérieur de leurs frontières qu'ils considèrent d'un point de vue irrédentiste.

³ Castellán, 1991, p. 12.

⁴ Dont le poème *Vostani Srbije (Lève-toi, Serbie)* traduit l'« éveil » du sentiment national serbe.

⁵ Castellán, 1991, p. 13.

⁶ Voir carte p. VI.

⁷ Voir carte p. VII.

⁸ Castellán, 1991, p. 13.

Les minorités extérieures à l'État constituent d'ailleurs l'enjeu des divers programmes nationaux, dont l'objectif est respectivement la création d'une « Grande Grèce » (*Megale Idea*), d'une « Grande Serbie »⁹ ou d'une « Grande Bulgarie »¹⁰. Projets soutenus selon les cas par la Russie, l'Autriche-Hongrie, la France, l'Angleterre ou encore l'Italie qui, manipulant à leur guise les pions que sont alors la Serbie, la Bulgarie, la Grèce, se lancent dans une véritable partie d'échecs en vue de l'héritage de l'Empire ottoman moribond.

Les revendications nationales des nouveaux États balkaniques, qui estiment que leur extension n'est pas encore définitive, sont simples en apparence : « *in Athens, Belgrade, Sofia and Bucharest, the governments had as goals the reconstitution of their territorial entities as they existed prior to the Ottoman conquest* »¹¹. Mais c'est là que le bât blesse : cinq siècles de domination turque ont relégué aux oubliettes les contours par ailleurs flous des États féodaux. Pourtant, les nationalistes de tous bords invoquent des territoires médiévaux reconstitués et érigés en modèles, preuves voulues irréfutables de leur droit à s'approprier une région donnée. La Macédoine, véritable imbroglio ethnique, devient la cible de toutes les convoitises.

Le terme de « Macédoine » a longtemps désigné une région de l'empire byzantin slavisée depuis le VI^e siècle, englobée d'abord dans l'empire bulgare du Tsar Siméon (893-927), puis partiellement dans celui du Serbe Dušan (1331-1355), avant d'être conquise par les Ottomans à la fin du XIV^e siècle. Les géographes européens du XIX^e siècle limitaient cette région par le Šar Planina au nord, l'Olympe et le Pinde au sud, le Rhodope à l'est et le lac d'Ohrid à l'ouest : 62'000 km² peuplés par quelque deux millions d'habitants. Pauvre, la Macédoine attise l'intérêt de ses voisins par sa position stratégique, puisqu'elle est à la croisée des grandes routes reliant à la mer Égée le Danube (par la vallée du Vardar), le bassin de Sofia (par la vallée de la Struma), et l'Adriatique (transversale passant par Ohrid/Okhrida et Monastir/Bitola)¹². Point d'aboutissement de ces grandes voies de communication, le port de Salonique, seconde ville européenne de l'Empire ottoman, ajoute encore à l'attractivité de la région.

⁹ On attribue l'élaboration de ce concept au *Načertanje* (*L'Esquisse*) de l'homme politique serbe Illia Garašanin, écrit en 1844.

¹⁰ Georges Castellan appelle ce concept « *macédonisme* », entre guillemets (Castellan, 1991, p. 14). Afin d'éviter toute confusion avec les mouvements révolutionnaires propres à la Macédoine, sans parrainage bulgare, parlons simplement du très fort intérêt manifesté par les Bulgares pour une incorporation du territoire macédonien à leur État.

¹¹ Lange-Akhund, 1998, p. 19.

¹² Voir carte couleur, dernière page.

En 1890, les frontières grecques, serbes et bulgares atteignent les limites montagneuses de la Macédoine. Les trois gouvernements vont dès lors déclarer leur la population chrétienne des *vilayets*¹³ macédoniens, usant d'arguments historiques, linguistiques ou religieux pour justifier leurs prétentions. Ainsi, la Grèce, seule parmi ces trois pays – jusqu'en 1870¹⁴ – dont l'Église était reconnue par l'administration ottomane, estime naturel que tous les orthodoxes de Macédoine soient placés sous son autorité. Les Serbes, quant à eux, cherchent à reconquérir ce qu'ils nomment la « Vieille Serbie », à savoir la région de Kumanovo et de Skopje (*vilayet* de Kosovo), ancien territoire de l'empire de Dušan¹⁵. Ces revendications, récentes, sont selon toute vraisemblance provoquées par l'occupation austro-hongroise de la Bosnie et de l'Herzégovine en 1878. Refusant la création, à ses frontières, d'un État serbe fort, la Double-monarchie empêche en effet toute tentative d'unification avec le Monténégro, tout en encourageant la Serbie à lorgner du côté de la Macédoine¹⁶. La Bulgarie, très largement favorisée par le Traité de San Stefano, vit comme une injustice la réduction de son territoire décidée à Berlin. Invoquant l'empire de Siméon¹⁷, elle s'oppose aux ambitions serbes et grecques, respectivement à l'annexion du Kosovo et des *vilayets* de Salonique et Monastir. Elle développe son influence en Macédoine au travers de sa propre Église, qui dès 1870 met à mal les acquis grecs. L'Exarchat¹⁸ a en effet un avantage considérable sur le Patriarcat, celui de prêcher en slavon, langue dérivée du dialecte bulgare-macédonien dans lequel Cyrille et Méthode ont traduit la Bible et évangélisé les Slaves dès 862.

Ces États rivaux vont pourtant esquisser des rapprochements, puis des alliances en vue de libérer les Balkans de la présence ottomane. Les discussions sont ardues entre la Serbie et la Bulgarie, mais aboutissent en mars 1912 à une alliance militaire défensive, ainsi qu'à un protocole secret précisant les modalités de partage de la Macédoine : le *vilayet* de

¹³ Divisions administratives de l'Empire ottoman, au nombre de trois en Macédoine : Kosovo, Monastir et Salonique.

¹⁴ Date à laquelle le sultan, sous les pressions russes, autorise la création d'un Exarchat bulgare. Pour une définition de l'Exarchat, voir ci-dessous, note n°18.

¹⁵ Voir carte p. II.

¹⁶ Depuis 1881, en effet, une convention secrète lie la Serbie à l'Autriche-Hongrie : Belgrade s'engage à étouffer en Bosnie et en Herzégovine tout mouvement national favorable à la Serbie, alors que Vienne promet de ne pas entraver les prétentions serbes vers le sud de son territoire. Voir Lange-Akhund, 1998, p. 330.

¹⁷ Voir carte p. I.

¹⁸ L'Exarchat est inféodé au Patriarcat (Église orthodoxe autocéphale), tout en bénéficiant d'une certaine autonomie. Dans la pratique, les limites de celles-ci sont problématiques et créent parfois des tensions avec la hiérarchie. L'Église bulgare profite de son nouveau statut pour se détacher de la tutelle patriarcale, ce qui aboutit à l'excommunication des évêques bulgares par le patriarche de Constantinople, ainsi qu'à une lutte d'influence acharnée en Macédoine entre les deux Églises. Le Patriarcat grec ne reconnaîtra qu'en 1945 l'Église bulgare, qui deviendra autocéphale en 1953.

Kosovo et le *sandak*¹⁹ de Novi Pazar reviendraient à la Serbie jusqu'à la ligne de la Stara Planina, tandis que les territoires à l'est du Rhodope et de la vallée de la Struma seraient attribués à la Bulgarie. La partie centrale, du lac d'Ohrid à la Struma, deviendrait une province autonome, selon le souhait de Sofia, ou serait partagée entre les deux États sous l'arbitrage de la Russie. En mai, la Grèce et la Bulgarie parviennent à un accord défensif semblable, mais sans clause territoriale : toutes deux convoitent Salonique. En octobre, enfin, le Monténégro signe avec Belgrade et Sofia un accord d'intervention contre les Turcs.

Le 30 septembre 1912, cette Ligue balkanique, qui exige des réformes dans l'administration de la Macédoine, lance un ultimatum à l'Empire ottoman. Celui-ci fait la sourde oreille : la guerre est déclarée le 18 octobre. En quelques semaines, les Ottomans perdent la quasi-totalité de leurs territoires européens, perte scellée par la Conférence de Londres (30 mai 1913)²⁰.

Reste aux alliés balkaniques à se partager les dépouilles turques. Les accords antérieurs, déjà incomplets, paraissent insuffisants aux Bulgares. Ceux-ci, se prévalant d'avoir fourni l'effort militaire essentiel, réclament toute la « zone litigieuse », la partie centrale de la Macédoine. De leur côté, les Serbes, qui espéraient mettre la main sur les pays albanais et, partant, obtenir un débouché sur l'Adriatique, se voient frustrés par la création d'une principauté d'Albanie indépendante et réclament alors des compensations en Macédoine. Le cas de Salonique divise toujours la Grèce et la Bulgarie. Début juin 1913, Athènes et Belgrade parviennent à un accord stipulant qu'elles ne traiteront pas séparément avec la Bulgarie. En outre, la frontière entre les deux pays est fixée sur le Vardar, et une action armée commune est envisagée en cas de protestation bulgare. Au courant de ces tractations, la Russie somme la Grèce et la Serbie de se soumettre à l'arbitrage du Tsar. Mais la Bulgarie, craignant que le temps ne joue contre elle, décide d'agir. Dans la nuit du 29 au 30 juin 1913, Ferdinand I^{er} ordonne à ses troupes de repousser les lignes grecques et serbes : c'est la deuxième guerre balkanique²¹. La Paix de Bucarest (10 août 1913)²² ne laisse qu'un lambeau de Macédoine à la Bulgarie, contrainte à la capitulation. La Grèce annexe la région macédonienne au sud du lac d'Ohrid, ainsi que Salonique. La Serbie reçoit la Macédoine du Nord et du centre jusqu'à Ohrid, Monastir et le Vardar. La Turquie, alliée de dernière minute, reprend pied sur la péninsule en récupérant la Thrace orientale.

¹⁹ Du turc *sandak*, « sous-préfecture ». Le *sandak* désigne une région montagneuse située entre le Monténégro et la Serbie, et dont le chef-lieu est la ville serbe de Novi Pazar. Voir carte p. X.

²⁰ Voir carte p. XI.

²¹ Juin-juillet 1913.

²² Voir carte p. XI.

En définitive, et loin de régler les tensions balkaniques, ces guerres sont désastreuses pour tous les États de la péninsule. Prélude à la Première Guerre mondiale, elles attisent la frustration des Bulgares qui cherchent, contre les Serbes, les Grecs, les Turcs, à récupérer la Macédoine, Salonique et la Thrace entière.

La guerre de 14-18 sonne le glas des grands Empires, ottoman, russe et austro-hongrois. La disparition de ces puissants acteurs de la scène balkanique crée un nouvel ordre dans la péninsule : « *l'heure [est] à la démocratie de Wilson* »²³. Le Président Woodrow Wilson présente en effet au Congrès américain²⁴ un projet de régulation des relations internationales reposant sur quatre principes : liberté, égalité, sécurité et participation. Il parvient à faire accepter ses « quatorze points » lors du Traité de Versailles de 1919. Outre l'évacuation de la Serbie et la garantie d'un libre accès à la mer pour celle-ci, le texte prévoit la liberté pour chaque nation de s'ériger en État souverain et indépendant, ainsi que le règlement par référendums populaires des territoires contestés : c'est le fameux *principe des nationalités*, ou « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ». Or, comme à l'issue de toute guerre, il y a les vainqueurs et les vaincus : les traités de paix, en redéfinissant les frontières selon les alliances, ne font qu'aggraver l'irréductibilité des premiers au détriment des seconds. Les Slaves du Sud, à l'exception des Bulgares, sont rassemblés, sous la direction de la Serbie (qui avait choisi le bon camp), dans le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes ; celui-ci occupe dès lors une place prépondérante dans les Balkans. Rapetissée, rognée de tous côtés, privée de son accès à la mer Égée, la Bulgarie, alliée à la Triple Entente, passe au second plan²⁵.

En définitive, si la libération des nations chrétiennes des Balkans est accomplie, la stabilité de la région n'est pas assurée. Les tensions ne sont éteintes ni dans les États, ni entre les États : ces derniers ne sont pas plus *nationaux* après Versailles qu'auparavant.

De cette introduction se dégagent quelques éléments historiques et politiques qui ont permis l'apparition d'une « Question macédonienne ». Au centre des passions nationalistes du début du XX^e siècle, la Macédoine, récemment libérée des Turcs, attire les convoitises de ses grands voisins. La polémique qu'entretiennent à son sujet deux d'entre eux, la Bulgarie et la Serbie, sera étudiée ici au travers d'ouvrages de scientifiques de ces deux pays. Durant la Première Guerre mondiale en effet, bon nombre d'intellectuels balkaniques

²³ Castellan, 1991, p. 14.

²⁴ Le 8 janvier 1918.

²⁵ Voir carte p. XIII.

mettent leur talent au service de leurs États respectifs dans l'espoir de faire entendre à la communauté internationale leurs doléances. La production « nationaliste » foisonne, et certains auteurs qui nourrissent la polémique font même partie de la délégation représentant leurs pays au Congrès de Versailles.

Quatre savants, deux Serbes et deux Bulgares, fournissent à cette étude ses sources principales : Jovan Cvijić, Alexandre Belić, Jordan Ivanoff et Anastase Ischirkov. Ces académiciens tentent dans leurs ouvrages de démontrer qu'un même groupe humain (les habitants de la Macédoine) est identique en (presque) tous points à leurs peuples respectifs et doit par conséquent – avec son territoire – intégrer l'État serbe ou l'État bulgare.

Il s'agira ici d'étudier la manière dont ces scientifiques abordent l'objet de la controverse et construisent leurs discours dans le but de prouver que les Macédoniens sont en fait des Serbes ou des Bulgares. Après l'exposé du contexte intellectuel dans lequel ont travaillé ces savants, nous observerons l'argumentation développée dans leurs ouvrages, principalement en matière de linguistique et d'ethnographie. Enfin, nous tenterons de relever les principaux procédés rhétoriques employés, puis de répondre à cette question, en guise de conclusion : l'approche scientifique et idéologique de ces auteurs est-elle compatible avec le *principe des nationalités* dont ils se réclament ?

II. CONTEXTE SCIENTIFIQUE ET IDÉOLOGIQUE

Avant de nous intéresser à l'étude précise des sources, il n'est pas inutile de considérer le contexte scientifique, philosophique et idéologique dans lequel nos auteurs ont évolué et travaillé. Ce chapitre se propose donc de poser un cadre théorique général, sans référence systématique à ces savants. Leur filiation avec les idées ou concepts présentés sera démontrée plus amplement dans le chapitre suivant, principalement au cours de l'analyse des sources.

Pour l'instant, retenons que la question à laquelle s'attaquent ces scientifiques serbes et bulgares concerne la détermination d'une nation particulière : qu'est-ce que la Macédoine ? Ou plutôt, que *sont* les Macédoniens ? Il s'agit de résoudre un problème ontologique, qui témoigne de surcroît d'un souci de délimitation et de classification des peuples répandu à l'heure du Traité de Versailles.

Pour répondre à cette question, ces savants balkaniques développent une argumentation et usent d'une méthode qui témoignent toutes deux d'un héritage philosophique particulier : celui du romantisme allemand, dont les émules en Europe de l'Est furent nombreux. Les implications politiques et idéologiques de cette influence germanique, dans le cas précis du concept de nation, occuperont la deuxième partie de ce chapitre. Auparavant, nous allons tenter de montrer la façon dont les théories romantiques ont marqué la pensée scientifique du XIX^e siècle, et principalement la manière d'aborder les sciences humaines. Deux « disciplines », apparues en Allemagne dans la seconde moitié du XIX^e siècle, méritent une attention particulière dans le cadre de ce travail : la psychologie des peuples (*Völkerpsychologie*), développée par Moritz Lazarus et Heymann Steinthal, et l'anthropogéographie de Friedrich Ratzel.

1. L'HÉRITAGE ROMANTIQUE : *VÖLKERPSYCHOLOGIE* ET *ANTHROPOGEOGRAPHIE*

La découverte de la diversité des cultures et les efforts fournis pour tenter d'insérer cette diversité dans un système globalisant sont deux caractéristiques de l'histoire des sciences humaines en Allemagne au XIX^e siècle. À l'ère du romantisme, soit au début du XIX^e siècle, la pluralité est en premier lieu linguistique. La multiplicité des langues est perçue par le linguiste et philosophe Wilhelm von Humboldt (1767-1835) comme un don, et non comme une malédiction ou une punition divine. En effet, conséquence de la séparation des groupes ethniques, elle permet l'émergence de la culture (« *Bildung* ») des

peuples. En réaction aux Lumières, qui réduisent la diversité linguistique au rang de phénomène secondaire et superficiel par rapport à un esprit humain universel, Humboldt attribue au contraire aux langues une importance fondamentale : à chaque langue correspond une vision du monde (*Weltanschauung*) particulière. Les diverses langues ne sont pas des manifestations variées de l'humanité dans son unicité, mais chacune est l'expression d'un peuple particulier. Il n'est plus question ici d'esprit universel, mais d'esprit du peuple (*Volksgeist*). Une langue renvoie à une manière de penser et à un peuple, et communique à ce dernier toutes ses qualités : « *l'âme humaine est le berceau, la patrie et l'habitat de la langue, toutes les propriétés de la langue passent en elle subrepticement* »²⁶. Cette relation d'équivalence va durablement marquer le rapport des peuples à leurs langues en Europe orientale. Nous y reviendrons.

La valorisation dont la langue est l'objet découle du nouveau regard qu'on porte sur elle. Pour Humboldt en effet, « *il y a bien plusieurs langues, aucune n'est barbare, chacune est autochtone et toutes sont naturelles* »²⁷. Leurs divisions proviennent « *de ce qu'il y a de plus intime dans la nature humaine* »²⁸ et ne sont en aucun cas le fruit de conventions arbitraires. Le caractère *essentiel* de la langue la rend immuable, dans le sens où elle présuppose la continuité, et ce en dépit de l'histoire : « *les générations passent, mais la langue demeure* »²⁹, affirme Humboldt. Suite aux bouleversements survenus en biologie sous l'influence de la théorie de l'évolution de Darwin³⁰, le système de classification des langues devient « naturel »³¹ dans la seconde moitié du XIX^e siècle : le modèle de l'arbre généalogique d'August Schleicher (1821-1868), ainsi que sa terminologie issue de la botanique et de la biologie, s'impose à la linguistique. On conçoit l'évolution des langues comme le passage d'une langue originaire commune à des langues-filles, qui sont autant de différentes espèces d'un même genre. Les langues sont bel et bien des « *organismes naturels qui, en-dehors de la volonté humaine et suivant des lois déterminées, naissent, croissent, se développent et meurent ; elles*

²⁶ Humboldt, 2000, p. 129.

²⁷ Genette, 1976, p. 160, je souligne.

²⁸ Humboldt, 2000, p. 121.

²⁹ Humboldt, 2000, p. 123.

³⁰ Selon Charles Darwin (1809-1882 [*L'origine des espèces* 1859]), tous les êtres vivants sont le produit d'une longue série de transformations biologiques qu'on appelle *évolution*. L'évolution explique la diversification de la vie, de ses premières formes jusqu'à l'ensemble des êtres vivants actuels, par une chaîne de modifications *buissonnantes*. L'évolution étant souvent comprise comme un progrès, et le progrès comme un idéal, cette échelle de valeurs évolutive est devenue une hiérarchie en valeur absolue. Le *biologisme* triomphant de la fin du XIX^e siècle a décrété que, dans l'espèce humaine, les différences de civilisation provenaient de différences biologiques (cf eugénisme).

³¹ Comme en biologie, ce type de classification se base sur les propriétés intrinsèques des objets considérés, et non sur des critères « accidentels », extérieurs (classification artificielle de Linné). Un exemple basique : classer les livres d'une bibliothèque d'après leur format, qui est un caractère accidentel, c'est faire une classification artificielle ; les classer par ordre de matière, c'est faire une classification naturelle.

manifestent donc elles aussi, cette série de phénomènes qu'on comprend habituellement sous le nom de vie »³². Si l'histoire des langues est analogue à celle des espèces, elle peut tout aussi bien se lire sous la forme d'un arbre généalogique, dans lequel les métaphores botaniques et humaines se relaient. Cette représentation implique le refus du contact ou de l'hybridation entre langues : « *une langue mixte ne peut être qu'un monstre* »³³. En zoologie, la stérilité des mulets renforce l'idée que toute hybridation est contre-nature : pourquoi en serait-il autrement des langues ? Ainsi, le modèle de Schleicher ne permet pas le mélange : seule l'influence verticale est considérée. En définitive, cette vision strictement naturaliste de l'évolution des langues « *manipule des objets à la clôture hermétique : chaque langue est un corps pur, son organisme (ou son essence) ne peut être en rien altérée par des contacts ou des mélanges* »³⁴. En vertu d'une telle conception, des objets homogènes aux contours nets et précis peuvent être dénombrés et délimités, et, dès le milieu du XIX^e siècle, les tentatives de cartographier les langues vont se multiplier.

Ce modèle organiciste correspond à une conception essentialiste, courante en biologie, selon laquelle chaque espèce est caractérisée par son essence invariable et séparée de toutes les autres par une discontinuité radicale³⁵ : les espèces diffèrent donc entre elles *par essence*. L'essence est ce qui fait qu'un être est ce qu'il est, par opposition aux contingences (ce qui est accidentel, et dont l'absence ne remet pas en cause la nature de cet être). Tout objet réel est fait de deux essences réelles, l'une pure, l'autre impure. En termes hégéliens, il est composé de deux parties : une partie inessentielle, qui occupe l'extérieur de l'objet, qui en est sa surface visible, et une partie essentielle, le noyau invisible. L'*essence* d'un objet n'est pas immédiatement accessible, puisqu'elle est cachée par l'inessentiel, mais il n'empêche qu'elle se trouve bien là, à l'intérieur de cet objet. Pour la découvrir et, par conséquent, parvenir à la véritable connaissance de l'objet, il suffit de « *séparer, dans le réel même, l'essence du réel de la gangue qui recèle l'essence* »³⁶. En d'autres termes, il faut extraire l'essence pure de son enveloppe superficielle. La connaissance est de fait « *déjà réellement présente dans l'objet réel qu'elle doit connaître* »³⁷.

³² Schleicher, cité par Tabouret-Keller, 2001, p. 353.

³³ Sériot, 1999, <http://cyberato.pu-pm.univ-fcomte.fr/index/txt.php?ID=19>

³⁴ Sériot, 1999, <http://cyberato.pu-pm.univ-fcomte.fr/index/txt.php?ID=19>

³⁵ Sériot, 1999, <http://cyberato.pu-pm.univ-fcomte.fr/index/txt.php?ID=19>

³⁶ Sériot, 2000, p. 128.

³⁷ Sériot, 2000, p. 129. Nous verrons par la suite la manière dont nos savants tentent, au-delà des apparences et des signes extérieurs les plus contradictoires, de découvrir la véritable nature des Macédoniens. L'essence a le primat sur l'existence, ce qui équivaut à nier toute liberté à l'individu, réduit au produit de déterminismes qui le définissent entièrement et dont il ne peut s'extraire. On retrouve ici l'éternel débat entre nature et culture ; l'essentialisme a d'ailleurs servi de base idéologique au ségrégationnisme qui, en s'appuyant sur de prétendues différences de « nature », divise la société en entités distinctes et leur attribue des caractéristiques, des aptitudes, un rôle social ou un statut spécifique.

Les savants *naturalistes*, qu'ils soient philologues ou biologistes, s'appuient pour parvenir à la connaissance du monde sur le même modèle scientifique. Toute explication ou théorie faisant référence à des notions inaccessibles aux sciences dures est systématiquement rejetée. Ces entités, métaphysiques ou normatives, doivent être obligatoirement et entièrement *réductibles* aux genres d'objets étudiés dans les sciences naturelles. La science est capable d'expliquer parfaitement la nature, c'est donc elle la plus haute instance de vérité. Nul besoin, pour juger des affirmations de la science, d'avoir recours à la métaphysique ou à l'épistémologie : la meilleure des méthodes est la méthode scientifique. Cette foi absolue dans les principes de la science, que l'on peut, à l'extrême, qualifier de *scientisme*, doit permettre d'échapper à l'ignorance dans tous les domaines. Et cela vaut également pour la politique. Celle-ci doit en effet s'effacer devant la gestion « scientifique » des problèmes sociaux. Tout conflit, dès lors, ne peut relever que de l'ignorance ou de la mauvaise foi. Cette confiance extrême dans la science associe cette dernière à un dogme, par définition irréfutable.

La démarche scientifique se veut empirique, dans la droite ligne de la philosophie positiviste d'Auguste Comte (1798-1857). Fondamentalement inductiviste, elle stipule que seuls les *faits* sont pertinents, que seule leur connaissance permet d'accéder aux lois qui régissent la nature. L'observation et la méthode comparative, à la fois synchronique et diachronique, sont indispensables pour parvenir à cette connaissance.

L'influence diffuse de Comte, peu connu de son vivant, sur la génération de penseurs de la seconde moitié du XIX^e siècle (des philologues aux physiologistes et aux philosophes) s'avère capitale : méfiance à l'égard de toute métaphysique, culte de l'expérience, croyance en l'efficacité morale de la science, théories des milieux sont autant de grandes idées mises ou remises en circulation par Comte. Le positivisme pénètre toutes les écoles.

Mais revenons à Humboldt, et retenons pour l'instant qu'il existe, dans la théorie romantique allemande, un esprit particulier à chaque peuple, dont l'essence l'éloigne irrémédiablement des autres groupes humains. Mais comment définir ce *Volksgeist* ? Quelles en sont les manifestations et les caractéristiques ? La psychologie des peuples, notamment, a tenté d'apporter des réponses à ces questions.

Le terme de *Völkerpsychologie* est inventé en 1851 par Moritz Lazarus (1824-1903), professeur de philosophie aux universités de Berne et de Berlin. Avec son beau-frère Heymann Steinthal (1823-1899), professeur de philologie dans cette dernière institution et

ancien élève de Humboldt, il fonde en 1859 la *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*. Cette revue, comme l'annonce l'éditorial du premier numéro, s'adresse « à tous ceux qui recherchent la vie historique variée des peuples de quelque côté que ce soit [religion, mœurs, etc.], de manière qu'ils aspirent à expliquer les faits trouvés au plus profond de l'esprit, c'est-à-dire à les fonder sur leurs bases psychologiques »³⁸.

Lazarus et Steinthal considèrent en effet la psychologie comme une « science de l'esprit » (*Wissenschaft des Geistes*) : ils lui attribuent donc la capacité de résoudre de manière scientifique la question ô combien cruciale du *Volksggeist*. C'est en effet l'esprit du peuple qui constitue l'objet de la *Völkerpsychologie*, puisqu'il représente « ce qui à la base transforme une simple multiplicité d'individus en un peuple, il est le lien, le principe, l'idée du peuple et constitue son unité »³⁹. Il existe donc « dans l'activité spirituelle de tous les individus d'un peuple [...] un accord et une harmonie qui les soude et en fait une unité liée de manière organique »⁴⁰.

La *Völkerpsychologie* a un fondement strictement empirique : elle « part [...] de faits qu'elle traite par l'observation, la mise en ordre et la comparaison en espérant ce faisant découvrir les lois qui règlent la vie de l'esprit du peuple »⁴¹. Elle réorganise de façon rationnelle les matériaux empiriques accumulés au cours de l'histoire, et, à ce titre, elle est concernée par tous les domaines de l'esprit humain, « au premier rang desquels les systèmes symboliques (la religion, les mœurs, etc.) »⁴². Les moindres manifestations de l'esprit humain sont dès lors traquées, répertoriées, classées. D'un point de vue synchronique, deux types de recherches doivent être menés : tout d'abord une psychologie historique des peuples (les lois en vigueur dans toute association sociétale et ethnique), ensuite une « ethnologie psychique », qui consiste en l'établissement des traits caractéristiques par lesquels les peuples acquièrent et conservent leur propre physionomie⁴³.

A la suite de Steinthal et Lazarus, Wilhelm Wundt (1832-1920), professeur à Leipzig, estime lui aussi que la psychologie, tout comme les sciences naturelles, est fondée sur les statistiques et l'expérimentation. La méthode pour parvenir aux lois générales du développement de l'esprit du peuple doit couvrir trois domaines principaux : les langues, les mythes et les mœurs. Pourquoi précisément ceux-ci ? Tout simplement parce que « la langue, le mythe et les mœurs ne sont nullement de simples fragments pris dans le contexte de l'esprit du peuple, mais ils sont cet esprit même dans une forme encore relativement indemne des influences

³⁸ List, 1999, p. 51.

³⁹ Lazarus, cité in Lessing, 2004, p. 156.

⁴⁰ Lazarus, cité in Lessing, 2004, p. 156.

⁴¹ Lessing, 2004, p. 155.

⁴² List, 1999, p. 53.

⁴³ List, 1999, p. 53.

individuelles du développement historique singulier »⁴⁴. Pour Steinthal, l'étude du mythe, socle de la vie sociale du peuple, ou celle de la poésie populaire procède directement de la linguistique : « *Par ses analyses de la « morphologie épique », de l'« esprit collectif » (Gesamtgeist) caché derrière les nombreuses variantes des textes épiques, [...] Steinthal esquisse une étude des processus psychologiques, des matrices formelles et des effets de l'histoire qui sont à l'œuvre dans le mythe ou l'épopée. Cette combinaison de linguistique et d'étude du folklore sera poursuivie de manière féconde surtout dans le contexte russe et est-européen* »⁴⁵.

Aborder le domaine de la psychologie des peuples, c'est donc parler d'objets qui ressortissent à des disciplines différentes⁴⁶ : psychologie, histoire, linguistique, géographie, avec la volonté de les unifier. Le XIX^e siècle, en effet, en même temps qu'il renonce aux grands systèmes métaphysiques, « *reconstruit de nouvelles totalités qui ont nom Völkerpsychologie [...] ou anthropogéographie* »⁴⁷.

Friedrich Ratzel, professeur de géographie à Leipzig, est une parfaite illustration de ce type de savant qui cumule les spécialisations⁴⁸. La manière dont il envisage la pluralité des peuples rejoint celle des disciplines contiguës et nourrit passablement la *Völkerpsychologie* alors en voie de constitution⁴⁹. La géographie de Ratzel, conçue comme la description de la surface terrestre, aborde inévitablement la problématique de l'homme dans l'espace. Ratzel crée ainsi une nouvelle discipline synthétique qu'il nomme *Anthropogeographie*, annonciatrice de la géopolitique dans le sens de la « *détermination du mode d'existence et de l'histoire des peuples par la pression toute-puissante des facteurs géographiques* »⁵⁰. En vertu de cette conception, les frontières étatiques, fondées sur des traités et donc résultant de la volonté humaine, sont artificielles ; seules valent les frontières des peuples, qui reposent sur des éléments naturels. Chaque peuple possède ainsi un territoire précis, octroyé par une nature plus ou moins bienveillante et délimité par des cours d'eau ou des reliefs. Le fait qu'une région soit isolée dans les montagnes ou, au contraire, au carrefour de grands axes de communication influe obligatoirement sur le « psychisme » de ses habitants. Une triple équivalence découle de

⁴⁴ Wundt, je souligne. Cité in Espagne, 2004, p. 195.

⁴⁵ Trautmann-Waller, 2004a, p. 20, je souligne.

⁴⁶ Espagne, 2004, p. 189.

⁴⁷ Espagne, 2004, p. 194.

⁴⁸ Friedrich Ratzel (1844-1904), géographe, historien, paléoanthropologue et biologiste allemand. Membre-fondateur du *Kolonialverein*, par conséquent favorable à l'impérialisme allemand, il développe une conception organiciste des relations internationales : les frontières sont un épiderme et l'État un corps vivant. La loi du plus fort donne à ce dernier le droit de s'étendre. Les conceptions de Ratzel, par ailleurs inspirées à la fois d'A. Humboldt, Ritter et Darwin, seront reprises par les nazis et leur théorie du *Lebensraum*.

⁴⁹ « *Étudier en psychologie les régions d'une nation, c'est apprendre à repérer, à discerner les ethnies et à déterminer, au moins approximativement, les limites des territoires où elles sont implantées. On voit clairement que la psychologie des Peuples, partie essentielle de l'ethnologie, est proche parente de la géographie humaine* », Miroglio, 1971, p. 11.

⁵⁰ Miroglio, 1971, p. 30.

cette théorie, entre unité territoriale, unité ethnique et, implicitement, unité linguistique : « l'idée générale est ainsi qu'un peuple a un territoire naturel, fondé sur l'extension maximale de sa langue »⁵¹.

La compréhension du rapport établi entre langue, peuple et territoire est capitale pour l'étude de nos sources. Nous verrons que la façon dont nos auteurs appréhendent l'objet de leur étude s'inspire largement des idées présentées ci-dessus. Celles-ci, une fois transposées dans la réalité politique et humaine des nationalismes émergents de la fin du XIX^e siècle, engendreront bien des frustrations. Il s'agit donc à présent de considérer les implications politiques de ces théories romantiques, à l'origine d'une définition particulière de la nation.

2. QU'EST-CE QU'UNE NATION ?

Une question liminaire : celle posée par Ernest Renan lors de sa célèbre conférence à la Sorbonne⁵² ; celle qui a fait couler tant d'encre au XIX^e siècle et qui reste sujet à controverse ; celle, enfin, à laquelle il est impératif de répondre pour cerner les arguments avancés par les protagonistes de la polémique macédonienne : *qu'est-ce qu'une nation ?*

Le concept de nation, notons-le en préambule, est tout à fait récent. Suite logique des mouvements de libération américains et de la Révolution française, la nation telle que nous la connaissons n'est pas antérieure à la seconde moitié du XVIII^e siècle. Benedict Anderson la définit comme « *une communauté politique imaginaire et imaginée comme intrinsèquement limitée et souveraine* »⁵³. Limitée, parce qu'aucune nation ne s' imagine coextensive à l'humanité. Imaginaire, parce que les membres d'une nation donnée, aussi minuscule soit-elle, ne connaîtront jamais l'ensemble de leurs concitoyens. Et pourtant, tous ont la conviction d'être intimement liés les uns aux autres et de former une véritable communauté par-delà les inégalités sociales.

Anderson associe *la possibilité d'imaginer* la nation à plusieurs facteurs, dont l'émergence du capitalisme de l'imprimerie. L'imprimerie a permis aux langues vernaculaires d'acquérir un nouveau statut : devenues langues d'imprimerie, elles créent (au-dessous du latin, mais au-dessus des langues vernaculaires parlées) un nouvel espace de communication unifié.

⁵¹ Sériot, 1996, p. 288.

⁵² Le 11 mars 1882.

⁵³ Anderson, 2002, p. 19.

Grâce à l'essor du livre et des journaux, à la fin du XVIII^e siècle, les locuteurs s'aperçoivent que des milliers de personnes partagent leur champ linguistique, et que celui-ci se limite, précisément, à ce groupe de personnes⁵⁴. Le « capitalisme de l'imprimé » permet ainsi à une masse croissante de gens de se penser et de se rattacher à autrui en termes tout à fait inédits. En résumé, « *ce qui [...] a rendu les nouvelles communautés imaginables, c'est l'interaction à demi fortuite, mais explosive, entre un système de production (le capitalisme), une technique de communication (l'imprimé) et la fatalité de la diversité linguistique* »⁵⁵.

2.1. LE RÔLE DE LA LANGUE

Pour ce que Benedict Anderson appelle les nouveaux nationalismes européens (1820-1920), la *langue nationale d'imprimerie* revêt une importance idéologique et politique fondamentale. L'hégémonie de la France pré-révolutionnaire sur l'Europe et le statut de langue de cour octroyé au français provoquent des mouvements de résistance, en premier lieu en Allemagne, qui ne cessent de monter en puissance au cours du XVIII^e siècle. Se pose alors la question des effets de la langue sur les mœurs, dans la mesure où le français n'est pas uniquement utilisé dans des circonstances particulières en lieu et place de l'allemand : des tournures de style, des procédés rhétoriques ainsi que de nombreuses locutions lui sont empruntés, jusqu'aux genres littéraires dans lesquels il s'illustre. La langue française « *pénètre [donc] la langue allemande, elle la plie à son gré et interdit ainsi aux autres peuples de se reconnaître dans leur langue maternelle, de donner aux mots de cette langue leur pleine signification, de se pénétrer de leur esprit de telle façon que leurs mœurs en soient imprégnées* »⁵⁶. Dans ce contexte, une réflexion nouvelle sur le rapport entre peuple et langue voit le jour, posant la question de l'identité linguistique et impliquant la prise de conscience que la langue « nationale » est insuffisamment parlée, écrite, valorisée. Il s'agit dès lors de lui porter secours : la redécouvrir, dans un premier temps, puis la promouvoir. L'inventaire de ses ressources lexicales et syntaxiques est entrepris, afin de proscrire tout emprunt étranger ; des sociétés chargées de veiller à la *pureté* de la langue sont créées. Les intellectuels romantiques, convaincus que la constitution d'un patrimoine commun à un groupe donné d'individus témoigne de son unité et lui fait prendre conscience de son identité, accordent une

⁵⁴ Anderson, 2002, p. 56.

⁵⁵ Anderson, 2002, p. 54.

⁵⁶ Caussat, Adamski, Crépon, 1996, p. 37.

attention particulière aux chants et poésies populaires conservés dans les campagnes, ainsi qu'à la langue des textes médiévaux.

Johann Gottfried von Herder (1744-1803) encourage vivement ces pratiques. Afin que la nation allemande, politiquement éparpillée, accède à la pleine conscience d'elle-même et acquière sa propre haute culture, il faut avant toute chose réformer sa littérature, prisonnière du modèle français. Selon Herder, en effet, « *ce qui fait [...] la valeur nationale d'une littérature, c'est son enracinement dans les profondeurs du génie national* »⁵⁷. Cette réflexion sur la littérature octroie à la langue une dimension particulière : « *exiger en effet que [la littérature] soit écrite dans la langue maternelle n'a pas seulement pour fin la défense de la langue, mais aussi la promotion de celle-ci comme mémoire d'un peuple – réservoir vivant des pensées qui lui sont propres* »⁵⁸. Ainsi, l'expression vivante, organique, de l'esprit d'un peuple, c'est sa langue. « *Au fond, la langue, [...] dans son identité à la pensée qu'elle rend possible, la langue est la nation même [...]* »⁵⁹, disait Humboldt. Herder affirme lui aussi de façon péremptoire dans ses *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité* qu'« *une nation n'a point les idées pour lesquelles sa langue n'a point de mots* »⁶⁰. C'est donc à la langue du peuple qu'il faut revenir, d'où l'exaltation des chants populaires : en eux sont conservés les restes d'une poésie originelle, issue d'une époque où la langue, la poésie et le peuple ne faisaient qu'un⁶¹. Il est nécessaire de s'en inspirer pour redonner vie à la littérature contemporaine. La lutte contre la prédominance d'une culture sclérosante passe donc par la collecte des chants et des poésies traditionnels, et, en cela, la nation allemande a un retard conséquent à rattraper. Fustigeant les peuples qui ne prennent pas la peine d'accomplir cette tâche fondamentale, Herder exhorte les intellectuels à l'ouvrage : « *[...] pourtant, il y a parmi eux bien des personnes dont la fonction est d'étudier la langue, les mœurs, les modes de pensée, les vieilles superstitions et les coutumes de leurs nations ! et si elles le faisaient, elles fourniraient aux autres nations la plus vivante des grammaires, le meilleur dictionnaire et l'histoire naturelle de leur peuple* »⁶². La poésie et les chants contribuent d'autre part à renforcer l'impression de former une communauté : des millions de personnes qui ne se connaissent pas fredonnent les mêmes airs, récitent les mêmes vers, partagent la même culture.

⁵⁷ Thiesse, 2001, p. 37.

⁵⁸ Caussat, Adamski, Crépon, 1996, p. 40.

⁵⁹ Humboldt, 2000, p. 125.

⁶⁰ Herder, 1784-89, <http://www2.unil.ch/slav/ling/textes/Herderlg.html>. La langue fictive inventée par George Orwell dans son roman *1984* part du même principe. Le « novlangue » (*newspeak*) est une simplification lexicale et syntaxique de la langue destinée à rendre impossible l'expression des idées subversives et à éviter toute formulation de critique (et même la seule *idée* de critique) de l'État. La pensée dépendant du lexique, il suffit de supprimer un mot subversif tel que « liberté » pour faire disparaître le concept qu'il exprime.

⁶¹ Thiesse, 2001, p. 38.

⁶² Cité in Thiesse, 2001, p. 39.

La primauté est donc accordée à la culture au sens large du terme (comprenant langue, littérature et traditions). La culture est le fondement de la nation ; elle procure l'illusion d'une collectivité perçue comme un donné naturel. Opposé comme Humboldt à l'universalisme des Lumières, Herder vante la diversité des cultures : chaque communauté culturelle représente selon lui un aspect particulier de l'humanité et, à ce titre, doit s'ériger en nation et posséder son propre État. Nous verrons par la suite les implications politiques d'une telle théorie, mais soulignons d'ores et déjà que Herder n'établit aucune hiérarchie des cultures ; les dérives des idéologies fascisantes qui se sont réclamées de lui résultent donc d'une interprétation déviante de sa pensée. Il considère simplement que, si toutes les langues sont égales, seule la langue maternelle permet la pleine réalisation de l'espèce humaine. En effet, «[...] jedes Volk ist Volk ; es hat seine National Bildung wie seine Sprache »⁶³. D'où le concept de *Kulturnation* formulé par Herder, repris et « politisé » par Johann-Gottlieb Fichte (1762-1814) suite à la défaite allemande contre les troupes napoléoniennes. La *Kulturnation* est naturelle, voire même d'essence divine : c'est un phénomène objectif et anhistorique. Les États-nations apparus au XIX^e siècle sont effectivement reconnus comme nouveaux, historiques, mais « les nations auxquelles ils donnent une expression politique paraissent surgir d'un passé immémorial »⁶⁴, alors qu'elles représentent un modèle d'organisation sociale tout à fait récent⁶⁵. L'Histoire a fait que certaines d'entre elles se sont « endormies » sous le joug d'invasisseurs étrangers. C'est la métaphore de la Belle au dormant : au XIX^e siècle, le prince charmant, sous la forme du poète national, vient enfin délivrer sa dulcinée, la nation, de son sommeil pluriséculaire. L'« éveil » des nationalités, expression très répandue pour qualifier les mouvements nationaux du XIX^e siècle, résulte de cette idée.

Pour assurer l'idée de pérennité de la nation, l'argumentation a souvent pour point de départ l'existence, réelle ou supposée, d'un État historique qui aurait existé de tout temps. Dans les Balkans, où la continuité territoriale n'est pas vraiment évidente, les nationalistes créent l'illusion en se référant à de prospères royaumes médiévaux disparus et en accordant une large place, dans leurs discours, aux mythes fondateurs. Ils feignent d'ignorer que la fidélité du système féodal va à la personne du roi, et non à l'État ou à la nation...

Au XIX^{ème} siècle, les nations sont donc imaginées comme émergeant soudain d'une longue léthargie. Le lien avec la langue est immédiat, puisque « [...] sitôt qu'on se met à penser la nationalité en termes de continuité, peu de choses paraissent, historiquement, aussi enracinées que les

⁶³ Herder, cité in Anderson, 2002, p. 77.

⁶⁴ Anderson, 2002, p. 25.

⁶⁵ Benedict Anderson oppose ainsi l'ancienneté subjective des nations (du point de vue des nationalistes) à leur modernité objective (du point de vue des historiens).

langues, dont on ne saurait indiquer d'acte de naissance précis »⁶⁶. La communauté de langue, bien qu'actuelle, donne l'impression d'avoir toujours existé : « *dans la mesure où homo sapiens est homo dicens, il est difficile d'imaginer au langage une origine plus récente que l'espèce elle-même* »⁶⁷. Le capitalisme de l'imprimé, en donnant une fixité inédite au langage, va contribuer à forger cette image d'ancienneté, capitale pour l'idée subjective de nation⁶⁸. De surcroît, la langue se voit investie d'une mission messianique : elle est appelée à exprimer une vérité qu'elle seule peut prendre en charge. Les théoriciens nationalistes cherchent systématiquement et au moyen de critères divers à démontrer à quel point leur propre idiome surpasse tous les autres. En effet, « *rarement un auteur qui cherche à faire reconnaître l'identité de sa langue a pu échapper à la tentation de sa distinction singulière* »⁶⁹.

Cependant, la question de la défense d'une identité linguistique et culturelle se complique passablement dès lors que l'on passe de cet objectif initial à la revendication d'une unité politique. La prétention d'objectivité et de permanence de la langue, de même que sa « survalorisation », est indispensable à la définition de la nation comme étant nécessairement liée à une langue et à une culture particulières. Cette vision fondamentalement ethnocentriste exerce au XIX^{ème} siècle une très grande influence en Europe de l'Est, chez les Slaves en particulier⁷⁰, et crée le fossé idéologique, sanctionné par l'opposition terminologique *Staatsnation versus Kulturnation*, que l'on connaît aujourd'hui encore entre les conceptions « atlantique » et « continentale » de la nationalité⁷¹.

⁶⁶ Anderson, 2002, p. 197.

⁶⁷ Anderson, 2002, p. 148.

⁶⁸ Anderson, 2002, p. 56.

⁶⁹ Caussat, Adamski, Crépon, 1996, p. 42.

⁷⁰ Les Slaves sont appelés à jouer un rôle éminent, selon Herder. Il part du principe que l'humanité s'élève du chaos à l'ordre à travers plusieurs étapes. Cet ordre, voulu par Dieu, a déjà été esquissé par la mission assignée au peuple élu. Avec le Nouveau Testament, celle-ci est confiée à l'humanité tout entière, à charge pour elle de la réaliser progressivement en la faisant passer de peuples en peuples. Le tour du peuple slave approche, lui qui n'a fait que subir la violence des autres et qui, en ce sens, est capable de représenter le principe de l'humanité, pacifique et créateur. Ceci peut aussi expliquer le formidable engouement suscité par les thèses herderiennes chez les intellectuels slaves.

⁷¹ Distinction établie par Paul Garde : sous la dénomination « Europe atlantique », il regroupe les pays du littoral atlantique, sauf la Belgique (de constitution plus récente), et en y joignant la Suisse. L'Allemagne, l'Italie, l'Europe centrale, orientale et balkanique intègrent la catégorie « Europe continentale ». Garde, 2004, p. 41.

2.2. KULTURNATION ET STAATSNATION

On oppose généralement la nation *civique*, contractualiste (*Staatsnation*) à la nation *ethnique*, romantique (*Kulturnation*). Il n'est pas inutile de montrer brièvement les principales divergences entre ces deux modèles nationaux, puisque la conception de la nationalité qui peut paraître aux yeux d'un Suisse une évidence est fondamentalement éloignée de celle qui est communément admise dans les Balkans. Comme souvent, ces différences tiennent à la charge symbolique accordée à certains termes-clefs : l'État et la nation, la langue et le peuple.

L'un des maîtres-mots des champions, aussi bien allemands que slaves, des « renaissances » nationales du XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècle est précisément celui que l'on traduit en français par « peuple » : *Volk*, □□□□□. Il est défini comme « une unité par essence, construite sur une communauté de langue et de culture »⁷². Par sa langue et ses coutumes, il est le conservatoire vivant de l'âme nationale. Les mots *Nation*, □□□□□ sont des emprunts étrangers et ressentis comme tels. A l'opposé, « peuple », au sens que lui donne la théorie contractualiste des Lumières, revêt un sens politico-social, en tant qu'unité socialement (et non naturellement) constituée. La nation française, rappelons-le, est avant tout un projet politique, né dans la douleur de violentes crises sociales ; une construction, née (idéalement) de la volonté exprimée par un certain nombre de personnes de se lier les unes aux autres par un *contrat*. Cette *Staatsnation*, comme son nom l'indique, accorde la prééminence à l'État : ce dernier joue un rôle fondamental en tant qu'il est l'élément central de l'assimilation entre État, nation et citoyens. C'est lui qui, dans l'idéologie jacobine, donne naissance à la nation. La théorie romantique, au contraire, place la nation au-dessus de tout : en tant qu'entité culturelle et naturelle, elle précède et surpasse l'État. Son caractère organique est ainsi exprimé par Herder : « *Les nations se meuvent dans l'enfance, la jeunesse, l'âge viril et la vieillesse de l'humanité ; et combien n'en est-il pas qui ont été entées sur d'autres ou qui se sont élevées de leurs cendres !* »⁷³.

L'opposition entre *dēmos* et *ethnos* résume ces deux conceptions du peuple. Dans le premier cas, « peuple » est caractérisé par des traits politiques. Dans le second, *Volk* renvoie à des traits ethniques : une communauté de langue, d'origine, de mentalité. Comment les Allemands pourraient être définis par des traits politiques, alors que, justement, l'Allemagne ne constitue pas encore un État ? Ce constat permet à Paul Garde de conclure que la

⁷² Sériot, 1997a, p. 42.

⁷³ Herder, 1784-1789, <http://www2.unil.ch/slav/ling/textes/Herderlg.html>.

différence historique entre nation *démique* et nation *ethnique*, toutes deux variantes de la nation moderne « exclusive », vient du fait que la première apparaît après l'État moderne, la seconde avant⁷⁴. Ce facteur chronologique permet d'expliquer également pourquoi la communauté des citoyens ne coïncide pas obligatoirement avec la nation. En d'autres termes, pourquoi, en Europe de l'Est notamment, la nationalité a acquis une dimension différente de la citoyenneté.

La citoyenneté est l'appartenance à un État (système d'organisation politique), la nationalité à une « nation » (communauté humaine naturelle). La nation et l'État ont la même extension dans le modèle civique : la coïncidence entre nationalité et citoyenneté va donc de soi. Les minorités nationales n'existent pas, puisque tout citoyen est membre de la nation. Il n'en va pas de même dans le modèle ethnique, dans lequel la nationalité est inhérente à l'individu et indépendante de la politique, au même titre que sa langue ou sa couleur de peau. Dès lors, peu importe la manière dont sont tracées les frontières d'un État, elles ne peuvent en aucun cas correspondre exactement à celles de la nation. Il restera toujours des minorités, autrement dit des gens qui se réclament d'une nationalité différente de leur citoyenneté. D'où la reconnaissance juridique, dans la plupart des nations de type ethnique, de la divergence entre citoyenneté et nationalité. C'est le fameux □□□□□ □□□□□ des passeports intérieurs d'URSS, qui imposait aux citoyens soviétiques d'indiquer leur □□□□□□□□□□□□□□□□, russe, arménienne ou kazakh.

Cette conception de la nationalité n'est pas sans intérêt pour la question qui nous occupe : elle légitime en effet les prétentions d'un pays sur des populations établies à l'extérieur de ses frontières, pour autant qu'il parvienne à prouver de quelque manière que ce soit qu'elles font partie intégrante de sa propre nation. Voilà qui explique la masse d'écrits « nationalistes » parus en Europe de l'Est.

Et si, pour la théorie romantique, une nation peut exister sans État, ou à l'intérieur de l'État d'une autre nation, c'est justement parce que la langue est considérée comme le critère d'identification collective le plus important. Comme nous l'avons vu plus haut, elle représente l'essence même de la nation, contrairement au modèle civique, dans lequel elle est dotée d'une autre valeur. Sous l'Ancien Régime, le français ne représentait que la langue de l'administration et de l'élite ; après la Révolution, il est imposé à toute la population, au détriment des parlers locaux, sévèrement combattus. La langue est alors perçue comme un moyen efficace de parvenir à l'unité nationale, et non pas comme le fondement sur lequel doit reposer la nation française. En résumé, « *l'idée romantique allemande de la nation est un*

⁷⁴ Garde, 2004, p. 66.

*système organique dans lequel la langue est porteuse d'une « culture nationale » et est liée au « peuple » d'une façon irréversible. La conséquence en est que dans la conception romantique le peuple a déjà une langue, alors que dans la conception contractualiste la langue « commune » doit être imposée à la population entière de la nation [...] »⁷⁵. Pourtant, la langue nationale, celle qui est véhiculée par les journaux et l'administration, n'a rien d'ancestral, encore moins de naturel. Le serbo-croate, par exemple, sur lequel devait se fonder la nation yougoslave selon les tenants du *yougoslavisme*, est le résultat d'un accord passé en 1850 à Vienne entre les linguistes serbe Vuk Karadžić (1787-1864) et croate Ljudevit Gaj (1809-1872). C'est une création humaine, une langue normée à partir d'un compromis entre plusieurs dialectes, et dont la date de naissance est connue. En conséquence, l'émergence des langues nationales, dans les Balkans, est « brusque, elle répond à une entreprise [...] volontariste »⁷⁶. On peut nommer les créateurs du serbo-croate, mais on serait bien incapable d'en faire de même avec le français qui, lui, s'est formé au cours d'une longue et lente évolution historique. Ainsi, selon Benedict Anderson, « on se trompe toujours en traitant les langues comme le font certains idéologues nationalistes : en emblèmes de la nation, au même titre que les drapeaux, les costumes ou les danses populaires, etc. Le facteur de loin le plus important, en matière de langues, c'est leur capacité à engendrer des communautés imaginées, à construire effectivement des solidarités particulières »⁷⁷.*

Mais Fichte ne s'embarrasse guère de définitions : la langue nationale allemande est un donné naturel et, « aussi loin qu'elle retentit, tout individu né dans ce domaine peut se considérer comme citoyen de la patrie commune de la nation allemande »⁷⁸. Cette vision essentialiste implique, nous l'avons vu, l'homogénéité et la pureté des objets qu'elle considère. Les nations, à l'instar des langues, se refusent à tout mélange : « ce qui parle la même langue, c'est [...] un tout que par avance la pure nature a lié de lignes multiples et invisibles. [...] Un pareil tout ne peut admettre en son sein aucun peuple d'une autre origine ou d'une autre langue, ni vouloir se mêler avec lui »⁷⁹.

Un constat s'impose en guise de conclusion : jamais, dans les Balkans, l'État n'est exactement coextensif à la nation, comme il l'est sur la façade atlantique. La volonté de tracer les nouvelles frontières étatiques des nations selon des critères ethniques est par conséquent le phénomène majeur de l'histoire de cette région dans les deux derniers siècles. De plus, si délimiter l'espace propre aux locuteurs d'une langue équivaut automatiquement

⁷⁵ Sériot, 1997a, p. 43.

⁷⁶ Sériot, 1996, p. 282.

⁷⁷ Anderson, 2002, p. 138.

⁷⁸ Fichte, cité in Zuber Andrić, 2004, p. 41.

⁷⁹ Fichte, cité par Sériot, 1996, p. 281.

à fixer les frontières de la nation correspondante, on comprend bien la frénésie qui s'est emparée d'un grand nombre de savants balkaniques, désireux de mettre leur science au service de la nation au sortir de la Première Guerre mondiale.

III. SOURCES BULGARES ET SERBES : POINTS DE VUE CROISÉS

1. PRÉSENTATION DES AUTEURS

Quatre auteurs contemporains – Jovan Cvijić et Alexandre Belić côté serbe, Jordan Ivanoff et Anastase Ischirkov côté bulgare. Tous sont académiciens, savants reconnus internationalement, professeurs d'université, et profondément nationalistes. Au bénéfice d'une aura scientifique considérable dans leurs pays respectifs et même au-delà, ils prennent la plume au début du XX^e siècle pour tenter d'apporter une solution aux grandes questions nationales qui agitent les Balkans. Tous ont, de près ou de loin, apporté leur contribution au règlement des questions nationales au lendemain de la Grande Guerre.

Jovan Cvijić (1865-1927), géographe et géologue, étudie aux universités de Belgrade, puis de Vienne, où il soutient en 1893 une thèse sur les phénomènes karstiques (*Das Karstphänomen*). À son retour en Serbie, il fonde l'institut de géographie de l'université de Belgrade en 1894, puis la Société serbe de géographie en 1910. Membre et président de l'Académie royale de Serbie, membre de l'Académie des sciences de Vienne et d'autres associations scientifiques européennes, Cvijić parcourt la péninsule balkanique pour ses recherches géomorphologiques. Ses travaux s'orientent ensuite vers la géographie humaine avec, à partir de 1902, le début d'une longue série d'études sur les populations balkaniques pour l'Académie des sciences. Dans la continuité de l'anthropogéographie allemande, il publie en 1918, en français, son œuvre maîtresse, *La Péninsule balkanique*, où il fait une typologie de ce qu'il nomme les « caractères psychiques » des Yougoslaves. C'est cet ouvrage que nous utiliserons en priorité.

D'un point de vue politique, les idées anti-autrichiennes de Jovan Cvijić auraient influencé certaines organisations terroristes serbes, comme *Crna Ruka* (La Main noire) ou *Ujedinjenje ili smrt* (L'unité ou la mort)⁸⁰.

Son compatriote Alexandre Belić (1876-1960) est philologue, slaviste. Comme Cvijić, il est professeur, puis recteur de l'université de Belgrade, membre de l'Académie scientifique serbe (dont il sera président vingt-trois ans durant, de 1937 à 1960), ainsi que de nombreuses académies à l'étranger. Ses principaux travaux traitent de la langue serbo-

⁸⁰ Responsables de plusieurs assassinats politiques, ces organisations ont armé le bras de Gavrilo Princip, meurtrier de l'archiduc François-Ferdinand d'Autriche (Sarajevo, 28 juin 1914).

croate, de ses dialectes et de son histoire. Il a également publié des ouvrages de grammaire des langues slaves. Dans *La Macédoine. Études ethnographiques et politiques*, publié en 1919, il commente, récupère ou condamne quelques-uns des nombreux écrits parus depuis le milieu du XIX^e siècle sur l'imbroglio ethnique macédonien.

Le Bulgare Jordan Ivanoff (1872-1947) est philologue, archéologue, historien, folkloriste, et l'un des meilleurs spécialistes de la littérature et de la culture médiévales bulgares. Entre 1892 et 1894, il étudie le français et le latin à l'université de Lausanne, puis devient professeur de français et de littérature bulgare à l'université de Sofia. De 1906 à 1908, il effectue de nombreux voyages en Macédoine, dont il étudie l'histoire, l'ethnographie, les anciens manuscrits. Dès 1917, à la tête d'une délégation bulgare, il fait plusieurs conférences (notamment lors de meetings en Suisse) et publie quelques ouvrages en français⁸¹ pour défendre la cause nationale bulgare. L'un d'eux, *La Question macédonienne au point de vue historique, ethnographique et statistique*, paru en 1920 à Paris, s'attache à démontrer par un grand nombre de documents anciens et de statistiques officielles la véritable appartenance nationale des Macédoniens.

Anastase Ischirkov (1868-1937), enfin, est géographe et ethnographe. Après avoir écrit une thèse à Leipzig sous la direction de Friedrich Ratzel, il suit encore à Berlin l'enseignement de Ferdinand von Richthofen⁸². Il est donc, à l'instar de Jovan Cvijić, fortement influencé par l'école allemande d'anthropogéographie. La polémique qu'il entame avec ce dernier à propos de la nationalité des habitants de la Macédoine est restée dans les annales. En 1903, Ischirkov devient professeur de géographie générale, politique et culturelle à l'université de Sofia et, dès 1904, membre de l'Académie bulgare des sciences.

Deux philologues, deux géographes. L'accent, dans leurs ouvrages, est bien entendu placé sur leur(s) spécialité(s), mais la cause que chacun défend nécessite de convoquer un grand nombre de savoirs, ne serait-ce que pour réfuter la thèse de l'ennemi. C'est, de plus, nous l'avons vu, l'une des caractéristiques des sciences humaines du tournant du XX^e siècle

⁸¹ Notamment *Bulgares et Grecs devant l'opinion publique suisse* (1918), *Les Bulgares et leurs manifestations nationales* (1919), ainsi que les deux ouvrages cités en bibliographie. Hormis *La Question macédonienne*, tous ont été publiés à Berne.

⁸² Paul Wilhelm Ferdinand von Richthofen (1833-1905), géographe et géologue allemand, l'un des plus réputés de son temps. Pour lui comme pour Ratzel, la géographie doit non seulement décrire les caractéristiques physiques de la surface de la Terre, mais aussi les relations entre ces caractéristiques et les autres spécificités de cette surface, y compris les hommes.

que de vouloir réunir un maximum de disciplines. Nous allons à présent tenter de montrer comment celles-ci sont utilisées afin de déterminer la nature de la langue et de la nation « macédoniennes ».

2. ARGUMENTATION

Au début du XX^e siècle encore, la plupart des linguistes d'Europe centrale et orientale considèrent la langue comme le seul critère fiable, objectif et observable de la définition d'un peuple. Elle est indissociable de ce dernier : c'est à travers elle, et elle seule, qu'il peut s'exprimer véritablement ; d'elle découlent tous ses « caractères psychiques », tous ses vices et vertus. Linguistique et ethnologie vont donc de pair : à *un* nom de langue correspond obligatoirement *un* nom de nationalité. Ainsi, un individu dont le français est la langue maternelle ne peut être que français. Un pays comme la Suisse est, à ce point de vue, une aberration totale : les Romands n'existent pas. En outre, la langue est un objet *naturel* que l'on peut délimiter et cartographier aussi bien que les contours d'un massif montagneux.

De par l'approche à la fois positiviste (seuls les faits objectifs sont pris en compte) et naturaliste (le parler et l'être sont nécessairement liés) des adversaires bulgares et serbes, on comprend l'importance que revêt pour ces derniers la langue parlée en Macédoine : le besoin de la définir précisément ne relève pas de la pure linguistique, et c'est pourquoi les débats ont été (et sont encore) aussi virulents. Ce n'est pas par simple souci de classification ou de connaissance du monde que des savants balkaniques et étrangers ont arpenté les collines macédoniennes pour écouter les gens parler. C'est un problème ontologique qui se pose : que *sont* précisément les locuteurs d'un idiome donné ? En d'autres termes, quel *nom* donner à la fois à leur langue, à leur communauté et au territoire qu'ils occupent ?

2.1. « IL IMPORTE DE NE PAS LAISSER SOUS SILENCE LA QUESTION DU NOM »⁸³

Pourquoi donner des noms aux langues ? Est-ce vraiment nécessaire ? Les locuteurs n'ont, semble-t-il, aucun besoin de nommer leur langue, ni celle de leurs voisins. Le critère d'intercompréhension leur suffit amplement pour statuer sur la nature de tel ou tel idiome : soit la compréhension est aisée, en dépit de quelques variations régionales, soit la langue est

⁸³ Beli□, 1918, p. 11.

inintelligible et par conséquent étrangère. Paul Garde relève qu'en situation de contact se créent d'abord des mots signifiant « nous, ceux qui parlent » et « les autres, ceux qui ne savent pas parler » : « Slovinci, « les Slaves » = « doués de parole », Shqiptar, « l'Albanais » = « celui qui comprend »⁸⁴, ou encore le mot russe немцы, « les Allemands », qui provient de глухой, « muet ». En définitive, la distinction se fait instinctivement entre « notre » langue et la langue de l'Autre. Mais les situations de contacts se multipliant, les noms des langues deviennent des noms propres, spécifiques : « pour la langue comme pour le peuple, l'ère nationale, à partir du XIX^e siècle, tend à instituer des dénominations univoques [...] »⁸⁵. Par conséquent, et comme l'écrit Cécile Canut, « la nomination des langues, comme celle des communautés, résulte d'une construction sociale, d'une volonté d'homogénéisation notamment pour deux catégories de donneurs de nom : les institutions (Église, État, Justice, etc.) et les linguistes, alors même qu'elle est pratiquée de manière totalement hétérogène et variée par les locuteurs en fonction des situations »⁸⁶. C'est un processus constructiviste, qui permet de faire exister un objet ; il clôture et rend homogène un ensemble d'éléments à l'origine en relation les uns avec les autres de manière hétérogène. Nommer, c'est immédiatement figer cette construction tout en voulant la donner comme un objet naturel. Bien plus, à la base de toute terminologie se trouve une idéologie tout à fait précise : nommer peut alors devenir synonyme de manipuler, pervertir, fausser.

Le nom n'est donc jamais innocent. En effet, nommer, « c'est découper la réalité, c'est distinguer, c'est exclure »⁸⁷. Par essence discret, le nom prétend rendre compte d'une réalité forcément discontinue. Bien évidemment, la correspondance entre le signe et son référent ne peut être parfaite. Comme le souligne Paul Garde, « la nation est exclusive, elle n'existe qu'en tant qu'elle est délimitée. Le nom, lui aussi, est exclusif et trace une limite. D'où son importance »⁸⁸.

La notion de limite est capitale pour notre sujet : limite entre soi et l'autre, frontière entre Serbes et Bulgares. Les frontières virtuelles qui permettent de se distinguer de l'autre et, à plus forte raison, de mieux se représenter ce dernier, ne sont pas équivalentes pour tout le monde et varient même passablement, chez un locuteur donné, au gré de la situation d'interlocution. Comme dans toute situation langagière, c'est le positionnement de soi par rapport à l'autre qui détermine le discours. L'identification à une langue ou à un peuple est par conséquent loin d'être une donnée immuable. Ainsi ce témoignage d'une femme

⁸⁴ Garde, 2004, p. 346.

⁸⁵ Garde, 2004, p. 347.

⁸⁶ Canut, 2000, <http://alor-univ.montp3.fr/cerce/rl/c.c.htm>, je souligne.

⁸⁷ Garde, 2004, p. 9.

⁸⁸ Garde, 2004, p. 133.

africaine, cité par Cécile Canut : « *quand je suis à Paris, je suis Malienne, quand je suis à Bamako je suis Peule et quand je suis dans mon village, je suis Peule du Guimbala* »⁸⁹. La polynomie est de règle.

Or, loin de respecter cette réalité fluctuante, la nomination permet de créer une langue unifiée, standardisée, perçue comme le « *symbole et [l']instrument de [l']existence nationale* »⁹⁰ d'un peuple. La théorie romantique, qui lie obligatoirement une langue à une nation, à une « ethnie », fait fi de la variation qui est pourtant de mise dans le domaine des identités et des pratiques linguistiques : en figeant la langue, elle fige également les communautés. On comprend dès lors l'enjeu politique déterminant de la nomination dans la construction des États-nations. Elle est l'affaire des législateurs et des savants, le nom devant faire autorité ; en imposant non seulement ce nom, mais aussi l'appartenance à un groupe, elle est sujette à toutes les manipulations idéologiques. En effet, est-ce que seule une langue *écrite* a droit à un nom propre ? Les dialectes et les patois, qui ne possèdent qu'un nom commun globalisant, n'auraient-ils donc pas le statut de « vraies » langues ? Une hiérarchie se crée ainsi, reléguant les dialectes à un statut de « sous-langues », puisque « sans grammaire » et principalement oraux. L'écriture devient un phénomène constitutif de la langue, quand bien même elle n'est que le résultat d'une intervention humaine. La rhétorique nationaliste, qui cherche à imposer par une langue unique et stable une appartenance nationale tout aussi unique et stable, stigmatise, condamne et dévalorise l'oral, la variation et le mouvement, typiques des dialectes. Procédé par ailleurs bien pratique : refuser un nom propre à une langue revient à nier son existence et, partant, l'existence de tout un peuple. On le constate : nommer, c'est aussi dominer.

La langue et son nom sont des enjeux de pouvoir importants. En témoignent, de nos jours, les politiques linguistiques des États ex-yougoslaves, qui depuis leur indépendance s'acharnent à nationaliser une langue auparavant commune à tout l'espace de la Fédération. L'ex-langue officielle serbo-croate s'est scindée en trois idiomes prétendus particuliers : serbe, croate, bosniaque⁹¹. Afin de renforcer ses frontières politiques, chacun des pays en question cherche à établir un maximum de différences entre « sa langue » et celle du voisin. Le serbo-croate est « serbisé » (préconisation de l'usage du cyrillique, entre autres), « croatisé », voire même « bosniaquisé »⁹² (ajout de mots d'origine turque, par exemple), afin que les trois « variantes » méritent chacune un nom propre qui légitimerait leur

⁸⁹ Canut, 2000, <http://alor-univ.montp3.fr/cerce/rl/c.c.htm>.

⁹⁰ Canut, 2000, <http://alor-univ.montp3.fr/cerce/rl/c.c.htm>.

⁹¹ Auxquels il faudra peut-être à l'avenir ajouter le monténégrin. Suite à sa proclamation d'indépendance (3 juin 2006), le Monténégro pourrait lui aussi opter pour cette politique linguistique de singularisation.

⁹² Ces néologismes ne sont certes pas très élégants, mais ils expriment bien le processus de nationalisation de la langue en ex-Yougoslavie.

nouveau statut de *langue nationale*. Des aberrations, tels que des dictionnaires croato-serbes, ont de ce fait pu voir le jour. Il reste à savoir à qui sont dédiés de tels ouvrages, étant donné que les locuteurs des deux pays se comprennent parfaitement... Au-delà du ridicule de cet exemple, le but final d'une telle entreprise de purification linguistique prête moins à sourire : c'est en effet l'utopie de la création d'États ethniquement homogènes, *purs*, qui est caressée.

Les savants nationalistes dont il est ici question ont parfaitement saisi l'importance que revêt le nom attribué à la langue de la Macédoine. L'avantage d'attribuer à celle-ci une définition claire ne leur échappe donc pas. Leur logique, limpide, opère en trois temps : nommer la *langue* permet, selon le principe romantique énoncé plus haut, de nommer la *nation* qui la parle et, partant, son *État* (soit le territoire qu'elle occupe). Le raisonnement inverse (du territoire à la langue) est tout aussi efficace. A titre d'exemple, qualifier de serbe un dialecte entendu près du lac d'Ohrid, dans le sud-ouest de la Macédoine, sous-entend que toutes les personnes qui le parlent sont de nationalité serbe, donc que leur territoire doit *naturellement* être rattaché à la Serbie : la domination de cette région par l'État serbe est ainsi légitimée.

L'argumentation repose principalement sur des jugements de ressemblance, d'identité ou de différence⁹³ : les dialectes macédoniens possèdent de nombreuses caractéristiques qui les rapprochent du bulgare et, de ce fait, les éloignent irrémédiablement du serbe. Et inversement. En définitive, le signe étant toujours remis en question et son référent tout à fait instable, il n'est guère surprenant que la comparaison linguistique ou ethnique donne lieu à des résultats contradictoires selon le point de vue adopté.

Plusieurs *noms* méritent une attention particulière. Ceux donnés par nos sources à la langue parlée en Macédoine d'une part, et ceux donnés aux peuples participant malgré eux à la controverse – les habitants des régions convoitées et l'adversaire, l'ennemi direct – d'autre part. En effet, « *la désignation par autrui peut être la source de toutes sortes de manipulations* »⁹⁴ : ni Serbes, ni Bulgares ne sont à court d'arguments réducteurs et (pseudo-)étymologiques pour déprécier et délégitimer l'Autre.

⁹³ Sériot, 1997, p. 167.

⁹⁴ Garde, 2004, p. 133.

uniquement linguistique des Yougoslaves n'apporte selon Cvijić aucune réponse aux grandes questions identitaires qui perturbent la région : « *Les caractères linguistiques sont incontestablement très instructifs, surtout les dialectes. Nous les utiliserons souvent pour mieux faire ressortir les différences entre les groupes ethniques. Mais ils ne sont qu'un signe parmi d'autres très nombreux qui caractérisent le type psychique d'une population.* »⁹⁹. Comme mentionné plus haut, la volonté totalisante des scientifiques de la fin du XIX^e siècle pousse ces derniers à mettre en relation de nombreuses disciplines dans le procès de la connaissance. Bien évidemment, la caution accordée à certains types d'arguments varie en fonction de leur capacité à soutenir la thèse défendue. Le but ici n'est pas de démêler le vrai du faux, mais rappelons tout de même que l'intercompréhension semble plus aisée aujourd'hui entre macédonien et bulgare qu'entre macédonien et serbe. Ceci peut expliquer le poids de la langue dans l'argumentation des Bulgares : elle sert fort bien leurs desseins.

Les réticences de Cvijić à ne tenir compte que de la langue peuvent également s'expliquer par le fait que la bien-nommée Macédoine a subi les influences linguistiques (mais aussi ethniques et politiques) des peuples de la région : aromounes¹⁰⁰, albanais, grec, bulgare, serbe, turc... Des mélanges se sont inévitablement produits, des apports syntactiques, morphologiques ou lexicaux extérieurs se sont greffés au cours des siècles sur la langue des immigrés slaves du Moyen Âge. Du fait du relief, on constate en Macédoine, plus que partout ailleurs dans les Balkans, « *une grande confusion ethnographique, une extraordinaire variété de dialectes, de costumes et de mœurs* »¹⁰¹. Démêler un tel imbroglio linguistique n'est pas chose aisée.

Les auteurs de nos sources s'attaquent pourtant au problème et cherchent, à coup d'analyses linguistiques plus ou moins détaillées, à donner un nom à ce qu'ils refusent d'appeler « le macédonien ». La thèse serbe paraît de prime abord la plus raisonnable. En effet, tant Alexandre Belić que Jovan Cvijić voient en la Macédoine une zone de transition linguistique (et, implicitement, ethnique) entre le serbe et le bulgare. Soit. L'existence à cette époque d'un continuum dialectal dans les Balkans, comme dans n'importe quelle autre région du monde suffisamment densément peuplée, est des plus plausibles. Mais la situation se complique dès lors que l'on cherche à délimiter les bornes des nouveaux États-nations : redessiner la carte de l'Europe implique de trancher dans le

⁹⁹ Cvijić, 1918a, p. 268.

¹⁰⁰ Ou aroumain : langue romane proche du roumain, parlée de nos jours par environ 250'000 locuteurs au nord de la Grèce, au sud de l'Albanie, à l'est de la Serbie, en Bulgarie et en République de Macédoine. Les Aroumains, chrétiens orthodoxes, sont par ailleurs aussi appelés *Valaques*, *Tsintsars*, ou encore *Tchobans*.

¹⁰¹ Cvijić, 1918a, p. 382.

vif, de créer du discontinu là où il n'y avait que du continu, pour ensuite affirmer qu'à un endroit précis s'arrête la Serbie et commence la Bulgarie. Belić et Cvijić n'échappent pas à la règle et s'efforcent tous deux de répondre à cette interrogation : où se situe la frontière entre la langue bulgare et la langue serbe ? A partir de quel village, de quelle montagne ou de quel cours d'eau les éléments bulgares prédominent-ils sur les éléments serbes dans les dialectes macédoniens ?

Pour Alexandre Belić, les idiomes de la Vieille Serbie¹⁰², de la Serbie orientale et d'une partie de la Bulgarie ont clairement une base linguistique serbe¹⁰³, et ce malgré les nombreuses influences subies, bulgares, roumaines ou albanaises. La « nature » même de la langue n'a pas été altérée par ces différents apports, si bien que Belić détermine « *comme serbes non seulement les traits essentiels serbes dans ces dialectes, mais toute leur structure phonétique, morphologique et lexicologique* »¹⁰⁴. Il identifie ensuite la partie nord de la Macédoine à la région dont il vient de définir les dialectes : de façon péremptoire, il affirme que « *la Macédoine septentrionale, comme on la désigne parfois, ne représente que la moitié orientale de la Vieille-Serbie* »¹⁰⁵. L'incidente que glisse Belić dans cet énoncé laisse supposer qu'il conteste le nom géographique donné par certains documents officiels à cette contrée qu'il estime faire partie de l'État serbe. En ce qui concerne la Macédoine occidentale, le linguiste serbe parvient à cette surprenante et énigmatique constatation : « *même les sons caractéristiques d'après lesquels on déterminait, en première ligne, la parenté du slave ecclésiastique avec le bulgare et qui, conséquemment, étaient identiques avec les sons bulgares, sont serbes dans les dialectes macédoniens de cette partie* »¹⁰⁶. Est-ce à dire que les mêmes phonèmes particuliers « caractérisent » le serbe comme le bulgare ? Mais l'origine des dialectes macédoniens ne peut se trouver que dans l'une ou l'autre de ces langues, ou la question macédonienne n'aurait pas lieu d'être. Belić se voit donc contraint de fixer une limite au-delà de laquelle la parenté serait plus immédiate avec l'une qu'avec l'autre. Une distinction relativement nette s'impose alors entre les dialectes macédoniens occidentaux, très proches du serbe, et les dialectes macédoniens orientaux, « *qui ont subi aussi l'influence [des dialectes occidentaux] mais qui en même temps sont plus éloignés du serbe au point de vue linguistique* »¹⁰⁷. Belić semble rechigner à l'écrire, mais ces derniers seraient plutôt à base bulgare. Il insiste encore sur le caractère

¹⁰² La Vieille Serbie, pour les Serbes, comprend le Kosovo, la Metohija (Métochie), le sandjak de Novi Pazar et la Macédoine du nord-ouest.

¹⁰³ Belić, 1919, p. 239.

¹⁰⁴ Belić, 1919, p. 242.

¹⁰⁵ Belić, 1919, p. 244, je souligne.

¹⁰⁶ Belić, 1919, pp. 244-5.

¹⁰⁷ Belić, 1919, p. 246. Voir la carte dialectale de la Macédoine établie par Belić, p. XVI.

transitionnel de la Macédoine dans sa critique des cartes dressées par le Bulgare Jordan Ivanoff : « *M. Ivanoff a beau jeu à colorier de toutes les couleurs nationales bulgares la Macédoine, il reste intangible que, du point de vue de la langue, ce pays présente un type de transition, en montrant dans sa partie occidentale qui s'étend jusqu'à la ligne du partage des eaux, entre le Vardar et la Struma, plus d'affinités avec la langue serbe qu'avec le bulgare* »¹⁰⁸. L'opinion du linguiste français Antoine Meillet, selon laquelle les dialectes macédoniens ne sont ni tout à fait serbes, ni tout à fait bulgares, ne convainc pas Beliĉ. Pour lui, il est évident qu' « *il n'y a pas, en eux, en réalité aucune propriété fondamentale qui ne pourrait être réduite, dans le profond passé, aux traits serbes et bulgares* »¹⁰⁹. En d'autres termes, tous ces parlers proviennent forcément des langues qui les encadrent, en dépit d'une évolution qui les a vus s'enrichir de nombreux apports extérieurs : ces éléments sont contingents et doivent être écartés pour permettre au scientifique de découvrir ce qui, au fond, lie les différents dialectes macédoniens non seulement entre eux, mais aussi avec le serbe ou le bulgare. C'est bien à une argumentation typiquement essentialiste que se livre ici Beliĉ.

Jovan Cvijiĉ défend lui aussi la théorie du continuum dialectal. Il affirme que les régions de Skopje, Kumanovo et Kratovo, ainsi que celles de Tetovo et de Gostivar¹¹⁰ parlent une langue « *indubitablement* » plus proche du serbe que du bulgare, et que « *dans la langue des autres Slaves macédoniens, il y a des traits linguistiques serbes* »¹¹¹. Plus nuancé, cependant, que son compatriote, le géographe serbe insiste sur l'incertitude linguistique qui règne en Macédoine. Si l'idée que cette région des Balkans puisse posséder sa propre langue normée est très rapidement évacuée (« *elle n'a pas de langue littéraire* »¹¹²), Cvijiĉ affirme pourtant que rien ne permet, pour l'heure, de déterminer précisément sa langue et son peuple ; les données récoltées, faits objectifs donc véridiques, sont insuffisantes. Ceux qui osent prétendre le contraire agissent, selon une rhétorique typique de nos sources, de manière antiscientifique et sont taxés de propagandisme¹¹³. Les Macédoniens sont en outre capables de comprendre les Serbes tout aussi bien que les Bulgares : chacun s'habitue facilement aux différences d'accent ou de lexique. « *La plupart des gens [de Macédoine], parlant des dialectes qui font la transition entre le serbe et le bulgare, apprennent très vite le serbe ou le bulgare littéraire* »¹¹⁴.

¹⁰⁸ Beliĉ, 1919, p. 136, je souligne. Pour les cours d'eau, voir carte couleur.

¹⁰⁹ Beliĉ, 1919, pp. 252-3.

¹¹⁰ Voir carte couleur.

¹¹¹ Cvijiĉ, 1916, p. 51.

¹¹² Cvijiĉ, 1916, p.41. « *elle* » reprend « *la masse du peuple, chez les Slaves macédoniens* ».

¹¹³ « *[...] tous les travailleurs sérieux s'accordent à reconnaître que les données actuelles ne permettent pas encore de se faire une idée exacte des dialectes macédoniens* ». Cvijiĉ, 1916, p. 51.

¹¹⁴ Cvijiĉ, 1918a, p. 396.

Alexandre Beliĉ ne l'entend pas de cette oreille, lui qui, de par son *expérience* et ses *entretiens* avec les Macédoniens, est en mesure d'affirmer que ceux-ci apprennent plus facilement le serbe. Pour quelle raison ? Principalement, parce que la « *langue littéraire serbe est, en principe, la langue du peuple, tandis que la langue bulgare est devenue, par ses nombreux emprunts à la langue russe, incompréhensible aux gens du peuple. Elle s'est, à un certain degré, dénationalisée* »¹¹⁵. En outre, l'invasion du territoire de la future Bulgarie par un peuple touranien¹¹⁶ a passablement altéré le caractère slave de la langue bulgare. Celle-ci est par conséquent une langue *hybride*, et nous avons vu plus haut tout ce que ce qualificatif peut comporter d'insultant. B.A.-BA de la propagande nationaliste, cette tactique de « survalorisation » de sa propre langue, émanation du peuple perpétuellement encensé, et de dépréciation violente de la langue de l'Autre, impure ou élitiste, phagocytée par l'élément étranger, revient souvent sous la plume des savants serbes et bulgares. Souvenons-nous de la thèse de Wilhelm von Humboldt, selon laquelle les qualités propres de la langue passent naturellement dans le psychisme du peuple qui la parle¹¹⁷. Cvijiĉ, lorsqu'il prétend que « *c'est un fait connu des slavistes et des linguistes, que de toutes les langues de la péninsule, c'est celle du peuple serbe qui est la plus perfectionnée [...]* »¹¹⁸, ne parle pas que de linguistique. C'est tout le prestige et les « qualités nationales » du peuple serbe qu'il met en exergue, puisqu'une langue « perfectionnée » implique un *Volksgeist* à sa hauteur. Quel peuple oserait revendiquer un idiome pauvre, fruste, « dénationalisé » ? Une langue prestigieuse est bien plus valorisante, il est donc logique que les Macédoniens préfèrent parler serbe que bulgare. De plus, l'expérience de la domination serbe a montré, selon Alexandre Beliĉ, l'enthousiasme des Macédoniens à apprendre la langue de l'occupant : « *quand les Serbes offrirent aux Macédoniens l'emploi des dialectes locaux pour l'enseignement dans les écoles, ceux-ci répondirent par la demande de livres d'école serbes* »¹¹⁹. Jordan Ivanoff s'emploie également à démontrer la supériorité de la langue bulgare en la distinguant de tout autre idiome apparenté. En effet, lorsqu'il énumère les caractéristiques linguistiques du bulgare, il utilise quantité d'expressions témoignant de sa singularité irréductible¹²⁰.

¹¹⁵ Beliĉ, 1919, p. 254.

¹¹⁶ Les peuples touraniens, de langue turke, sont originaires du Turkestan oriental et de Mongolie. A partir du II^e siècle avant J.C., ils émigrent vers la Russie, l'Inde, l'Asie mineure, l'Europe. En se mêlant aux autochtones, ces populations ont constitué des groupes, puis des États plus ou moins puissants (Huns, Seldjoukides, Ottomans, etc.). Les Bulgares (ou *Protobulgares*), peuple touranien, ont envahi l'Est de la péninsule balkanique au VI^e siècle et soumis la population slave qui y vivait.

¹¹⁷ Voir chapitre II, p. 9.

¹¹⁸ Cvijiĉ, 1909, pp. 21-2.

¹¹⁹ Beliĉ, 1919, p. 255.

¹²⁰ Voir infra, pp. 35 et 37.

Mais revenons à Jovan Cvijić, et retenons pour l'instant que, selon lui, les Macédoniens parlent des dialectes non définis : « *aujourd'hui encore, on ne voit pas clairement si les langages macédoniens représentent une langue particulière des Slaves du Sud comprenant plusieurs dialectes, ce qui d'ailleurs est peu vraisemblable, ou bien si, et dans quelle mesure, ces langages dans leur ensemble se rapprochent davantage de la langue bulgare ou de la langue serbe* »¹²¹. Cette indétermination linguistique, loin de prêter les ambitions serbes, leur fournit au contraire un argument de poids selon la logique « une langue équivaut à une nation » : tant que les idiomes macédoniens ne sont pas clairement définis, tant qu'ils ne sont pas identifiés à une langue normée, la nationalité de leurs locuteurs est floue. Aucun peuple ne peut en effet prétendre à un État indépendant s'il ne possède pas une langue distincte de celles des autres nations. Les visées impérialistes serbes sur la Macédoine sont dès lors légitimées ou, du moins, recevables.

Le caractère transitionnel de la Macédoine défendu par les Serbes n'a pas l'heur de plaire aux Bulgares. Jordan Ivanoff s'insurge : il n'est pas question de langue « macédo-bulgare » à l'Est et « macédo-serbe » au Nord-Ouest¹²². Les Macédoniens, uniformément, parlent bulgare : « *[I]a langue des Slaves macédoniens est un dialecte bulgare, autant dans sa phase médiévale que dans son état actuel* »¹²³. Ces dialectes sont donc parfaitement identifiés, contrairement aux allégations de Cvijić, auquel Ivanoff rétorque d'ailleurs que les « travailleurs sérieux » et « les spécialistes étrangers les plus éminents » s'accordent sur le fait que l'ancienne langue parlée en Macédoine était un dialecte bulgare et que « *les dialectes slavo-macédoniens d'aujourd'hui font partie des dialectes bulgares modernes* »¹²⁴.

La preuve par la philologie et l'histoire est irréfutable, et les Bulgares ne vont d'ailleurs pas se priver de l'exploiter. Une grande partie des ouvrages d'Ivanoff et d'Ischirkoff est composée d'analyses et de reproductions de sources s'échelonnant du haut Moyen Âge au XIX^e siècle, censées prouver la véracité de leurs dires. Pour Anastase Ischirkoff, la primauté du bulgare en Macédoine ne fait aucun doute. Du fait de son ancienneté et de sa stabilité, il a survécu aux dominations étrangères sans en être altéré : « *Au lieu de serbiser les Bulgares, les colons serbes immigrés installés en Macédoine [...] se fondaient dans la masse du peuple au milieu duquel ils demeuraient.* »¹²⁵. La brève domination serbe n'a, si l'on en croit le savant bulgare, rien changé au caractère linguistique de la région. Voilà qui est

¹²¹ Cvijić, 1916, p. 50, je souligne.

¹²² Comme les nomme Alexandre Belić dans *Serbes et Bulgares dans la guerre balkanique*, paru à Belgrade en 1913 (en serbe). Cité in Ivanoff, 1920, p. 222.

¹²³ Ivanoff, 1920, p. 233.

¹²⁴ Ivanoff, 1920, p. 222.

¹²⁵ Ischirkov, 1915, p. 7.

fondamental : l'ancienneté garantit en effet le prestige. Au XIX^e siècle, tous les savants européens créent les preuves de l'existence quasi-immémoriale de leur peuple et de leur langue. Une nation dont l'origine se perd dans la nuit des temps ne souffre aucune remise en question, puisque sa permanence malgré les aléas de l'histoire témoigne de sa supériorité. La question du premier occupant d'une région donnée prend alors tout son sens : c'est à nouveau de légitimation dont il s'agit, de la légitimité du droit de tel peuple à tel territoire. Mais l'histoire, dans ce type d'argumentation, est toujours liée à une notion opposée, celle de la permanence, de l'immutabilité. En fin de compte, bien que prétendant travailler dans l'histoire, nos scientifiques refusent le changement.

Toujours dans le domaine de la justification par l'histoire, Jordan Ivanoff relève que « *la langue bulgare, cet organe puissant de la nationalité bulgare, date de plusieurs siècles* »¹²⁶. Le prestige de cette langue provient non seulement de son ancienneté, mais aussi du fait qu'elle est à la fois la langue « littéraire » et la langue officielle de l'Église et de l'État : « *alors que, au Moyen Âge, toute l'Europe centrale et occidentale se servait d'une langue morte et étrangère, le latin, seuls les Bulgares furent assez heureux pour créer leur langue littéraire issue d'un dialecte parlé et compréhensible, de développer une littérature nationale, de la transmettre plus tard aux Serbes, Russes et Roumains, et de la conduire, après bien des vicissitudes, jusqu'à nos jours* »¹²⁷. Ceci est intéressant à plusieurs titres. Tout d'abord, la langue bulgare est encensée, distinguée, précisément parce qu'elle était (et est toujours) *vivante*, dynamique, par opposition à la langue médiévale de culture de l'Europe catholique. Ensuite, n'oublions pas que pour Herder, « *c'est par la connaissance de sa littérature que l'âme d'un peuple peut être saisie* »¹²⁸. Par conséquent, le prestige d'une littérature qui rayonne au-delà des frontières nationales rejaillit nécessairement sur l'ensemble du peuple. Les ouvrages littéraires bulgares, ajoute Ivanoff, ont été un « *levier puissant pour le développement littéraire des Russes, des Serbes et des Roumains* »¹²⁹ : l'influence culturelle bulgare a donc été considérable. Enfin, le linguiste bulgare octroie à son peuple des honneurs qu'il ne mérite pas, puisqu'il ne rend pas justice aux véritables instigateurs de l'élaboration d'une langue écrite slave. Ce fut en effet la politique de Byzance que d'évangéliser les peuples sous sa domination en langue vernaculaire. C'est elle qui a chargé les moines Cyrille et Méthode d'élaborer une langue écrite, sur la base d'un dialecte de la région de Salonique, pour ensuite répandre la bonne parole parmi les Slaves. Il n'empêche, affirme Ivanoff, que les plus éminents linguistes, serbes y compris, « *reconnaissent que le dialecte macédonien en lequel*

¹²⁶ Ivanoff, 1920, p. 233.

¹²⁷ Ivanoff, 1920, p. 234.

¹²⁸ Cité in Caussat, Adamski, Crépon, 1996, p. 78.

¹²⁹ Ivanoff, 1919, p. 31.

les livres liturgiques ont été traduits, au IX^e siècle, était un dialecte bulgare »¹³⁰ et que « le Bulgare n'a cessé de glorifier son Dieu et d'écrire en sa langue maternelle, depuis mille ans environ »¹³¹. Le bulgare, langue d'évangélisation : voilà qui ajoute encore au caractère messianique d'ordinaire attribué par les nationalistes à leur propre langue.

Le Serbe Alexandre Beliĉ stigmatise ce type de discours, responsable selon lui de bien des erreurs dans l'établissement de la plupart des cartes linguistiques de la Macédoine. Des préjugés fallacieux, nous dit-il, ont hélas longtemps perverti les études du cas macédonien : en effet, « l'idée fausse que dans toute la Macédoine était parlée la langue vieux-slave et que les dialectes actuels n'en sont que la continuation, a fait le plus pour répandre généralement l'erreur que les dialectes macédoniens sont bulgares »¹³². Si Beliĉ consent que le dialecte vieux-slave témoigne d'une proche parenté avec la langue bulgare, il relève néanmoins qu'il était employé à très large échelle dans la littérature des peuples slaves orthodoxes. La tendance à associer à une aussi grande production littéraire un territoire tout aussi important, « au moins égal à la Macédoine »¹³³, a longtemps prédominé. Or, toujours d'après Beliĉ, l'étendue de cet idiome se limitait aux environs de Salonique, comme en témoignent les dialectes macédoniens analysés sur place par le linguiste¹³⁴. Il ressort de cette démonstration que la méthode ennemie est nécessairement réductrice et infondée scientifiquement : on a tôt fait de généraliser à l'ensemble d'une région les traits caractéristiques de l'une de ses parties, comme l'a fait Ivanoff en coloriant de *toutes les couleurs bulgares* la Macédoine dans son entier. Cette confusion entre le Tout et les parties est par ailleurs récurrente dans les discours nationalistes : c'est ce que James W. Fernandez appelle « *metonymic misrepresentation* »¹³⁵.

Dans leurs analyses plus élaborées, plus précises, de la langue macédonienne, les deux parties emploient la méthode comparative. Celle-ci fonctionne selon un procédé de rapprochement (par exemple, entre le bulgare et les dialectes macédoniens) et d'éloignement (du bulgare par rapport au serbe). Les langues des protagonistes sont irréductibles et possèdent, seules avec le macédonien, des traits caractéristiques uniques, absents de la langue de l'ennemi. Notons tout d'abord que les avis divergent légèrement quant à la parenté liant le bulgare et le serbe. Si Jovan Cvijiĉ, par exemple, parle d'un fond

¹³⁰ Ivanoff, 1920, p. 234.

¹³¹ Ivanoff, 1920, p. 234.

¹³² Beliĉ, 1919, p. 258, je souligne.

¹³³ Beliĉ, 1919, p. 259.

¹³⁴ Beliĉ, 1919, p. 259.

¹³⁵ « [...] one place, which is simply a part of a much larger place – whether a province, a region or a nation – comes to stand for a whole place, its particular problems coming to be perceived as the problems of the whole place », cité in Ćirković, 1997, <http://www.c3.hu/scripta/scripta0/replika/honlap/english/02/08zivk.htm>.

ethnique (par conséquent, linguistique) commun, Jordan Ivanoff assure que la séparation entre les groupes yougoslaves¹³⁶ de l'Ouest et de l'Est préexiste à l'invasion par les Slaves de la péninsule balkanique. Cvijić évoque une « ancienne patrie transcarpathique » qui devait unir Serbo-croates, Slovènes et Bulgares avant leur immigration dans la péninsule. De l'installation de ceux-ci dans les Balkans résultent cependant des différences ethnographiques et linguistiques, dès le Moyen Âge, dont la plus marquée est celle qui distingue les Yougoslaves occidentaux (Serbo-croates et Slovènes) des Yougoslaves orientaux (Bulgares). Cvijić constate ainsi qu'« *en traversant la Péninsule Balkanique, de la mer Adriatique à la mer Noire, un observateur rencontrera des différences linguistiques et ethniques d'une grande importance, notamment en entrant dans les régions peuplées par les Bulgares* »¹³⁷. Jordan Ivanoff soutient de son côté que « *déjà au X^e siècle, le macédo-bulgare ou le bulgare en général différait sensiblement du serbe* »¹³⁸, et qu'il n'y a même jamais eu d'unité linguistique à l'époque de la « *patrie commune* » des Slaves. Les documents consultés par le Bulgare, dont certains remontent au VII^e siècle, témoignent d'une différenciation quasi immémoriale entre types occidentaux et orientaux : « *A l'unité ethnique des Slaves daciens descendus en Mésie, en Thrace et en Macédoine correspondait une unité linguistique. Les Slaves pannoniens, connus plus tard sous le nom de Croates, Serbes et Slovènes, formaient de leur côté un groupe linguistique à part, différents de leurs voisins de l'est* »¹³⁹. Nous observerons plus loin par quelle méthode et selon quel tracé le savant bulgare fixe la frontière entre ces deux branches slaves distinctes, mais notons pour l'heure que les tenants de la dispute bulgaro-serbe s'entendent sur le fait que tant leurs peuples que leurs langues respectifs sont radicalement différents. A présent, que faire de la Macédoine ?

Selon Jordan Ivanoff, il ne fait aucun doute que le macédonien « *participe des particularités les plus caractéristiques qui séparent le bulgare moderne des autres langues slaves et surtout du serbe* »¹⁴⁰. Ainsi, macédonien et bulgare sont des langues analytiques, alors que le serbe est synthétique ; celles-là utilisent l'article, contrairement à celui-ci. La langue serbe comporte en outre des infinitifs, des « constructions spéciales » pour le comparatif et le futur, bref : « *autant de caractères distinctifs qui [la] différencient nettement du bulgare* »¹⁴¹ et, partant, du macédonien. En effet, « *le bulgare et les dialectes macédoniens forment un tout et se distinguent du serbe et de toutes les autres langues slaves par leur structure analytique moderne. Ils sont dépourvus de déclinaisons et de cas, et sont seuls parmi toutes les langues slaves qui emploient l'article défini. C'est*

¹³⁶ Au sens, bien évidemment, étymologique : « slaves du sud ».

¹³⁷ Cvijić, 1918a, p. 276.

¹³⁸ Ivanoff, 1920, p. 234.

¹³⁹ Ivanoff, 1920, p. 48.

¹⁴⁰ Ivanoff, 1920, p. 223, je souligne.

¹⁴¹ Ivanoff, 1920, p. 223.

avec raison qu'un savant croate a dit que le domaine de la langue bulgare s'étend jusqu'où va l'emploi de l'article défini »¹⁴². Un tel énoncé sous-entend que le continuum dialectal est nécessairement progressif et qu'il n'y a aucune interpénétration ou superposition possibles entre plusieurs idiomes : brusquement, les gens n'emploient plus l'article défini, et on peut à partir de ce point tracer une frontière.

Cette affirmation péremptoire d'Ivanoff n'est pas du goût de Beliĭ : l'opinion selon laquelle la perte de la flexion nominale et l'emploi de prépositions ainsi que de l'article postposé caractériseraient la langue bulgare est clairement erronée, mais elle a pourtant permis de classer parmi les dialectes bulgares les parlers macédoniens. Jovan Cvijiĭ considère ces trois particularités linguistiques comme « caractéristique[s] des régions à l'est de l'Iskar, [elles] n'existe[nt] dans aucune autre région slave »¹⁴³. La frontière occidentale des « caractéristiques linguistiques bulgares » se trouve donc bien à l'Est de la péninsule, puisque l'Iskar traverse Sofia. Alexandre Beliĭ prétend quant à lui qu'il a été établi « avec sûreté que tous ces traits sont d'une origine récente » et « qu'ils ne se trouvent pas seulement dans la langue bulgare mais aussi dans les dialectes serbes de la Serbie orientale, de la partie orientale de la Vieille-Serbie, et en Macédoine »¹⁴⁴, voire même en albanais et en roumain. Ces caractéristiques linguistiques n'attestent donc aucunement une origine bulgare : elles sont *accidentelles*, et non pas *naturelles*. Mais tout en admettant que beaucoup d'idiomes macédoniens utilisent effectivement des prépositions ou l'article postposé, Beliĭ relève des propriétés qui les éloignent fondamentalement du bulgare. Des résidus de déclinaison subsistent en macédonien : loin d'être une langue purement analytique comme le prétend Ivanoff, elle conserve partiellement certains cas, principalement le génitif, le datif et l'accusatif pour les noms personnels et les substantifs animés, ainsi que l'instrumental dans certaines expressions. De plus, ajoute le linguiste serbe, tout le système pronominal (pronoms personnels et démonstratifs) est *typiquement* serbe.

L'article postposé fait couler beaucoup d'encre côté serbe. Jovan Cvijiĭ reprend l'argumentation, aberrante selon lui, d'Anastase Ischirkov, qui parle d'une ruine nommée *Markova kaleta* et à propos de laquelle il énonce le constat suivant : « comme cette expression est bizarre aux oreilles serbes ! Kaleta du mot turc kaleh a passé dans la langue bulgare ; il est employé ici au pluriel avec l'article ta, pluriel neutre. On sait que l'emploi de l'article est un des caractères distinctifs de la langue bulgare par rapport à toutes les autres langues slaves »¹⁴⁵. Ce à quoi Cvijiĭ rétorque : « cette assertion est fautive de tout point. Kalé est usité chez les Serbes ; le pluriel est kaleta, ainsi encore :

¹⁴² Ivanoff, 1920, p. 223, je souligne.

¹⁴³ Cvijiĭ, 1918a, p. 276.

¹⁴⁴ Beliĭ, 1919, p. 261, je souligne.

¹⁴⁵ Cité in Cvijiĭ, 1916, p. 26.

par□ e (*morceau*) par□ eta, bouré (*tonneau*) boureta, cloup□ e (*peloton*) cloup□ eta, etc. »¹⁴⁶. Belić développe la théorie suivante : dans les dialectes macédoniens, chaque nom déterminé par un pronom doit, dans les cas obliques, être encore précédé d'un pronom anaphorique¹⁴⁷. Par conséquent, loin de n'être qu'un simple article postposé comme en bulgare, il s'agirait plutôt d'une « *sorte de construction syntactique pour la détermination des noms dans la phrase* »¹⁴⁸. Cette construction particulière, qui existe également en albanais, est vraisemblablement un emprunt aromoune, de même que la perte de la flexion nominale est certainement due à une influence étrangère et n'est nullement propre au dialecte macédonien. Sur la base de matériaux recueillis après la libération du joug ottoman en 1912, Alexandre Belić constate que les parlers macédoniens sont imprégnés de deux courants fondamentaux : le serbe, qui exprime les sons **tj* et **dj* du slave commun par les consonnes □ et *dj*, et le bulgare, qui, lui, utilise *št* et □ *d* pour ces mêmes sons. L'alternative serbe, répandue entre le Vardar et la Struma, a « *beaucoup plus progressé que [le courant bulgare] et [elle] a considérablement fait reculer, à l'est, l'emploi du trait št ; même le dialecte des environs de Salonique s'est soumis à son influence* »¹⁴⁹. En définitive, presque toute la Macédoine parle un dialecte plus proche du serbe que du bulgare. L'exemple du parler de Gali□ nik¹⁵⁰ est à cet égard emblématique. Selon les observations de Belić, il serait « *typique, dans ses traits fondamentaux, pour la plus grande partie de la Macédoine entière* »¹⁵¹. Trois traits phonétiques, pour lesquels l'académicien serbe réfute la thèse de la contamination étrangère, le caractérisent : les sons □ et *dj* (pour **tj* et **dj*), de même que *š*□ (« *au lieu du slave commun skj* »¹⁵²), et le maintien de la distinction phonologique des voyelles brèves □ et □. Ce dialecte ne peut dériver que du serbe, qui connaît ces particularités-là, alors que « *la langue bulgare de la Bulgarie proprement dite se différencie d'avec notre dialecte macédonien dans tous les trois traits* »¹⁵³. Lorsqu'il se voit obligé d'admettre que des traits linguistiques propres à la majorité des dialectes macédoniens peuvent se retrouver également dans certains parlers bulgares, Belić s'empresse de souligner que le contact entre ces différents idiomes a provoqué la naissance de « *macédonismes* »¹⁵⁴... Ce ne sont donc en aucun cas des particularités propres au bulgare qui témoigneraient de la *nature* bulgare des dialectes macédoniens. L'origine de ces derniers est purement serbe, et c'est ce qui fait foi.

¹⁴⁶ Cvijić, 1916, p. 26, je souligne.

¹⁴⁷ Belić cite notamment l'exemple suivant : « *béše-ja dignal gláva-ta* », « il l'a levée sa tête », in Belić, 1919, p. 270.

¹⁴⁸ Belić, 1919, p. 270.

¹⁴⁹ Belić, 1919, p. 253.

¹⁵⁰ Près de Gostivar, dans l'ouest de la Macédoine.

¹⁵¹ Belić, 1919, p. 263.

¹⁵² Belić, 1919, p. 264.

¹⁵³ Belić, 1919, p. 266.

¹⁵⁴ Belić, 1919, p. 275.

Pour Jordan Ivanoff, au contraire, « *au point de vue linguistique, les Bulgares macédoniens appartiennent dans leur majorité au groupe occidental bulgare qui englobe les régions à l'ouest d'une ligne allant de l'endroit où la rivière Vid se jette dans le Danube jusqu'à Salonique* »¹⁵⁵. Qu'il s'agisse des dialectes septentrionaux, centraux ou méridionaux, il est évident que tous « *se caractérisent par les signes les plus typiques de la langue bulgare moderne, qui les différencient des autres langues slaves et surtout du serbe* »¹⁵⁶. De plus, à l'inverse du serbe, le bulgare et le dialecte macédonien ne connaissent pas de longueur et de brièveté des voyelles et possèdent l'accent tonique, comme en russe. L'évolution du vieux-slave aux langues modernes, constate Ivanoff, est similaire pour le bulgare et le macédonien. En effet, si le serbe substitue un *a* aux voyelles brèves slavonnes *ǫ* (*ǫ*) et *ǫ* (*ǫ*), le bulgare et le macédonien remplacent *ǫ* par *o* (*o*) et *ǫ* par *e* (*e*)¹⁵⁷. La voyelle nasale *oⁿ*, *aⁿ* correspond toujours à un *ou* en serbe, alors que les parlers macédoniens et bulgares la remplacent de diverses manières selon les régions (*oⁿ*, *ǫ*, *a*, *oⁿ*, *o*). Pareil, enfin, pour les sons *št*, *ǫ d* (de **tj*, **dj*), qui deviennent en serbe *ǫ*, *dj*, alors que dans les autres idiomes qui nous occupent, ils sont remplacés par *št*, *ǫ d*; *šǫ*, *ǫ d*; *k'*, *g'*. Mais « *les variantes k', g' s'expliquent par l'influence du serbe* »¹⁵⁸ : c'est un élément extérieur, dû aux bouleversements de l'histoire, qui ne doit en aucun cas être pris en compte dans l'établissement des origines linguistiques des dialectes macédoniens. Les documents anciens consultés par Ivanoff lui permettent d'affirmer qu'au VII^e siècle déjà, « *la langue serbo-croate [...] présentait des particularités qui la distinguait de la langue liturgique slave, un dialecte macédonien* »¹⁵⁹. Le fossé entre les parlers macédoniens et le serbe n'a fait que se creuser au fil des siècles : « *le dialecte moderne de la Macédoine slave diffère essentiellement du serbo-croate, soit par ses archaïsmes, soit par ses formes nouvelles, qui dérivent de l'ancienne langue liturgique ; il constitue l'ensemble de la langue parlée en Mésie et en Thrace* »¹⁶⁰. Voilà qui est étonnant : un dialecte peut provenir d'une langue liturgique, selon Ivanoff. En réalité, c'est pourtant l'inverse : le slavon d'Église a été créé et fixé d'après un dialecte des environs de Salonique. Étant donné les domaines particuliers dans lesquels il est confiné, on voit mal comment il aurait pu influencer sur la structure de la langue vernaculaire.

Aux allégations serbes taxant le bulgare de langue hybride, Ivanoff rétorque que l'assimilation entre les envahisseurs bulgares et la population slave déjà présente dans l'Est de la péninsule s'est faite au profit des Slaves, et qu'il ne reste que peu de traces touraniennes dans la langue des Bulgares modernes : « *l'élément touranien, relativement minime,*

¹⁵⁵ Ivanoff, 1920, pp. 139-140.

¹⁵⁶ Ivanoff, 1920, p. 235, je souligne.

¹⁵⁷ Ivanoff, 1920, p. 237.

¹⁵⁸ Ivanoff, 1920, p. 237.

¹⁵⁹ Ivanoff, 1920, p. 50.

¹⁶⁰ Ivanoff, 1920, p. 53.

se fonde à tel point dans la majorité slave, qu'il ne resta aucune trace de la langue prébulgare dans le bulgare moderne »¹⁶¹. Encore une fois, l'obsession de la pureté est présente des deux côtés, et nier cette pureté chez l'adversaire constitue certainement la plus blessante des attaques.

En guise de conclusion, relevons cet énoncé d'Alexandre Beliќ : « dans la langue, en général [...] se reflètent tous les événements qui ont eu de l'importance pour la création de l'état psychique d'un peuple et de sa destinée »¹⁶². La conviction d'une *essence*, pure, propre à chaque langue, à chaque peuple, est si forte qu'elle permet à nos auteurs de passer au-dessus de la multiplicité des parlers locaux. Il s'agit pour eux de découvrir les *traits caractéristiques* qui lient ces derniers entre eux. Ce fantasme de la pureté des langues pose un problème épistémologique sérieux car le scientifique sait d'avance ce qu'il cherche. Des particularités linguistiques serbes dans les dialectes macédoniens, par exemple. En conséquence, tout ce qui n'entre pas dans ce cadre de recherche (comme les traits caractéristiques bulgares de ces mêmes parlers) est d'emblée écarté, ignoré, ou fortement relativisé. Cette conception de la langue sert donc de filtre à toute investigation : « seules les similitudes considérées comme héritées [sont] prises en compte. Les faits [sont] connus, mais certains [retiennent] l'attention au détriment des autres, qui ne pourraient que troubler le bel agencement de la théorie »¹⁶³. Beliќ l'avoue d'ailleurs à demi-mot lorsqu'il affirme avoir retenu l'essentiel des travaux du géographe autrichien Ami Boué, « sans le contradictoire ni le superflu »¹⁶⁴...

En définitive, nos scientifiques ont beau traquer jusqu'au moindre détail phonologique les faits en mesure de soutenir leurs thèses, ils se heurtent systématiquement à une réplique adverse cinglante arguant d'éléments tout aussi « véridiques », mais opposés. La comparaison de ces sources nous oblige donc à renvoyer dos à dos Bulgares et Serbes : le caractère national des Macédoniens n'est en aucun cas clarifié par ces débats linguistiques. Voyons à présent la manière donc se construit l'argumentation ethnographique de nos sources.

2.1.2. LE NOM DES PEUPLES

Tant les Serbes que les Bulgares, pour appuyer leurs thèses respectives, vont utiliser l'argument flottant du *nom national*. Celui-ci revêt une importance capitale dans les Balkans.

¹⁶¹ Ivanoff, 1920, p. 59, je souligne.

¹⁶² Beliќ, 1919, p. 170.

¹⁶³ Sériot, 1999, <http://cyberato.pu-pm.univ-fcomte.fr/index/txt.php?ID=19>.

¹⁶⁴ Beliќ, 1918, p. 11.

Paul Garde parle même de canonisation¹⁶⁵ du nom du peuple au moment de l'intégration nationale, soit au début du XIX^{ème} siècle : c'est à cette période en effet que les habitants de la région acquièrent une *conscience nationale*, soit le sentiment d'appartenir à une nation, et à une seule. Auparavant, on n'éprouvait le besoin de définir son identité et celle d'autrui que lorsqu'il était nécessaire de se démarquer ou, au contraire, de se rapprocher d'un groupe d'individus donné avec lequel on était en contact.

Nous allons dans un premier temps observer la manière dont les noms « serbe » et « bulgare », tels qu'ils apparaissent dans les documents historiques, les recensements, les cartes ethnographiques ou les chants populaires, sont interprétés par nos auteurs. Ensuite, nous nous intéresserons aux considérations de ceux-ci sur la « véritable » conscience nationale des Macédoniens, qui leur permettent précisément d'attribuer un nom à cette population. Cette argumentation, caractéristique du fantasme totalisant des scientifiques de l'époque, convoque des domaines variés, de l'histoire à la psychologie, en passant par la géographie et la politique.

1. LA VALEUR DU NOM

Rappelons tout d'abord que les unités administratives de l'Empire ottoman, les *millet*, étaient découpées en fonction des communautés religieuses. En ce qui concerne la Macédoine, deux périodes sont à considérer : l'avant et l'après 1870. Avant 1870, les orthodoxes sous le joug turc dépendaient du patriarcat grec de Constantinople et se distinguaient des musulmans par leur confession. Grecs, Bulgares ou Serbes étaient des Chrétiens unis sous la même bannière patriarchiste. Mais en 1870, le Sultan, sous les pressions russes, accorde aux Bulgares le droit de posséder leur propre Exarchat. Dès lors, un deuxième critère vient s'ajouter à celui de la foi dans le processus d'identification des peuples : la langue. Dans les recensements turcs de la fin du XIX^e siècle, les Slaves orthodoxes doivent mentionner leur affiliation à l'Église grecque ou à l'Église bulgare, les seules à être reconnues par la Porte. On peut imaginer que beaucoup de serbophones se sentent plus proches de prêtres prêchant en slavon que de ceux parlant grec. Cependant, une interprétation de ces statistiques ottomanes veut que toute personne se déclarant Exarchiste est obligatoirement bulgare : point de vue soutenu, naturellement, par les Bulgares. Cette équation fonde même la politique macédonienne du jeune État bulgare qui,

¹⁶⁵ Garde, 2004, p. 131.

au travers des écoles et de l'Église, répand une efficace propagande nationale. Rappelons en effet que « [...] les noms nationaux des Églises ont une valeur ethnique, et non pas territoriale »¹⁶⁶ pour les orthodoxes slaves ; en d'autres termes, confession et nationalité ne font qu'un dans ce cas.

Si la population se définit officiellement selon les catégories proposées par les recensements ottomans, ces derniers ne nous éclairent nullement sur le « sentiment national » prédominant en Macédoine. Traduire ces décomptes confessionnels en groupes ethniques est impossible, puisque ce sont des règlements administratifs bien précis qui décident de la « nationalité » des Slaves de Macédoine qui, par opposition aux Patriarchistes grecs et aux Musulmans turcs, préfèrent en règle générale se déclarer Exarchistes. En outre, dans une région où s'était développée une véritable guerre scolaire entre établissements grecs, bulgares, puis serbes, la fréquentation des écoles variait suivant leur implantation géographique, l'importance des bourses, les pressions exercées. A titre d'exemple, un père de famille grec pouvait avoir un fils « bulgare », parce que celui-ci avait suivi l'enseignement de l'école exarchiste où il avait appris la langue, l'histoire et la culture des Bulgares¹⁶⁷. Selon le recensement ottoman cité par Georges Castellan, il y avait en 1906 en Macédoine 1'145'000 Turcs (Musulmans), 623'000 Grecs soumis au Patriarcat et 626'000 Bulgares exarchistes¹⁶⁸. Ce type de statistiques maintient dans l'ombre tout un pan de la réalité ethnographique de la région : les Pomaks, musulmans bulgarophones, les albanophones tant musulmans que chrétiens, les Valaques, chrétiens ou musulmans de langue romane, les Serbes... D'où le risque – ou l'avantage – de l'utiliser comme unique source. Les cartes et statistiques contradictoires résultant d'un demi-siècle de propagande et de luttes religieuses et scolaires expliquent les hésitations du rapport de la Commission internationale de la fondation Carnegie sur les guerres balkaniques (1914). Celui-ci comprend, en annexe, deux cartes ethnographiques, l'une du géographe bulgare Kančev, l'autre de Cvijič¹⁶⁹, qui coïncident à peu près pour la répartition des Turcs, des Grecs et des Valaques. Mais le premier ignore les Serbes, tandis que le second remplace les Bulgares par des Serbes et des Slaves macédoniens¹⁷⁰... Il est à noter que l'utilisation de cartes ethnographiques à des fins politiques a été massive dans les Balkans dès le milieu du XIX^e siècle. Les polémiques qu'elles ont engendrées ont été particulièrement virulentes dans le cas macédonien. Et pour cause. Représentation imparfaite de la réalité, la carte est un document filtré par la manière

¹⁶⁶ Garde, 2004, p. 338.

¹⁶⁷ Castellan, 1991, p. 351.

¹⁶⁸ Castellan, 1991, p. 351.

¹⁶⁹ Voir la carte de Kančev p. XVI et celle de Cvijič p. XIX.

¹⁷⁰ Castellan, 1991, p. 355.

de concevoir le monde de son auteur. Ne pouvant rendre compte de tous les détails, celui-ci sélectionne les données selon lui pertinentes et biaise de cette manière – parfois inconsciemment – le rapport à la réalité. La carte ethnographique peut ainsi servir à formaliser des revendications nationales, et par là même à nier l'existence d'autres peuples. C'est pourquoi les frontières varient passablement en fonction des événements politiques et de la nationalité de l'auteur de la carte. Le cas de Cvijić est à cet égard représentatif. Les cartes de la Macédoine qu'il publie en 1906, 1909 (après l'annexion de la Bosnie par l'Autriche-Hongrie), 1913 (lors de la deuxième guerre balkanique) et 1918 (lors de la Première Guerre mondiale) sont le reflet des nouvelles prétentions territoriales de l'État serbe. A chaque fois, Cvijić trace un peu plus au sud la frontière méridionale de la Serbie, au détriment de la Bulgarie, et jusqu'à englober la majeure partie de la Macédoine¹⁷¹.

Les tableaux statistiques, dressés selon trois sources différentes (les données officielles turques, les listes diocésaines patriarchistes et exarchistes, les informations privées fournies par les communautés, les instituteurs, etc.), fourmillent eux aussi d'inexactitudes flagrantes. Si « *les erreurs de la statistique turque sont innombrables* »¹⁷², les relevés effectués par les autres sources ne valent guère mieux.

Jordan Ivanoff stigmatise l'occupation turque et les « *perturbations ethnographiques* »¹⁷³ qu'elle n'a pas manqué de provoquer. Loin de relever que, dès 1870, tous les Orthodoxes slaves de Macédoine portaient une étiquette « bulgare » qui ne correspondait pas nécessairement à leur langue ni à leur sensibilité nationale, Ivanoff préfère mettre l'accent sur les populations que l'administration ottomane a subtilisé à la Bulgarie. Les Pomaks, par exemple, « *quoique mahométans, [...] sont de purs Bulgares de race et de langue* »¹⁷⁴. Leur conversion à l'Islam s'est faite sous la contrainte, à une époque où la « turcisation » était encore de mise (XVI^e siècle). Ils ont du reste conservé les coutumes, traditions et chants populaires bulgares, se tiennent à l'écart des Turcs et ne sont pas polygames. La religion, apport extérieur, artificiel, est ici un facteur de moindre importance qui n'amenuise en rien le caractère bulgare des Pomaks. Mais bien que reconnaissant leur origine, ils s'appellent eux-mêmes, selon la logique administrative ottomane, Turcs, tout comme les Slaves chrétiens orthodoxes jusqu'à la création de l'Exarchat devaient se déclarer Grecs. Il en résulte que « *la domination turque jusqu'au XVIII^e siècle a causé la diminution de la population bulgare partout dans*

¹⁷¹ Voir cartes pp. XVII-XIX. Malheureusement, la carte de 1918 manque chez Wilkinson.

¹⁷² Cvijić, 1916, p. 76.

¹⁷³ Ivanoff, 1920, p. 77.

¹⁷⁴ Ivanoff, 1920, p. 77.

les villes et dans certaines agglomérations rurales, l'a rendue pauvre et l'a humiliée »¹⁷⁵. Ivanoff ajoute encore que les Turcs sont responsables de la hausse de la population serbe en Macédoine. En effet, le pouvoir ottoman a encouragé (en particulier après la révolution Jeune-Turque de 1908) l'émigration de « *Serbes mahométans (Bosniaques)* »¹⁷⁶ vers ce territoire, dans le but d'augmenter son pourcentage de Musulmans.

Lorsque le sultan accorda l'Exarchat aux Bulgares, celui-ci incorpora d'emblée la Bulgarie danubienne et une grande partie de la Thrace. La nouvelle affiliation confessionnelle n'allant pas de soi en Macédoine, il fallut avoir recours à un plébiscite. Aux habitants de décider de l'Église, grecque ou bulgare, dans laquelle ils désiraient être incorporés. La conclusion d'Ivanoff est significative : « *c'est en Macédoine, dans les diocèses de Scopié et d'Okbrida, qu'eut lieu, en 1872, le premier plébiscite national dans les Balkans. 95% des voix se déclarèrent en faveur de la nationalité bulgare et de l'Église bulgare* »¹⁷⁷. L'importance de la Macédoine pour la nation bulgare va de soi, puisqu'elle a été le théâtre de ces premières manifestations patriotiques, semble sous-entendre le linguiste. Or, nous l'avons vu, l'intérêt administratif des Ottomans va à la religion de leurs sujets, et non à leur nationalité. Ivanoff biaise d'emblée sa démonstration en prétendant le contraire et en interprétant les résultats du plébiscite en termes nationaux. La valeur ethnique accordée à l'Église par les Slaves orthodoxes n'est pas de mise côté turc, et un académicien de la carrure d'Ivanoff n'est certainement pas sans le savoir. Il accuse même les Serbes et les Grecs de s'être parfaitement moqués, après les guerres balkaniques, du principe des nationalités dans les régions qui leur ont été octroyées en 1913 : les « *régime[s] grecs et serbes] en Macédoine supprim[èrent] l'Église autonome bulgare [...] et anéanti[rent] l'œuvre religieuse et nationale [des Bulgares]*. Le plébiscite [...] fut étouffé par les Serbes et les Grecs »¹⁷⁸. Anastase Ischirkov, lui, est convaincu d'une chose : les Serbes, dans des régions peuplées de Bulgares, ont utilisé de moyens coercitifs pour fausser les statistiques et s'attirer les faveurs internationales avant le Congrès de Berlin : « *Au commencement de février 1878 l'autorité serbe se mit en devoir de recueillir des signatures parmi les Bulgares de la région occupée [Piro et Vrania], auxquels on faisait déclarer qu'ils étaient de Vieux-Serbes, qu'ils célébraient la slava*¹⁷⁹, *qu'ils étaient les descendants de Dušan et qu'ils voulaient le rester* »¹⁸⁰.

¹⁷⁵ Ivanoff, 1920, p. 77.

¹⁷⁶ Ivanoff, 1920, p. 162.

¹⁷⁷ Ivanoff, 1920, p. 240, je souligne.

¹⁷⁸ Ivanoff, 1920, p. 108, je souligne.

¹⁷⁹ La *slava*, fête des ancêtres et du patron de la famille, est la plus grande fête célébrée par les Serbes, notamment, après Noël et Pâques.

¹⁸⁰ Ischirkov, 1915, p. 118, je souligne.

Le Serbe Alexandre Beliċ voit clair dans la propagande véhiculée par des écrivains de l'acabit d'Ivanoff. Il constate que la création de l'Exarchat bulgare n'a finalement été qu'une manigance ottomane pour diviser la Macédoine. Comme les Serbes ont accueilli chaleureusement la nouvelle Église, alternative bienvenue au Patriarcat grec, les Bulgares en ont tiré des conclusions outrées et ont remplacé ce qui aurait dû rester l'« Église slave » « par la bannière de la nationalité bulgare et par l'anéantissement de tout ce qui lui était opposé. Ainsi fut créé l'antagonisme entre les Serbes et les Bulgares en Macédoine »¹⁸¹. A la belle solidarité slave face au Turc succède un impérialisme bulgare de la pire espèce. En d'autres termes, l'adversaire, dans ce type de débat passionné, est systématiquement responsable de tous les maux.

Outre les catégories réductrices imposées par le pouvoir ottoman, une mauvaise interprétation de l'usage de noms *désormais* nationaux, principalement par des savants extra-balkaniques « neutres » qui ne connaissaient ni la langue, ni les mœurs, a conduit à l'établissement de cartes et de statistiques faussées. Si l'on en croit Cvijiċ, une nuance pourtant capitale a systématiquement été occultée dans ce type d'analyse : certains noms ont perdu leur signification ethnique au profit d'une signification sociale. A l'époque turque, « [l]es Bulgares de la plate-forme bas-danubienne et du bassin de la Marica devinrent [...] de véritables serfs [...]. Le nom de Bulgare perdit son sens national et ne s'appliqua plus qu'à toute cette masse de laboureurs asservis. [...] Au cours de la domination turque, tous les peuples balkaniques employèrent le terme « bulgare » comme synonyme de lourd et de grossier. [...] Telle était la seule signification du mot « Bulgare » dans toutes les régions dinariques¹⁸² avant la libération de la Bulgarie actuelle »¹⁸³. Le terme a désigné par la suite « des caractères psychiques que cet état d'abaissement ne pouvait manquer de produire »¹⁸⁴. En définitive, ce nom n'a aucune valeur nationale avant 1876, date de la création de l'État bulgare : « la conception était la suivante : les « Bulgares » ne sont pas un peuple différent des Serbes, mais sont seulement des masses populaires qui s'en distinguent par leur idiome, par leur manière de parler plus rapide et avec un accent différent, par l'absence de générosité et par leur avarice »¹⁸⁵. Ce sens péjoratif s'est par ailleurs étendu à presque toute la péninsule, assure Cvijiċ. Ainsi, « le mot « Bulgare » désigne en premier lieu un genre simple de vie, de travail et de pensée »¹⁸⁶ : d'ethnonyme, il est devenu socionyme. Le géographe lui-même a « connu, dans le

¹⁸¹ Beliċ, 1919, p. 129.

¹⁸² Régions occupées par les représentants du type dinarique, dont les Serbes composent les trois-quarts, et qui est le type « qui manifeste[...] le mieux les qualités des Yougoslaves occidentaux », in Cvijiċ, 1918a, p. 282. Sur la typologie des peuples balkaniques de Cvijiċ, voir p. 58.

¹⁸³ Cvijiċ, 1918a, p. 480, je souligne.

¹⁸⁴ Cvijiċ, 1916, pp. 63-4.

¹⁸⁵ Cvijiċ, 1916, p. 64.

¹⁸⁶ Cvijiċ, 1916, p. 65. Les paysans macédoniens « ont coutume de dire qu'ils sont « asli Bougari » (de vrais Bulgares) quand vous entrez chez eux et qu'ils n'ont pas de vaisselle ni rien à vous offrir », ibid.

Sud de la Macédoine, des partisans de la cause serbe qui luttèrent et moururent pour la nationalité serbe, mais qui appelaient bulgare leur genre simple de vie et de travail »¹⁸⁷. L'ignorance de ce phénomène, pourtant courant dans la région¹⁸⁸, a entraîné des confusions ethnographiques et linguistiques responsables de nombreuses cartes mensongères recouvrant la Macédoine de la couleur bulgare. De l'avis de Cvijić, la première de ces cartes a été réalisée en 1847 par Ami Boué¹⁸⁹. Ne connaissant de son propre aveu aucune langue slave, Boué s'est laissé abuser par ses guides grecs et turcs, qui eux se servaient du nom bulgare dans son sens social. Cette méconnaissance a été lourde de conséquences, puisque les travaux d'Ami Boué ont servi de référence à d'autres savants, parmi lesquels Heinrich Kiepert¹⁹⁰. Bismarck, les Russes et les Bulgares invoqueront la carte de ce dernier au Congrès de Berlin, et l'erreur qu'elle véhicule – les Slaves macédoniens sont des Bulgares – sera entérinée à cette occasion.

Belić en déduit que ce genre de cartes « fantaisistes » a souvent été « préjudiciable [...] au peuple serbe »¹⁹¹. Selon lui, les cartes établies par Šafárik¹⁹² en 1842 et Boué en 1847 ont servi toute la littérature sur les Balkans jusqu'au Congrès de Berlin. Il met en doute la rigueur scientifique de Šafárik, qui n'est jamais allé plus loin que Belgrade : « par conséquent, il n'a pas pu se documenter sur place pour tracer, sur sa carte, les frontières entre Serbes et Bulgares »¹⁹³. Belić constate ensuite que les travaux d'Ami Boué, auquel il voue par ailleurs un profond respect et qui a voyagé en Macédoine, ont été mal interprétés. Le fait est qu'il y a un décalage conséquent entre le contenu de l'ouvrage¹⁹⁴ et la carte qui l'accompagne. Si, graphiquement, Boué prend pour modèle Šafárik et colorie de manière identique la Bulgarie et la Macédoine, la théorie qu'il développe est tout autre : « en dépit de la clarté avec laquelle Ami Boué a exposé les idées des Macédoniens et compris leur conscience nationale, ainsi que leurs rapports avec les peuples environnants, Serbes et Bulgares, les écrivains lui ont prêté souvent des idées tout à fait

¹⁸⁷ Cvijić, 1916, p. 65.

¹⁸⁸ « Dans la Péninsule des Balkans, il est arrivé plus d'une fois qu'un nom ethnique a fini par désigner un genre de vie ou une classe sociale », dit-il en citant l'exemple de *vlab* (valaque), qui dans son acception courante désigne simplement des bergers, et non plus une population de langue romane. Cvijić, 1916, p. 65.

¹⁸⁹ Géologue né à Hambourg, Ami Boué (1794-1881) est l'un des pionniers de la recherche en géologie. Installé dès 1841 en Autriche, dont il obtient la nationalité, il communique à l'Académie impériale des Sciences de Vienne d'importants articles sur la géologie des Balkans. Il a publié, entre autres, *La Turquie d'Europe ; observations sur la géographie, la géologie, l'histoire naturelle* (Paris, 1840). Voir carte p. XIV.

¹⁹⁰ Géographe allemand (1818-1899). La carte dont parle Jovan Cvijić a été publiée pour la première fois à Berlin en mai 1876 (*Ethnographische Übersicht des europäischen Orients*, 1 : 3 000 000) et est reproduite en annexe, p. XV.

¹⁹¹ Belić, 1919, p. 22.

¹⁹² Pavel Jozef Šafárik (1795-1861), philologue, poète, historien et ethnographe slovaque, est l'un des premiers slavistes. Durant son séjour en Serbie, entre 1819 et 1833, il voyage beaucoup dans la Péninsule et réalise ce qui est considéré comme la première carte ethnographique des Balkans. Voir carte p. XIV.

¹⁹³ Belić, 1919, p. 98.

¹⁹⁴ Ami Boué, *La Turquie d'Europe. Observations sur la géographie, la géologie, l'histoire naturelle*, Paris : 1840.

contraire à sa conception fondamentale, en se basant seulement sur les couleurs ethnographiques de sa carte, et en leur donnant une valeur tout à fait inexacte. C'est pourquoi il est nécessaire de les montrer sous leur vrai jour [...] »¹⁹⁵. Alexandre Belić se charge donc d'éclairer l'opinion sur le véritable point de vue de Boué. Nationaliste « dans le vrai sens du mot »¹⁹⁶, Ami Boué « n'admettait pas la création d'États formés de peuples aux aspirations opposées mais [...] prêchait au contraire la réunion de tous les membres d'une même nation en un État national »¹⁹⁷. Une fois la rigueur scientifique du géologue autrichien prouvée, Belić expose l'idée selon lui fondamentale de *La Turquie d'Europe*, à savoir qu'il y a, au début du XIX^e siècle déjà, une distinction très nette entre la population de Haute Mésie (Serbie méridionale, Vieille Serbie orientale) et de la Macédoine d'une part, et celle de Bulgarie d'autre part. Leurs aspirations nationales respectives sont diamétralement opposées : si les Bulgares cherchent le Salut du côté des Russes, les dispositions des « Bulgares de Macédoine » sont tout à fait favorables à la Serbie, et ceux-ci rêvent même d'un « rétablissement du grand empire serbe »¹⁹⁸. Peu encline à voir cet espoir se réaliser, la Turquie va user de méthodes préventives et répressives pour lutter contre l'influence serbe en Macédoine. Dès 1836, la Porte traque tout ce qui, de près ou de loin, est favorable à la principauté. Par conséquent, nous dit Belić, « il ressort [du récit d'Ami Boué] que les restrictions de l'emploi du nom serbe étaient toutes naturelles dans ces contrées, étant donné que les autorités turques devaient le considérer comme un signe particulièrement important de lien avec la Serbie »¹⁹⁹. Les scientifiques étrangers, donc « impartiaux », qui ont mené des sondages auprès de ces populations n'ont pu obtenir que des résultats faussés par la peur de la répression ottomane. En outre, les variations des noms utilisées par Ami Boué pour désigner la population de la Macédoine prouvent qu'il n'a pas saisi la distinction ethnographique séparant le Serbe du Bulgare : il emploie indifféremment « serbe », « bulgare » ou, « plus génériquement, Slaves du Midi »²⁰⁰ pour parler de ce groupe humain. Il ne faut donc pas se fier aux *noms* qu'il utilise de manière imprécise, mais retenir que ce peuple est totalement acquis à la cause serbe.

En définitive, le nom, même « auto-attribué », peut mentir et tromper qui ne connaît rien aux langues sud-slaves. Fort heureusement, Belić ne s'en laisse pas conter. Il constate que, dans ces régions litigieuses, le nom bulgare a « toujours » la forme phonétique serbe (« *bougari* »), et non la forme bulgare « *blgari* » : « il n'a pu naître que dans la bouche des Serbes, et

¹⁹⁵ Belić, 1918, p. 1.

¹⁹⁶ Belić, 1919, p. 24.

¹⁹⁷ Belić, 1919, pp. 24-5.

¹⁹⁸ Citation de Boué, in Belić, 1919, p. 24.

¹⁹⁹ Belić, 1919, p. 27.

²⁰⁰ Belić, 1918, p. 11.

non point dans celle des Bulgares »²⁰¹. Les personnes qu'il désigne ne peuvent donc être que des nationaux serbes. Ivanoff utilise le même type d'argument lorsqu'il examine les noms de lieux de Macédoine et constate que la plupart d'entre eux *reflètent* une prononciation bulgare, ce qui sous-entend que ces endroits sont peuplés de bulgarophones. Voilà une obsession qui habite tous ces scientifiques : celle de prouver par le nom l'existence et la nature de la chose. C'est la *relation mimologique* établie par Gérard Genette, autrement dit « *ce tour de pensée, ou d'imagination, qui suppose à tort ou à raison, entre le « mot » et la « chose » une relation d'analogie en reflet (d'imitation), laquelle motive, c'est-à-dire justifie, l'existence et le choix du premier* »²⁰². Le mimologisme (ou cratylogisme²⁰³) argue d'une « *justesse naturelle des mots* » qui consiste « *en la fidélité du nom réel, incarné en sons et en syllabes, au nom idéal, ou nom « naturel »* »²⁰⁴.

L'histoire, qui peut témoigner du caractère ancestral d'une civilisation, est également invoquée de façon récurrente. Nous avons vu plus haut l'importance attachée à l'ancienneté de la langue ; il en est de même pour la nation. Plus une nation possède de preuves de son histoire pluriséculaire, plus son prestige est grand, et plus ses droits sur un territoire donné sont légitimés. Pour obtenir ces preuves irréfutables, il suffit de consulter les sources écrites, les documents historiques les plus anciens ou les poésies populaires, et d'y repérer les occurrences du nom « serbe » ou « bulgare ». Après ce minutieux travail d'inventaire, il ne reste plus qu'à tirer les conclusions de l'accumulation des faits obtenus. Nos savants, bulgares en particulier, exploitent le présupposé propre au discours naturaliste selon lequel la continuité du nom prouve la continuité de la chose : si un *même* nom désignait tel pays au Moyen Âge et tel État au XX^e siècle, alors les référents sont forcément identiques. Cette conception, à nouveau, est symptomatique de l'idée cratylienne selon laquelle il existe une « *dénomination juste* »²⁰⁵ pour chaque objet.

Jordan Ivanoff constate par exemple que la Macédoine et la Bulgarie ont une très longue histoire commune, elles qui « *ont partagé, pendant des siècles, la même destinée politique* »²⁰⁶. Skopje, Ohrid et d'autres villes macédoniennes ont tour à tour été capitales des ducs bulgares sous la domination byzantine ; Macédoine, Thrace et Bulgarie ont été réunies cinq siècles durant au sein de la province ottomane de Roumélie. En outre, elles ont eu « *durant*

²⁰¹ Beli□, 1919, p. 44.

²⁰² Genette, 1976, p. 9.

²⁰³ De l'un des personnages du *Cratyle*. Dans celui-ci, Platon place Socrate entre deux adversaires : Hermogène, qui tient pour la thèse dite *conventionnaliste* selon laquelle les noms résultent simplement d'un accord et d'une convention entre les hommes ; et Cratyle, partisan de la thèse *naturaliste* selon laquelle chaque objet a reçu une dénomination juste.

²⁰⁴ Genette, 1976, p. 18.

²⁰⁵ Genette, 1976, p. 11.

²⁰⁶ Ivanoff, 1920, p. 239.

des siècles la même vie religieuse et ecclésiastique »²⁰⁷. L'ancienne toponymie fournit également à l'académicien bulgare l'une des justifications de ce qu'il considère comme la véritable frontière linguistique bulgare-serbe. En effet, des particularités linguistiques propres au bulgare²⁰⁸, attestées notamment par les transcriptions grecques de la charte de l'empereur Basile II (1019), permettent d'affirmer que les villes de Pest, Sirmie, Smédérovo, Leskovets, Prizren, etc. « déterminent la ligne à l'est de laquelle étaient établis les Slaves de la branche orientale, plus tard appelés Bulgares »²⁰⁹. Selon cette thèse, les habitants de Smédérovo, à un jet de pierre de Belgrade, sont bulgares, de même que tous les habitants de la Macédoine. Anastase Ischirkov affirme quant à lui que « l'histoire religieuse et politique des Bulgares a créé au cours de quatre siècles, du IX^{ème} au XIII^{ème} siècle, dans les limites de la Mésie, de la Thrace et de la Macédoine une nation slave qui s'appelait bulgare et dont le territoire était dénommé pays bulgare, Bulgarie »²¹⁰. Implicitement, cela revient à dire que ces régions, peuplées de Bulgares, font naturellement partie de la Bulgarie moderne. Il affirme par ailleurs que le nom de Bulgare a de tout temps été le plus répandu en Macédoine. Les villes de Belgrade et de Niš étaient appelées « villes bulgares » au XI^e siècle, lorsque le Nord de la Serbie et la Bulgarie appartenaient à Byzance ; les titres de l'archevêque d'Ohrid ont varié selon les époques (entre 1019 et 1767), mais « celui de « toute la Bulgarie », de « tous les Bulgares », de « toute la terre bulgare » ou de « tout le pays bulgare » n'y a jamais manqué »²¹¹. Et même Marko Kraljević²¹², pourtant héros national serbe, se proclamait, à l'instar de ses descendants, « roi bulgare »²¹³. L'appropriation par les Serbes de cette figure épique²¹⁴ révolte l'académicien bulgare : « [...] déjà en 1823 Vuk Karadžić a remarqué que les chansons de gestes concernant ce prince sont aussi nombreuses chez les Bulgares que chez les Serbes ; d'autre part les nombreuses chansons, légendes et traditions recueillies sur différents points de la Bulgarie et de la Macédoine montrent que non seulement Vlkashine et Krali Marko sont très populaires dans la poésie nationale des Bulgares, mais qu'ils y sont chantés comme princes bulgares »²¹⁵. La note de bas de page qui accompagne cet extrait vaut également le détour, puisqu'elle traite de la

²⁰⁷ Ivanoff, 1920, p. 240.

²⁰⁸ Comme l'emploi du son *št* ou la prononciation des voyelles nasales. Ivanoff, 1920, pp. 48-9.

²⁰⁹ Ivanoff, 1920, p. 49. Voir carte couleur.

²¹⁰ Ischirkov, 1915, p. 7.

²¹¹ Ischirkov, 1915, p. 28.

²¹² Marko (1355-1395) était le fils du roi Vukašin (dynastie Mrnjavačevič, originaire de l'actuelle Herzégovine), qui régnait sur le centre de la Macédoine actuelle, avec pour capitale Prilep. Après la mort de son père, tué en combattant les Turcs (1371), Marko devint vassal de la Porte, puis mourut à la bataille de Rovine. Étonnamment, vu son rôle historique relativement insignifiant, il devint le héros de nombreuses poésies épiques serbes (où il est nommé *Marko Kraljević*), macédoniennes (*Krali Marko*) et bulgares (*Marko Kraljević*), qui le célèbrent comme le valeureux protecteur de la population locale durant le joug ottoman.

²¹³ Ischirkov, 1915, p. 7.

²¹⁴ « Mais en Bulgarie, on n'entend point de poésies épiques ni les chansons de Marko Kraljević », citation d'Ami Boué in Belić, 1919, p. 38.

²¹⁵ Ischirkov, 1915, p. 17.

nationalité de Vukašin, bulgare d'Ohrid selon le moine Paisij de Hilendar : « *mes conclusions concernant le caractère bulgare des Macédoniens [...] ont encore plus de force si l'on accepte que Vlkashine et son fils Marco étaient d'origine serbe, mais qu'ils s'appelaient Bulgares, princes bulgares, uniquement parce qu'ils régnaient sur des Bulgares, sur un pays bulgare* »²¹⁶. Les exemples de ce type ne manquent pas chez Ischirkov, et tous l'amènent à la conclusion qu'au XIV^e siècle, la Macédoine était « *aux yeux des Serbes, des Grecs, des Albanais, des Bulgares et des Turcs une contrée bulgare et ses habitants, des Bulgares* »²¹⁷. Ceci prouve bien que les prétentions – récentes – des Serbes sur la région ne sont que le résultat d'un calcul politique. Beliĉ, évidemment, considère l'argumentation historico-folklorique bulgare comme de la pure mystification : Kraljeviĉ Marko est l'une « *des principales figures de la grande épopée serbe ; et ce héros, aujourd'hui légendaire, a été une personnalité historique serbe, le fils du roi serbe Vukašin qui lui légua la Macédoine* »²¹⁸. Dès la publication par Vuk Karadĉiĉ des chants populaires serbes, affirme Beliĉ, il est apparu comme une évidence que « *[...] les chansons macédoniennes et par leurs traits extérieurs, par leur rythme, le mètre, les ornements, par tout l'ensemble de moyens d'expression, par toute la facture de ces œuvres magnifiques représentent une partie organique de la poésie nationale serbe* »²¹⁹. Si la poésie est une manifestation de l'esprit du peuple, comme le croient les romantiques, alors il est certain, au travers de cet exemple, que Serbes et Macédoniens ne forment qu'un seul peuple, radicalement séparé des voisins bulgares : « *la conception de la vie, [du] passé, de la civilisation dans les chansons macédoniennes sont les mêmes que dans les chansons serbes et tout à fait distinctes des chants nationaux de la Bulgarie* »²²⁰. Niant l'évidence, les Bulgares ont cherché à fausser le contenu de la poésie nationale serbe en proclamant Kraljeviĉ Marko « héros bulgare » et en « *[faisant] passer pour bulgare tout ce qui se rattache à lui* »²²¹.

En outre, poursuit Beliĉ, la répression turque anti-serbe en Macédoine prouve bien qu'en 1836²²² déjà, tant les Macédoniens que les Serbes désiraient leur union politique. Les allégations bulgares prétendant que la Serbie n'a commencé à s'intéresser à ce territoire qu'après l'annexion de la Bosnie par l'Autriche (1908) sont parfaitement infondées. Beliĉ en profite même pour retourner l'argument contre ses adversaires : résultat d'une manœuvre politique turque au début du XIX^e siècle, la présence du nom bulgare en Macédoine ne peut être antérieure à cette époque. A l'inverse, Ivanoff constate que, « *reconnaissant l'importance de l'élément bulgare en Macédoine annexée, le premier roi serbe qui mit pied en*

²¹⁶ Ischirkov, 1915, p. 17.

²¹⁷ Ischirkov, 1915, p. 21.

²¹⁸ Beliĉ, 1919, p. 125, je souligne.

²¹⁹ Beliĉ, 1919, p. 223, je souligne.

²²⁰ Beliĉ, 1919, p. 221.

²²¹ Beliĉ, 1919, p. 224.

²²² Voir p. 47.

*Macédoine septentrionale, Milioutine, s'intitulait déjà quelques fois entre autres « roi des Bulgares ». De même, le dernier souverain serbe de ce pays, Douchan, portait ce titre, ainsi qu'il appert des actes officiels de ce prince »*²²³.

Dans un chapitre intitulé « Les assertions d'un écrivain bulgare », Jovan Cvijić commente les arguments d'Ischirkov, non sans avoir au préalable qualifié l'ouvrage de ce dernier de « *livre d'occasion, destiné à soutenir la propagande bulgare dans l'Europe occidentale* »²²⁴. Les frontières médiévales, nous dit le géographe serbe, n'ont aucune valeur ethnographique, puisqu'elles ne correspondaient pas aux divisions nationales. Et pour cause : « *les États du moyen âge n'étaient pas constitués selon le principe des nationalités. [...] Il y a mieux, l'État imposait son nom aux peuples d'origines diverses qu'il englobait en son sein* »²²⁵. Cvijić reproche en outre à Ischirkov de ne pas tenir compte de tous les faits historiques attestés, mais seulement ceux en faveur de sa thèse. Si l'on tient compte des frontières du royaume de Dušan à son apogée (soit aux alentours de 1345), la quasi-totalité de la Macédoine, voire même un fragment de la Bulgarie, feraient partie intégrante de la Serbie. Côté bulgare, on ne se laisse pas intimider : il est évident que l'État de Siméon prime sur celui de Dušan, puisqu'il lui est antérieur. Alexandre Belić, à son tour, relève l'absurdité de tenir compte de données du XII^e siècle (comme le fait, selon lui, Šafárik) renvoyant à des frontières d'État, et non à des frontières « nationales » : « *aujourd'hui, les frontières d'un peuple sont là où il se trouve et non pas là où elles ont été tracées par des historiens d'il y a 500 ou 1000 ans* »²²⁶. Reste à délimiter l'étendue ethnographique du peuple serbe, chose aisée puisqu'il suffit, nous dit Belić, de « *considérer la surface géographique présente de ses propriétés ethnographiques déterminantes [...]* »²²⁷... Mais comment juger du caractère « déterminant » de celles-ci ? Ensuite, et si tant est qu'on parvienne à définir ces qualités exclusives, comment les mesurer sur le terrain ? L'assertion du linguiste serbe, à nouveau, ne prend pas en considération les imbrications et les mélanges de populations qui ne manquent pas de se produire sur un territoire donné. Il part du principe cher, notamment, à l'anthropogéographie d'une unité géographique correspondant obligatoirement à une unité ethnique pure ; hélas pour lui, les peuples ne sont pas des monolithes aux contours rigides et évidents.

Pour mesurer l'étendue ethnographique des Serbes, et malgré les critiques qu'il a formulées contre ces pratiques, Belić ne se prive pas d'utiliser les documents historiques à

²²³ Ivanoff, 1920, p. 69

²²⁴ Cvijić, 1916, p. 14.

²²⁵ Cvijić, 1916, p. 15.

²²⁶ Belić, 1919, p. 111.

²²⁷ Belić, 1919, p. 111.

sa disposition. Sa conclusion est sans appel. La population employait « *exclusivement* »²²⁸ le nom serbe jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, « *les monuments nous en donnent la preuve depuis le milieu du XIV^e siècle* »²²⁹. « *Des diplômes originaux de princes régnant en Macédoine, des vies de Saints, des notes et des notices, des manuscrits dans lesquels la population de la plus grande partie de la Macédoine s'attribue le nom de Serbe en appelant son dialecte la langue serbe ou son pays la Serbie* »²³⁰ sont autant d'évidences avancées par Belić. À aucun moment, semble-t-il, le linguiste ne remet en doute la valeur nationale du *nom de Serbe* dans ces documents.

L'effet « boomerang » de l'invocation des frontières de glorieux royaumes médiévaux devrait à lui seul prouver la caducité d'un tel argument. Et pourtant, ce n'est pas le cas. Tout en admettant la domination effective et alternée des Serbes et des Bulgares sur tout ou partie de la Macédoine, chacun s'acharne à prouver que sa nation a exercé, et exerce encore, la plus forte influence.

Ainsi, nous dit Cvijić, « *les conquêtes des temps passés n'ont pas de signification ethnographique par elles-mêmes, elles ne créent des droits que dans la mesure où elles ont laissé des traces dans la civilisation, la langue et les sentiments des provinces conquises* »²³¹. En définitive, seule la Serbie peut faire valoir des droits historiques sur la Macédoine : du fait de la glorieuse histoire serbe, « *[...] les seules traditions historiques, encore vivaces dans beaucoup de parties de la Macédoine [...] se rapportent principalement ou uniquement à l'époque serbe des Némanides*²³² et à la bataille de Kosovo »²³³. Les coutumes serbes, comme la célébration de la *Slava*, ainsi que le système serbe d'organisation sociale en *zadruga* sont bien présents en Macédoine, alors qu'il n'y subsiste aucune trace de civilisation matérielle ou de coutumes bulgares : « *on ne trouve [en Macédoine] aucun vestige important d'une civilisation matérielle datant de la domination bulgare. D'après les enquêtes que j'ai poursuivies sur place, j'ai pu constater qu'il n'y a plus là aucun souvenir de ce passé historique bulgare. Admettre que ce passé historique a dû laisser des traces et créer des liens intimes entre le pays central et la Bulgarie, c'est faire une supposition toute gratuite* »²³⁴.

Pour Ischirkov, les Serbes, dont la domination sur l'Est de la Morava est récente (le district de Niš leur appartient effectivement depuis le Congrès de Berlin), ont « *toujours reconnu la nationalité bulgare de la population* »²³⁵ de cette région ; manifestement, l'évidence était

²²⁸ Belić, 1919, p. 45.

²²⁹ Belić, 1919, p. 45.

²³⁰ Belić, 1919, p. 124.

²³¹ Cvijić, 1916, p. 52.

²³² La dynastie des Némanides, ou *Nemanjić*, régnait sur l'État serbe médiéval (XIII-XIV^e siècles).

²³³ Cvijić, 1916, p. 53.

²³⁴ Cvijić, 1918a, p. 415.

²³⁵ Ischirkov, 1915, p. 50.

telle qu'ils n'avaient pas d'autres choix. Ischirkov prend l'exact contre-pied de Cvijić lorsqu'il prétend que, même dans les régions soumises à Dušan et ses prédécesseurs, « *la domination politique des Serbes n'a laissé que peu de traces de civilisation matérielle* »²³⁶. La Macédoine a ainsi toujours conservé son « *caractère bulgare* »²³⁷. Comment est-ce possible ? Tout simplement, parce que, lorsque les Serbes s'emparèrent de la Macédoine à la fin du XIII^e, ils y trouvèrent « *une masse dense de population bulgare ayant une langue formée, de solides traditions et une histoire* »²³⁸. Trois éléments fondamentaux témoignant de l'existence d'une nation. Ischirkov, on peut le déplorer, n'explique pas ce qu'il entend par « langue formée » ; la notion n'est pourtant pas évidente. De plus, comment peut-il décemment arguer du type de communauté présente sur le territoire macédonien au Moyen Âge ? Comment peut-il prétendre que, déjà, ils avaient de « *solides traditions* » qui leur appartenaient en propre et qu'ils avaient conscience de partager une « *histoire* » commune ? Cette assertion, encore une fois, est tout à fait typique du discours naturaliste : le peuple bulgare a forcément une histoire et des traditions qui remontent à la nuit des temps parce qu'*à présent*, soit au début du XX^e siècle, il les possède et les a totalement intégrées. Elles font partie de l'imaginaire collectif. N'oublions pas que la mythologie nationale a été créée au XIX^e siècle, en parallèle à la construction des États-nations. Expression du fantasme de continuité et d'immutabilité de la nation et de ses caractéristiques, elle rassemble la communauté nationale.

Ischirkov affirme ainsi que les envahisseurs du XIII^e siècle n'ont en aucun cas pu « serbiser » la solide population bulgare, mais qu'ils ont été complètement assimilés par elle. Nier l'influence civilisatrice des Serbes revient à nier l'existence même de leur civilisation ou, du moins, à la déconsidérer par rapport à la prestigieuse civilisation bulgare, qui a durablement marqué la Macédoine. Jordan Ivanoff démontre ainsi que la domination serbe sur la Macédoine, « *de courte durée* » (XIII^e-XIV^e), et, qui plus est, « *se heurtant à une forte population bulgare, ne changea nulle part sensiblement l'ethnographie du pays* »²³⁹. Dans le même ordre d'idée, il précise que la population du centre de la Macédoine « *est restée intacte* »²⁴⁰ malgré les invasions successives. Logiquement, les populations d'un même territoire, à moins d'être complètement ghettoïsées, entrent en contact et se mélangent. Mais l'idéal de pureté auquel tend chacun des protagonistes de la question macédonienne implique la négation de l'hybridation, vue comme une tare biologique et, surtout, en inadéquation la plus totale avec le paradigme scientifique de l'époque : un idiome équivalant à une branche de l'arbre,

²³⁶ Ischirkov, 1915, p. 8.

²³⁷ Ischirkov, 1915, p. 8.

²³⁸ Ischirkov, 1915, p. 7, je souligne.

²³⁹ Ivanoff, 1920, p. 69.

²⁴⁰ Ivanoff, 1920, p. 68.

il est impossible que deux branches se rejoignent et s'unissent pour donner naissance à une nouvelle langue. Il en va donc de même pour les peuples.

Paradoxalement, Ivanoff ne nie pas l'invasion touranienne subie par les Slaves du sud-est de la péninsule et constate même que, dans ce cas, la fusion s'est opérée entre les deux peuples : « *c'est ainsi, qu'enfin [...] se produisit l'assimilation physique et morale des deux races et que naquit le nouveau peuple, les Bulgares, de langue slave « le bulgare »*²⁴¹. Le peuple slave d'origine, si puissant, est parvenu à absorber totalement l'ennemi, et ce nouveau peuple n'en demeure pas moins, fait étonnant, cent pour cent slave : « *l'élément touranien, relativement minime, se fondit à tel point dans la majorité slave, qu'il ne resta aucune trace de la langue prébulgare dans le bulgare moderne* »²⁴². Le nouveau peuple parle « *un pur idiome slave, cultive les lettres slaves et célèbre le culte d'après le rite orthodoxe* »²⁴³. Si la langue est restée pure, alors le peuple qui la parle l'est également, qui devient même, sous la plume d'Ivanoff, le peuple le plus slave de la péninsule.

En outre, l'assimilation réciproque des envahisseurs bulgares et des Slaves, résultat d'une union réalisée dans l'optique d'une lutte contre Byzance, a mis en évidence les degrés de parenté et d'éloignement des peuples de la région : « *l'unité ethnique entre Slaves macédoniens et Slaves bulgares facilitait le projet des princes de l'État bulgare de réunir sous leur sceptre tous les Slaves voisins. Et tandis que les Slaves macédoniens collaboraient dans ce but, les Serbo-Croates, se considérant comme un groupe ethnique différent, répondirent aux tentatives des princes bulgares par une action armée* »²⁴⁴. Déjà à l'époque médiévale, Serbes et Slaves de Macédoine avaient parfaitement conscience de leurs différences. Fait intéressant, Jordan Ivanoff utilise déjà le nom national pour désigner les Serbes, alors qu'il garde le terme générique de « Slaves » pour parler aussi bien des Macédoniens que des Bulgares. A l'évidence, cela lui permet de souligner que l'ennemi formait un peuple bien défini et séparé de la masse slave du sud-est de la péninsule qui, grâce à « *l'unité de la langue, la littérature commune, le christianisme, le rite orthodoxe grec de Mésie, Thrace et Macédoine* »²⁴⁵, a de son côté fusionné le plus naturellement du monde.

Jovan Cvijić, à l'inverse de ses adversaires bulgares, estime non seulement que le nom de « Serbe » était prépondérant en Macédoine à la fin du XIV^{ème} siècle, mais que les indigènes, indubitablement, se reconnaissaient mieux dans ce nom que dans le nom

²⁴¹ Ivanoff, 1920, p. 59, je souligne.

²⁴² Ivanoff, 1920, p. 59, je souligne.

²⁴³ Ivanoff, 1919, p. 4.

²⁴⁴ Ivanoff, 1920, p. 58.

²⁴⁵ Ivanoff, 1920, p. 59.

« bulgare » : « il est certain que les Macédoniens acceptèrent facilement ce nom [« serbe »] avec, très probablement, plus de facilité qu'ils n'avaient pris celui de Bulgare »²⁴⁶. Il soutenait sans pouvoir le prouver, on s'en souvient, que les Macédoniens acquéraient aisément la langue serbe : il adopte ici le même ton, fait d'affirmations flottantes et totalement invérifiables. Il expose toutefois les raisons de cette prétendue acceptation du nom « serbe », ce qui par ailleurs lui permet de déprécier violemment l'ennemi dans ce qu'il a de plus profond, de plus caractéristique selon la conception essentialiste de l'époque. Cvijić rappelle en effet que les Bulgares ne sont pas de purs Slaves, mais une sorte d'amalgame issu du mélange des Slaves et des envahisseurs touraniens. De par leur composition ethnique et « les traits psychiques qui en découlent »²⁴⁷, ils se distinguent nettement des Slaves macédoniens. Il oppose ainsi l'État serbe « presque ethnographique », presque purement slave, à « l'État de la caste militaire bulgare qui avait soumis les Slaves »²⁴⁸. Les Yougoslaves occidentaux (Serbes, Croates et Slovènes) représentent « au point de vue de la composition ethnique, [...] presque les Slaves purs »²⁴⁹, alors qu'à l'Est de la péninsule on trouve un « amalgame de Slaves et de différents peuples mongoloïdes, des Bulgares d'origine ougro-finnoise, des Petchenègues²⁵⁰ [...] »²⁵¹.

Cvijić aime à priver les Bulgares de leur patrimoine génétique slave. Dans *La Péninsule balkanique*, il les décrit physiquement comme étant de petite taille, râblés, bruns, et possédant des traits mongoloïdes, à l'inverse de la blondeur et de la stature élancée des Dinariques. Groupe slavo-touranien, les Bulgares sont au point de vue de la composition ethnique tellement différents des autres Yougoslaves « qu'on serait tenté de ne pas les compter parmi ces Slaves »²⁵². Cette façon de souligner constamment le caractère hybride des Bulgares, de nier leur complète appartenance à la grande famille slave perpétuellement encensée témoigne une fois de plus de cette obsession pathologique de pureté très en vogue chez bon nombre d'intellectuels de l'époque. Pour mémoire, Jovan Cvijić n'hésitera d'ailleurs pas à proposer des déplacements de populations dans certaines zones critiques, afin de permettre un tracé plus aisé des frontières et la création d'États ethniquement

²⁴⁶ Cvijić, 1916, p. 18, je souligne.

²⁴⁷ Cvijić, 1916, p. 58.

²⁴⁸ Cvijić, 1916, p. 19.

²⁴⁹ Cvijić, 1916, p. 35.

²⁵⁰ Peuple turc, nomade, apparu au VIII^e siècle dans le Nord-Ouest du Kazakhstan moderne, à l'Est de la Volga. En 889, ils s'installent entre le Dniepr et le Don, puis franchissent le Dniepr et prennent possession du royaume magyar. Convertis à l'Islam en 980, ils sont battus en 1036 par les armées russes qui les forcent à se déplacer au-delà du Danube. Finalement vaincus par les Byzantins, ils sont intégrés à leur empire en 1081.

²⁵¹ Cvijić, 1916, p. 35.

²⁵² Cvijić, 1918a, p. 470.

homogènes²⁵³. Cette négation permet à l'académicien serbe de rejeter toute prétention bulgare sur la Macédoine : « *quand [l']État [bulgare] et l'État serbe soumièrent tour à tour à leur domination les Slaves macédoniens, neutres au point de vue national, mais purs Slaves, il est naturel que ceux-ci adoptèrent plus facilement le nom de Serbes* »²⁵⁴. Comment un peuple qui n'est au plus qu'à moitié slave peut-il déceimment prétendre à un territoire peuplé de *purs Slaves*? Clairement, les Macédoniens sont bien plus proches ethniquement des Serbes que des Bulgares. De là à rapprocher l'adoption aisée du nom serbe au Moyen Âge du nom exclusivement national apparu au XIX^e siècle, il n'y a qu'un pas.

Un regret, en guise de conclusion, qui prouve l'importance accordée au nom des peuples dans les Balkans : celui d'Alexandre Beliĉ. Le linguiste serbe constate que la population macédonienne s'est, de manière alternée, soumise aux Serbes et aux Bulgares, et qu'en toute logique, cette « *double régence slave a laissé des traces doubles dans [sa] dénomination [...]* »²⁵⁵, dont la valeur nationale n'était effective que pour l'État serbe et l'État bulgare, et non pour les habitants de la Macédoine. Mais ces deux noms sont devenus au cours du XIX^e siècle « *des instruments des intentions politiques les plus diverses* »²⁵⁶ et, Beliĉ le déplore, se sont « *réduits de la hauteur de noms nationaux d'autrefois à l'emploi de partis politiques* »²⁵⁷... En résumé, Beliĉ reproche à d'autres scientifiques les manipulations auxquelles lui-même ne se refuse pas lorsque cela l'arrange. Mais il est vrai que c'est une pratique récurrente dans les milieux propagandistes en général, et qu'elle est particulièrement évidente dans nos sources.

2. CONSCIENCE NATIONALE DES MACÉDONIENS

Afin de déterminer s'il existe une conscience nationale en Macédoine et, le cas échéant, la rapprocher de celle des Serbes ou des Bulgares, les protagonistes de la dispute

²⁵³ Ainsi, pour la limite Nord de la péninsule balkanique, où les Yougoslaves sont très mêlés aux germanophones et aux Magyars, Cvijiĉ conseille de « *procéder à l'échange des populations [...] en favorisant l'émigration volontaire, peut-être même l'échange des terres* ». C'est ce qu'il résume par l'euphémisme de « *regroupement politique* » (1919, p. 8). Notons que d'autres scientifiques contemporains de Cvijiĉ partagent cette optique. Le Suisse Georges Montandon, par exemple, propose de fixer des limites naturelles entre les États, puis de « *transplanter massivement* » les populations de part et d'autre des frontières. La carte qu'il obtient selon ce principe « *géométriquement et chirurgicalement nécessaire* » (Montandon, 1915, p.4) est reproduite, à titre d'exemple, en annexe (p. XXI). Les flèches indiquent les échanges de population à opérer.

²⁵⁴ Cvijiĉ, 1916, p. 19, je souligne.

²⁵⁵ Beliĉ, 1919, p. 210.

²⁵⁶ Beliĉ, 1919, p. 218.

²⁵⁷ Beliĉ, 1919, p. 219.

s'engagent à démontrer que les caractéristiques et les valeurs nationales de leurs peuples respectifs sont proches de celles des Macédoniens, mais se distinguent catégoriquement de celles de l'adversaire. En résumé, nos auteurs essaient de mettre en évidence la communauté de *culture* qui selon eux existe ou, au contraire, est inenvisageable entre les populations données. A titre de rappel, la définition du professeur turinois Mancini, citée par Ivanoff, résume la conception de la nation qui prévaut chez nos auteurs : « *la nation est une société naturelle humaine, basée sur l'unité de territoire, d'origine, de mœurs et de langue, qui se manifeste dans une communion parfaite de vie et de conscience sociale* » (1851)²⁵⁸. Aussi bien qu'un être sans bras ou sans jambes est physiquement incomplet, la nation dispersée dans plusieurs espaces politiques est non seulement physiquement, mais aussi moralement désunie ; elle ne peut vivre en paix. Cvijić, dans *L'Annexion de la Bosnie et la question serbe*, tente d'exposer à l'Europe les souffrances de son peuple sous domination autrichienne. Selon lui, « *il est très difficile de comprendre les sentiments et les aspirations d'un peuple morcelé, contraint par la suite de sentir et de penser sur bien des points autrement que les nations d'Europe, dont la formation est achevée* »²⁵⁹. Il s'agit donc de réunir la nation entière au sein d'une même organisation politique.

Pour confirmer ou infirmer les prétentions de leurs États respectifs sur la Macédoine, nos savants, dignes héritiers, notamment, de la *Völkerpsychologie*, doivent nécessairement inventorier les qualités morales et physiques de leurs peuples. Cvijić, surtout, s'est attelé à cette tâche fastidieuse dont il expose les résultats dans *La Péninsule balkanique*. Il y effectue une typologie de ce qu'il nomme les « caractères psychiques » des peuples de la région. Le type dinarique²⁶⁰ possède d'après lui une quantité incroyable de qualités ainsi que quelques faux défauts. A l'inverse, le type oriental, dont les Bulgares composent la majorité, concentre en lui tout ce que l'humanité possède de vil et de misérable. Entre ces deux extrêmes, le type central, celui de la plus grande part des Slaves macédoniens, est un imbroglio ethnique sans pareil qui s'étend entre Prilep, la Mesta et Salonique. Cette population est le résultat d'un amalgame *slavo-aromouné*²⁶¹ et n'a en aucun cas subi l'influence touranienne qu'ont connue les Balkaniques orientaux, « slavo-bulgares » ou « slavo-touraniens ».

Par quelle méthode Cvijić parvient-il à ces conclusions, par ailleurs très détaillées dans son ouvrage ? Premièrement, par l'observation directe et indirecte (soit selon des

²⁵⁸ Ivanoff, 1920, p. 190.

²⁵⁹ Cvijić, 1909, p. 2.

²⁶⁰ Voir p. 46, note 182.

²⁶¹ Cvijić, 1918a, p. 401.

données géographiques, historiques et ethnographiques)²⁶². Deuxièmement, par l'étude du folklore, qui permet de « *fixer le caractère, la pensée, la conscience des groupes ethniques yougoslaves* »²⁶³. Les chants nationaux et les contes populaires serbes, réunis par Vuk Karadžić au début du XIX^e siècle, composent à son avis le plus intéressant des cycles yougoslaves : « *fixées avant que les nouveaux courants civilisateurs aient pu pénétrer dans la masse populaire et n'ayant pas été altérées par les influences modernes, ces créations donnent des renseignements précieux sur les caractères fondamentaux du peuple serbe* »²⁶⁴. Le désir est manifeste une fois de plus de revenir à quelque chose d'authentique, gravé au plus profond du peuple, et du peuple rural en particulier. Le paysan, en effet, de par son mode de vie proche de la nature, porte en lui quelque chose de primitif qui en fait le garant des valeurs nationales. N'oublions pas cependant que les théories nationalistes qui ont encensé le paysan sont le fait d'une élite intellectuelle urbaine, habitée du fantasme de l'origine qu'elle cherche à retrouver à tout prix.

Ainsi, l'organisation sociale des Dinariques est très ancienne : la *zadruga*²⁶⁵ serait même « *la forme sociale caractéristique des Yougoslaves à l'époque où ils colonisèrent la Péninsule balkanique* »²⁶⁶, soit au VI^e siècle. On ne peut en dater la naissance ; on sait simplement que les Slaves la possédaient déjà lorsqu'ils ont envahi les Balkans. Le peuple serbe a donc conservé une organisation sociale ancestrale, ce qui ajoute à son prestige. Celle-ci est en outre responsable de ses hautes qualités morales et de la pureté de ses mœurs. Elle a notamment développé chez lui un sentiment de solidarité et « *une disposition très vive à la sympathie* »²⁶⁷. Or, si on trouve des *zadruga* et les caractéristiques psychiques qui en découlent en Macédoine, elles sont inconnues en Bulgarie. Il en va de même pour la *slava*, fête à la fois des ancêtres et du patron de la famille, célébrée avec tout autant de ferveur par les Serbes que les Slaves macédoniens. Le Serbe est fidèle à ses aïeux directs comme à ses héros nationaux, contrairement au Balkanique oriental qui, lui, « *ne garde pas le souvenir des ancêtres, [...] ne connaît pas la slava [...]* »²⁶⁸. Le Bulgare ne peut pas par conséquent avoir une conscience nationale aussi forte, aussi développée que son voisin serbe. En témoigne,

²⁶² « Pour fixer les caractères psychiques des Yougoslaves, j'ai souvent utilisé les données de l'ethnographie, surtout celles qui nous sont fournies par les costumes, les dialectes et même par les conceptions populaires sur le sens et la valeur de la vie humaine », Cvijić, 1918a, p. 263.

²⁶³ Cvijić, 1918a, p. 266.

²⁶⁴ Cvijić, 1918a, p. 267, je souligne.

²⁶⁵ La *zadruga* est à la fois une institution familiale et un groupement économique, « un régime patriarcal évolué ». « Dans les *zadruga*, plusieurs descendants, issus d'un même ancêtre vivent en communauté. [...] Le grand nombre de ses membres permet à la communauté d'exploiter les ressources de la terre et de se procurer toutes les choses nécessaires à la vie », Cvijić, 1918a, pp. 284-5.

²⁶⁶ Cvijić, 1918a, p. 286.

²⁶⁷ Cvijić, 1918a, p. 288.

²⁶⁸ Cvijić, 1918a, p. 290.

notamment, sa docilité face à l'envahisseur ottoman. Surtout, « *les Bulgares n'ont pas connu de ces catastrophes sanglantes qui peuvent pour un temps accabler un peuple, mais fortifient sa conscience nationale. Ils n'ont pas eu de Kosovo* »²⁶⁹. Cette dernière remarque mérite un commentaire. Le 28 juin 1389, la bataille de *Kosovo Polje* (le « champ des Merles ») oppose l'armée du prince serbe Lazare aux troupes ottomanes du sultan Murâd I^{er}. La défaite de Lazare signe la fin de l'indépendance politique de la Raška, l'État serbe médiéval. Le sultan tué au cours de la bataille, son fils Bajazet lui succède et fait décapiter le prince serbe, qui entre alors dans la légende. La bataille de Kosovo a en effet très vite occupé une place majeure dans l'imaginaire national serbe, donnant naissance à des chansons populaires saluant les hauts faits des héros de cette bataille à la manière des chansons de geste du Moyen Âge occidental. Les nationalistes du XIX^e siècle ne vont pas manquer d'en faire un mythe, la « catastrophe » nationale majeure du peuple serbe, et les conséquences de cette mythification sont de nos jours encore particulièrement douloureuses. Pourtant, les combattants du prince serbe étaient, comme dans toutes les armées médiévales, d'origines diverses : Albanais, Valaques, Bulgares, au service d'un même souverain... Mais le fait est que les poésies épiques ont pris pour sujet cette défaite, qui, six siècles plus tard, renforce la communauté serbe en témoignant de sa continuité. Ainsi, « *le Dinarique a le désir ardent de venger Kosovo [...], où sombra son indépendance, et de ressusciter l'empire serbe de jadis auquel il a sans cesse rêvé [...]. Trahi par les circonstances et les événements, abandonné de tous, il n'a jamais renoncé à son idéal national et social [...]* »²⁷⁰. Voilà qui justifie l'irrédentisme serbe, notion fondamentale de ce type de discours puisqu'elle suppose une continuité anhistorique entre un peuple ancien et un peuple actuel. En définitive, les Serbes ont « *toujours eu leur idéal national [...]. Des siècles de lutte contre le conquérant ont nourri et développé chez eux la fierté et l'héroïsme national, et ont porté ces sentiments à un point tel qu'ils n'existent pas au même degré chez aucun autre peuple balkanique* »²⁷¹. Chef de la section géographique et ethnographique de la délégation serbe au Congrès de Versailles, Jovan Cvijić va bien évidemment employer tous ses talents à présenter son peuple sous son meilleur jour : mettre en exergue ses qualités permet de démontrer ses capacités à s'ériger en État.

Pour revenir au type central, relevons qu'il occupe selon Cvijić une « *place intermédiaire* »²⁷² entre les Dinariques et les Slaves orientaux, ce qui rejoint le caractère linguistiquement transitionnel de la Macédoine dont nous avons parlé précédemment. S'il

²⁶⁹ Cvijić, 1918a, p. 487.

²⁷⁰ Cvijić, 1918a, p. 282.

²⁷¹ Cvijić, 1909, p. 60.

²⁷² Cvijić, 1918a, p. 392.

ne possède pas les vertus morales et l'intelligence des Dinariques, le « Slave macédonien » vit cependant de façon moins grossière et moins avare que le Bulgare. Il ressort de cette démonstration un contraste évident entre le type balkanique oriental et les autres types yougoslaves, notamment en matière de caractères psychiques.

En ce qui concerne la conscience nationale des Slaves de Macédoine, Cvijić adopte une position originale. Il les considère en effet comme neutres au point de vue national. C'est encore une fois la carte ethnographique d'Ami Boué (1847) « *qui introduisit la première dans la science cette notion fausse que les Slaves macédoniens doivent être considérés comme appartenant à l'une des deux nationalités slaves balkaniques* »²⁷³. Ce n'est pas le cas. Malgré leur neutralité, annexés à la Serbie ou à la Bulgarie, les Macédoniens s'assimileraient complètement et très rapidement à l'une ou l'autre nation. Cvijić constate en effet un phénomène particulièrement intéressant à ce propos. Si, dans le type dinarique, les assimilations ethniques « *récentes* », « *vivantes* », ne se font plus, du fait qu'il est « *depuis longtemps uniforme et stable* »²⁷⁴, cela se produit en revanche dans le type central. Celui-ci s'est, selon les cas, partiellement assimilé aux Grecs ou aux Turcs. Le peuple macédonien, « *masse changeante qui a une prédisposition ethnique à devenir serbe ou bulgare* »²⁷⁵, n'a donc pas de conscience nationale précise. Pas *encore*, faudrait-il ajouter. Le sous-entendu est clair : une fois libérés du joug ottoman qui entrave son développement, lui aussi « évoluera » et, but ultime, acquerra le sentiment d'appartenir à une communauté exclusive. Tel une éponge, il absorbe ou du moins subit très facilement l'influence ethnique des peuples qu'il côtoie : pour Serbes et Bulgares, il s'agit donc de faire en sorte que leur petit voisin se rallie à leurs causes nationales respectives. Cvijić, qui prétend que « *lorsqu'on rencontre chez les Slaves macédoniens un sentiment national bulgare ou serbe, il leur a généralement été imposé par les propagandistes* »²⁷⁶, constate que la propagande bulgare est plus ancienne et mieux organisée. Force est de constater que la création de l'Exarchat a largement favorisé la prise de conscience nationale bulgare en Macédoine. En effet, « *il n'y a rien [...] qui soit aussi efficace pour créer un parti national que la religion qui appartient exclusivement à un peuple et s'identifie avec sa nationalité. [...] Les Serbes n'ont pas d'Église à eux [en Macédoine] et ils sont privés de tous les modes efficaces de propagande dont l'Église dispose* »²⁷⁷. Voilà qui explique, peut-être, que de nombreux Macédoniens manifestent des sentiments plutôt pro-bulgares. Pourtant, « aucun savant ayant étudié la question sur place ne pourrait aujourd'hui admettre que la langue et l'ethnographie des Slaves macédoniens les désignent comme

²⁷³ Cvijić, 1916, p. 66.

²⁷⁴ Cvijić, 1918a, p. 398.

²⁷⁵ Derjavine, 1918, p. 71. Derjavine reprend ici l'argumentation de Cvijić, mais ne la partage pas.

²⁷⁶ Cvijić, 1916, p. 46.

²⁷⁷ Cvijić, 1916, p. 46.

bulgares. *Le folklore, la slava, l'organisation sociale en zadruga sont indubitablement chez eux d'origine serbe* »²⁷⁸.

Belić s'adonne également à une analyse psychologique de la nation bulgare. Le linguiste serbe, à l'instar de Cvijić, affirme qu'il n'y avait pas, avant l'indépendance, de conscience nationale en Bulgarie, mais que cette dernière, effroyablement russophile, n'aspirait qu'à être libérée des Turcs par les troupes du Tsar : « *là se bornaient, et leur action nationale, et leurs désirs d'affranchissement* »²⁷⁹. Selon Boué, qui a cherché à évaluer la signification éthique et les conséquences politiques de cette russophilie, le fait que les Bulgares se seraient satisfaits d'une semi-liberté sous la tutelle russe prouve qu'ils sont « *plus soumis à tout gouvernement que les Serbes [et qu']il leur manque particulièrement ce courage et ce profond sentiment de nationalité qui est si répandu chez les Serbes* »²⁸⁰. En d'autres termes, les Bulgares portent la vassalité dans leurs gènes, et leur acoquinement avec les puissances centrales durant la Première Guerre mondiale en est la preuve. Si la volonté de former une nation et un État indépendant était absente chez les Bulgares, il est impossible que les habitants de la Macédoine aient éprouvé le désir de se joindre à eux, semble nous dire Belić. Ce caractère de soumission typique du peuple bulgare leur a permis de posséder leur propre Église sous l'Empire ottoman, droit qui avait été refusé aux Serbes, et pour cause : « *la Turquie, mal disposée envers les Serbes, à cause des aspirations serbes de la population macédonienne, préfère voir grandir la propagande des dociles Bulgares [...]* »²⁸¹. Par ailleurs, seuls les succès tangibles et immédiats intéressent ce peuple matérialiste, loin d'éprouver les hautes valeurs morales qui sont l'apanage des Serbes²⁸². Fourbes, ils se sont rapidement retournés contre la Russie (dont ils ont reçu la liberté, la première administration du pays, la culture, l'instruction²⁸³) quand leurs desseins l'ont exigé. Jovan Cvijić va même jusqu'à affirmer que les Bulgares sont « *un danger perpétuel pour la paix dans la Péninsule balkanique* »²⁸⁴, des « *propagandistes infatigables, dépourvus de scrupules* »²⁸⁵. La bataille livrée à propos de la Macédoine se fait dès lors à armes inégales.

Il apparaît comme une évidence à Belić qu'Ami Boué, malgré les diverses dénominations – serbe ou bulgare – qu'il lui attribue, a reconnu l'unité et l'homogénéité de

²⁷⁸ Cvijić, 1918a, p. 419, je souligne.

²⁷⁹ Belić, 1919, p. 29.

²⁸⁰ Belić, 1919, p. 31.

²⁸¹ Belić, 1918, p. 15, je souligne.

²⁸² Belić, 1919, p. 32.

²⁸³ Belić, 1919, p. 33.

²⁸⁴ Cvijić, 1916, p. 29.

²⁸⁵ Cvijić, 1916, p. 30.

la population de Macédoine (peu importe qu'on l'appelle serbe, bulgare ou macédonienne), de même que les liens très étroits qu'elle entretient avec les Serbes, dont elle possède « *les traits nationaux caractéristiques* »²⁸⁶. Elle partage en outre « *avec eux le même sentiment national, les mêmes chants populaires et les mêmes aspirations à l'union dans un « vaste empire serbe »*. *En d'autres termes, il a reconnu dans la Macédoine ce qu'on appelle aujourd'hui une conscience nationale identique à celle des Serbes* »²⁸⁷. Beliќ va bien vite en besogne, et interprète le discours de Boué selon ses besoins. Alors, continue-t-il, que la Bulgarie attendait le sauveur russe, les Serbes et les Macédoniens « *n'aspir[aient] qu'à l'union sous un chef national* »²⁸⁸. Ailleurs, dans le même ouvrage pourtant, il se fait moins catégorique et affine quelque peu son analyse. En réalité, « *l'histoire de la conscience nationale de ce pays n'était qu'un sentiment de la possibilité de son affranchissement du côté serbe ou du côté bulgare* »²⁸⁹. Cette conscience nationale était uniquement serbe jusqu'en 1878, date de l'indépendance de la Bulgarie. Mais à partir de ce moment-là, les aspirations macédoniennes se sont dirigées vers les deux « possibilités » nationales. Beliќ, en outre, rappelle un fait selon lui trop négligé : les pays de la Ligue balkanique s'étaient partagé la tâche pour bouter les Turcs hors de la péninsule. Il incombait aux Serbes de libérer la Macédoine, aux Bulgares la Thrace. En toute logique, « *c'est le libérateur qui devait l'emporter dans la controverse nationale* »²⁹⁰ : et une fois le héros serbe accueilli à bras ouverts en Macédoine, le rattachement de cette région à l'État serbe s'est fait tout naturellement. Les valeurs morales du peuple serbe, à elles seules, lui accordent sur ces terres des droits auxquels les Bulgares ne peuvent prétendre. Beliќ cite à l'appui le Russe Vodovozov qui, lors d'une étude approfondie en 1914, s'est efforcé « *de voir l'état réel des choses* »²⁹¹, et en a conclu que la Serbie « *avait bien rempli sa mission* »²⁹² civilisatrice en Macédoine. Alors que le chaos y régnait sous la domination ottomane, la Serbie est parvenue à y rétablir l'ordre. Auparavant partisan de l'autonomie de la Macédoine, Vodovozov se rétracte lorsqu'il prend la mesure de l'influence civilisatrice serbe dans cette région : déjà « *serbisée* » en deux ans d'occupation, elle doit rester en mains serbes et ne plus être partagée encore, ou cela équivaldrait à « *un nouveau dépeçage de l'organisme vivant* »²⁹³. Belle métaphore biologique, à nouveau, qui suggère que Serbes et Macédoniens ne forment désormais qu'un seul peuple. La Serbie a apporté le Salut aux Macédoniens opprimés qui,

²⁸⁶ Beliќ, 1919, p. 39.

²⁸⁷ Beliќ, 1919, p. 39, je souligne.

²⁸⁸ Beliќ, 1918, p. 5.

²⁸⁹ Beliќ, 1919, p. 12.

²⁹⁰ Beliќ, 1919, p. 12.

²⁹¹ Beliќ, 1919, p. 58.

²⁹² Beliќ, 1919, p. 71. Nous reviendrons plus loin sur cette notion de « mission nationale ».

²⁹³ Beliќ, 1919, p. 84, je souligne.

constatant les souffrances endurées par leur Messie, « *imprimèrent à leurs idées une autre direction dans la politique nationale tout en faveur de leurs libérateurs* »²⁹⁴. Cet étrange énoncé sous-entend que la conscience nationale de la population macédonienne était bel et bien bulgare avant les guerres balkaniques. Mais Beliќ a la parade : quand bien même tout rapprocherait les Macédoniens des Bulgares – ce qui n’est pas le cas –, la justice octroierait leur région à la Serbie, « *parce que c’est bien [elle], et non la Bulgarie qui est le défenseur de la morale et de la grande cause des Alliés dans ces contrées* »²⁹⁵. Associée aux empires centraux, cette dernière a en effet permis que la Première Guerre mondiale se prolongeât « *de six mois au moins* »²⁹⁶, tandis que la Serbie jouait, nous dit Beliќ, un rôle décisif permettant la victoire finale de l’Entente...

Les Bulgares, de leur côté, parviennent à de tout autres conclusions. Jordan Ivanoff démolit les thèses serbes selon lesquelles le nom de Bulgare en Macédoine ne serait pas ethnographique, qu’il n’existerait pas de conscience nationale particulière à la Macédoine, qu’on y retrouverait des coutumes typiquement serbes, mais qu’il ne resterait aucune trace des monuments ou traditions bulgares dans cette région. Les éléments qui, selon Ivanoff, constituent et maintiennent l’« *individualité nationale* »²⁹⁷ sont l’unité de race, de territoire, de langue et de religion, ainsi qu’une histoire, des traditions, une littérature et des mœurs communes : « *plus ces éléments sont manifestes chez telle nationalité, plus ses organes sont unis, et plus le sentiment national qui les habite est ardent et vivace* »²⁹⁸. Le fait est que les Bulgares réunissent tous ces éléments : les théories serbes à ce sujet ne sont que diffamation.

Ivanoff ne résiste pas non plus à la tentation de singulariser son peuple, pour mieux en souligner les vertus exceptionnelles. Les Bulgares sont un peuple à part, qui ne constitue pas une « *collectivité nouvelle quelconque : son passé compte des siècles d’histoire comprenant des époques d’épanouissement libre, des époques de servitudes, des époques de renaissance* »²⁹⁹ ; ils ont « *une physionomie à part, une individualité bien marquée au milieu des autres peuples de l’Europe* »³⁰⁰. Cette individualité se manifeste le plus intensément dans la langue et l’âme nationale, la religion, la littérature, la poésie populaire et la culture matérielle. Contrairement aux allégations de Cvijiќ, le peuple bulgare sous domination ottomane, « *loin de perdre sa conscience nationale, s’est au contraire toujours efforcé de secouer le joug étranger et de reconstituer son foyer national* »³⁰¹. Anastase

²⁹⁴ Beliќ, 1919, p. 90.

²⁹⁵ Beliќ, 1919, p. 16.

²⁹⁶ Beliќ, 1919, p. 17.

²⁹⁷ Ivanoff, 1920, p. 231.

²⁹⁸ Ivanoff, 1920, p. 231, je souligne.

²⁹⁹ Ivanoff, 1919, p. 14.

³⁰⁰ Ivanoff, 1919, p. 14.

³⁰¹ Ivanoff, 1919, p. 19.

Ischirkov peint même le tableau ô combien touchant de la mobilisation nationale précédant l'insurrection contre les Ottomans (1876), les femmes et les enfants coulant les balles, préparant les uniformes et le ravitaillement des insurgés... C'est tout un peuple qui désirait ardemment la liberté et qui était prêt, comme de juste, à offrir sa vie pour elle : la volonté d'une libération du joug turc était bien présente à tous les niveaux de la population bulgare. Le sentiment national est donc particulièrement fort : « *si l'on examine avec soin les faits de la vie publique bulgare dans la deuxième partie du XIX^e siècle on voit que le peuple aspirait avec la même ardeur à l'indépendance religieuse et à l'émancipation politique [...], deux missions également nationales* »³⁰². Notons encore une fois au passage l'importance accordée à l'Église, acteur déterminant de la prise de conscience nationale en Macédoine, notamment. C'est d'ailleurs à l'influence de l'Exarchat que le Patriarcat grec et les Turcs attribuent les actions des rebelles bulgares qui, loin d'être les moutons serviles de la Porte, « *étaient dénoncés comme perturbateurs de l'ordre* »³⁰³. Le fait est que les circonstances historiques, avant la création de l'Exarchat, n'ont pas facilité la tâche du peuple bulgare. Joug politique et matériel des Turcs, joug spirituel et moral des Grecs : privé de ses églises et de ses écoles, il a pris du retard au point de vue de « *sa culture intellectuelle et de sa littérature nationale* »³⁰⁴, et son « réveil » a été un peu plus tardif que celui du peuple serbe. Endormie, la nation bulgare renaît véritablement à la fin du XIX^e siècle, et son berceau est la Macédoine.

La lutte pour l'obtention de l'Exarchat a d'ailleurs son origine au cœur de la Macédoine, ce qui est considéré « *par tout le monde comme la manifestation la plus convaincante de l'existence d'une conscience nationale bulgare active, et des sentiments qui animent toute âme de Bulgare* »³⁰⁵. Si les premières manifestations nationales bulgares ont lieu dans cette région, il paraît évident à Ischirkov comme à Ivanov que sa population a bel et bien une conscience nationale déterminée : les Macédoniens *sont* des Bulgares, ils partagent les mêmes aspirations nationales. Nos savants partent de ce principe, et ne s'embarrassent pas de descriptions détaillées du psychisme ou du physique de ce peuple. Il a été prouvé précédemment que le peuple bulgare réunit toutes les qualités qui sont l'apanage des nations ; « *bien plus, il forme un noyau compact dans les Balkans ; il a été au bénéfice d'une histoire unifiée ; il a eu des joies et des souffrances communes, une religion, une seule langue et une seule littérature, particularités qui font défaut à la plupart des nationalités voisines. Les Bulgares de Macédoine ont fait durant des siècles partie intégrante du patrimoine bulgare commun [...]* »³⁰⁶. La Bulgarie est la plus

³⁰² Ischirkov, 1915, p. 69.

³⁰³ Ischirkov, 1915, p. 70.

³⁰⁴ Ivanoff, 1920, p. 78.

³⁰⁵ Ivanoff, 1920, p. 240.

³⁰⁶ Ivanoff, 1920, pp. 59-60.

pure des nations : elle n'accepterait pas en son sein d'élément étranger qui affaiblirait cette perfection naturelle. Le fait même qu'elle ose réclamer des droits sur la Macédoine prouve sa bonne foi.

En conclusion, relevons que l'existence de traditions ou d'une histoire propres à la Macédoine est toujours niée, négation bien pratique puisqu'elle prouve l'inexistence d'une conscience nationale typiquement macédonienne : comme elles lui refusaient catégoriquement une langue bien à elle, nos sources privent la Macédoine d'une nationalité propre. Le joug turc, affirme Alexandre Beliç, « *au lieu de toute idée nationale a implanté, au cœur de [l]a population [macédonienne], seulement le désir ardent de la délivrance des Musulmans* »³⁰⁷. C'est de la domination politique de cette région que dépendra, selon lui, le caractère national de sa population. Le peuple macédonien n'est, de ce point de vue, qu'un terreau vierge attendant passivement la mission civilisatrice et salvatrice de l'un de ses grands voisins éclairés. En définitive, il s'agit de pousser les Slaves de Macédoine à s'identifier à la nation serbe ou à la nation bulgare.

3. NATURE VERSUS ARTIFICE POLITIQUE

Tous nos académiciens prétendent avoir le souci de rétablir la vérité, généralement dissimulée sous l'artifice des décisions politiques : il y a une nature particulière au peuple macédonien qu'il faut tout simplement remettre au jour. L'anthropogéographie, qui lie le peuple à son territoire, implique que seules les frontières naturelles sont authentiques et réunissent la nation dans sa totalité et son homogénéité. Les traités internationaux, les manigances mégalomanes et autres constructions politiques sont par conséquent stigmatisés par nos auteurs. Si Ivanoff concentre son argumentation sur l'origine du peuplement de la Macédoine, Cvijiç prétend que le respect des frontières naturelles permettrait de résoudre tous les conflits des Balkans.

Ainsi, nous dit Jordan Ivanoff, c'est l'« *immixtion de la politique* »³⁰⁸ qui a rendu le problème macédonien très complexe. La base ethnographique de cette région, si l'on se réfère à l'histoire du peuplement de la péninsule balkanique, est pourtant évidente : alors que le groupe slave occidental (Pannonie, Hongrie, etc.) se soumet dès le milieu du VI^e

³⁰⁷ Beliç, 1919, p. 219, je souligne.

³⁰⁸ Ivanoff, 1920, p. 39.

siècle aux Avars, les Slaves orientaux demeurent « libre[s] et indépendant[s] »³⁰⁹ et s'installent « les premiers » dans le Sud-Est de la péninsule (Mésie, Thrace, Macédoine) : ainsi, « les Slaves, qui reçurent plus tard le nom politique et national de Bulgares, immigrèrent en Macédoine au cours des VI^e et VII^e siècles de notre ère »³¹⁰. Voilà, en d'autres termes, la population macédonienne d'« origine », celle qui a résulté de la dernière grande vague de migrations en Europe. Or, l'impérialisme serbe, des plus récents concernant cette région, a à lui seul donné véritablement naissance à cette *question macédonienne* qui échauffe les Balkans. Brusquement, les frontières naturelles jusque-là communément admises (Vuk Karadžić lui-même reconnaissait le Šar comme délimitant au Sud le territoire serbe) sont discutées : « depuis qu'en Serbie commença à mûrir la pensée d'un héritage de l'Homme malade, dans la presse et surtout sur les cartes géographiques et ethnographiques serbes, la Macédoine devint de plus en plus exigüe et toute sa moitié Nord reçut le nom de Vieille Serbie, appellation qu'on donne depuis un siècle à la région en-dehors de la Macédoine, notamment à la plaine de Kosovo et à la Métohie »³¹¹.

Cet intérêt subit des Serbes est, du point de vue bulgare, le résultat du Traité de Berlin (qualifié par Ivanoff d'« œuvre la plus néfaste de la diplomatie européenne »³¹²), une manœuvre des grandes puissances qui s'empressent de rendre la Macédoine à la Turquie pour empêcher la Russie de se frayer un passage jusqu'à la Mer Égée. Et le gouvernement ottoman va permettre, pour satisfaire ses nouveaux alliés, « l'implantation en Macédoine d'un nouveau fléau – la propagande politique serbe – qui commença à recruter des « Serbes » parmi la population macédonienne »³¹³. En d'autres termes, la présence de Serbes en Macédoine n'est que le résultat de manigances politiques récentes. L'Autriche-Hongrie, qui cherche à détourner la Serbie des terres bosniaques, la pousse vers le sud, et même un homme politique serbe comme Milovanović reconnaît que « jusqu'en 1885, la Serbie n'avait jamais pensé à la Macédoine »³¹⁴.

Le Traité de Berlin ne provoque pas plus d'enthousiasme chez Cvijić. « Ce fatal congrès »³¹⁵ offre l'indépendance à la Serbie tout en lui assignant des frontières qui n'ont rien d'ethnographique, ni de géographique : la « masse homogène »³¹⁶ des Serbes, qui s'étend jusqu'à l'Adriatique, est divisée, et le « cœur même du peuple serbe »³¹⁷, à savoir la Bosnie-

³⁰⁹ Ivanoff, 1920, p. 42.

³¹⁰ Ivanoff, 1920, p. 39, je souligne.

³¹¹ Ivanoff, 1920, p. 11.

³¹² Ivanoff, 1920, p. 109.

³¹³ Ivanoff, 1920, p. 109.

³¹⁴ Ivanoff, 1920, p. 110.

³¹⁵ Cvijić, 1909, p. 5.

³¹⁶ Cvijić, 1909, p. 7.

³¹⁷ Cvijić, 1909, p. 17.

Herzégovine, est placé sous domination autrichienne. Quant aux frontières de la « Grande Bulgarie » de 1878, elles ne sont que le résultat de manœuvres politiques russes.

Contre ses détracteurs serbes, Anastase Ischirkov prétend que le traité de San Stefano consacrait des frontières purement ethnographiques, à quelques exceptions près. En effet, les Russes ont concédé certaines régions à la Serbie, alors que celle-ci ne l'avait guère aidée dans la guerre contre les Turcs (1877-1878)³¹⁸ : « *si Niš et Lekovā furent attribuées par le traité de San Stefano à la Serbie, cela n'est pas dû aux droits ethnographiques et historiques des Serbes, mais à des considérations politiques ; les Russes consentirent à satisfaire les Serbes au détriment des Bulgares quand ils virent qu'ils ne pouvaient rien faire pour leur extension à l'ouest, sur les terres serbes de Kossovo et de Novi Bazar* »³¹⁹. En définitive, chacune des deux parties accuse la Russie de favoriser l'ennemi à ses dépens. Nostalgique de la Bulgarie de San Stefano, Ischirkov se fait le champion de l'irréductibilisme, de la vengeance de 1913, prônant la création d'un État ethniquement homogène : « *c'est un devoir sacré pour nous de chercher à incorporer ces portions [qui sont aux mains des Serbes, des Grecs, des Turcs et des Roumains] au royaume afin de réaliser ainsi l'union de la race ; nous devons chercher à donner à l'État des frontières naturelles et à obtenir au pays des avantages économiques répondant à sa situation géographique* »³²⁰.

Et c'est bien ce principe de « frontières naturelles » que défend le géographe Cvijić, qui avance bon nombre d'arguments géomorphologiques pour appuyer sa thèse. Il défend le caractère prépondérant du facteur géologique dans l'établissement des frontières étatiques et se place ainsi dans la continuité d'Alexander von Humboldt, comme il le reconnaît lui-même : c'est en effet « *sous l'influence [de ses] idées géographiques [...] que se manifesta la tendance à remplacer, dans l'étude des contrées de la Terre, les divisions historiques ou politiques par des divisions basées sur des faits naturels* »³²¹. Il ne faut en aucun cas négliger les propriétés géographiques de séparation et d'union. Cvijić constate que les Balkans sont divisés en deux par les Alpes de Transylvanie : cette « *frontière naturelle [...] formidable* »³²² sépare la Bulgarie de la Serbie (qui inclut ainsi Sofia), alors qu'au sud, « *l'Ossogov, la Rila, les Rhodopes et le Pirin déterminent la limite presque infranchissable qui s'interpose entre la Roumélie et la Thrace d'un côté, la Macédoine de l'autre* »³²³. D'ailleurs, « *à l'exception des Alpes et des Pyrénées, il n'existe nulle part en Europe de frontière naturelle aussi formidable que ces massifs montagneux qui*

³¹⁸ La Serbie n'a daigné intervenir qu'au moment où « *la Russie n'avait plus besoin de sa coopération* », Ischirkov, 1915, p. 93.

³¹⁹ Ischirkov, 1915, p. 105.

³²⁰ Ischirkov, 1915, pp. 5-6, je souligne.

³²¹ Cvijić, 1918a, p. 2.

³²² Cvijić, 1916, p. 40.

³²³ Cvijić, 1916, p. 31, je souligne.

s'étendent entre la Bulgarie et la Macédoine »³²⁴. De plus, les « directions morphologiques »³²⁵ des deux parties divergent : la partie orientale est orientée Ouest-Est et représente l'unité géographique la plus complète des Balkans, alors que la partie occidentale, orientée Nord-Sud, est très morcelée. La dépression moravo-varharienne est ainsi la seule unité géographique capable « d'abriter un État solide et viable »³²⁶. Il se trouve qu'elle unit la Serbie et tous les pays dinariques à la Macédoine : cette évidente unité géographique entraîne obligatoirement l'unité ethnique de ses habitants et les destine à former un seul État. En effet, « les sociétés humaines s'adaptent au milieu géographique régional. Elles développent les germes que la nature y a déposés. Il se forme dans les diverses régions naturelles un genre de vie spécial, accompagné souvent de mœurs différentes et d'une façon de penser et d'agir sensiblement distincte »³²⁷. Outre une nécessité géographique, un impératif économique joue en faveur de l'union de ces régions : « il n'existe pas, sur les côtes adriatiques, de golfe aussi vaste et aussi profond et dont les communications soient aussi faciles avec l'intérieur de la Péninsule que le golfe de Salonique »³²⁸. La vallée du Vardar, région périphérique et sans importance pour la Bulgarie, est indispensable à la survie de l'« État yougoslave ». Unité géographique, unité ethnique, unité économique : la nature fait bien les choses. Par ailleurs, les influences bulgares et pechenègues, notamment, n'ont fait qu'accentuer « une différenciation qu'avaient déjà favorisée les caractères morphologiques de la plate-forme danubienne, entre les Slavo-Bulgares [...] et les autres Slaves qui peuplaient les contrées centrales et orientales de la Péninsule »³²⁹. Tout sépare irrémédiablement ces deux peuples.

Si la nature fixe de manière évidente les bornes de chaque État, l'active propagande bulgare est cependant parvenue à la masquer. Elle a réussi en effet à insinuer dans l'esprit des dirigeants européens l'idée que la Serbie était appelée à s'étendre vers l'ouest, et qu'en cas de défaite autrichienne dans la Grande Guerre, elle devait céder à la Bulgarie la vallée du Vardar pour être dédommée du côté de l'Adriatique. Or, nous dit Cvijić, les trois agrandissements successifs de la Serbie depuis sa libération en 1815 se sont tous faits en direction du sud³³⁰. En définitive, tout cela n'est qu'un gigantesque complot et, d'ailleurs, la politique de grandes puissances, et de l'Autriche-Hongrie en particulier, a consisté depuis le XIX^e siècle à entraver la formation de l'unité nationale serbe : « cette politique a empêché les grandes unités géographiques et ethnographiques de se réaliser en États : les caractères d'union et de

³²⁴ Cvijić, 1916, p. 40.

³²⁵ Cvijić, 1916, p. 40.

³²⁶ Cvijić, 1916, p. 37.

³²⁷ Cvijić, 1918a, p. 45.

³²⁸ Cvijić, 1916, p. 33.

³²⁹ Cvijić, 1918a, p. 91.

³³⁰ 1833 (occupation de l'embouchure des deux Morava), 1878 (vallée de la Morava méridionale, avec Niš), 1912 (grande partie de la vallée du Vardar). Cvijić, 1916, p. 38.

pénétration n'ont pu influencer sur le développement national et économique des peuples balkaniques. Ainsi l'action des facteurs géographiques et ethnographiques peut être elle-même modifiée par des arrangements artificiels »³³¹. Dès lors que la politique se mêle de perturber ou de modifier la nature, des conflits éclatent. Toute l'histoire mouvementée des Balkans se résume à cela. La paix dans cette région ne peut être garantie qu'en optant pour une solution s'inspirant des réalités géographiques, ethnographiques et économiques, et en renonçant définitivement « *aux petites combinaisons artificielles* »³³².

Nos auteurs opposent l'évidence de la nature (l'espace géographiquement clos, ethniquement homogène et économiquement suffisant octroyé à chaque peuple) à la complexité créée par l'artifice politique (les frontières résultant d'accords internationaux et tranchant dans le vif des nations). Bulgares et Serbes préconisent le respect des frontières naturelles comme seul moyen d'assurer la paix dans les Balkans. Mais l'expression concrète, territoriale, de ces frontières les divise inévitablement. Les obstacles naturels dignes de marquer les limites des nations semblent soudain moins évidents, et sont à tel point différents d'un auteur à l'autre que le doute s'installe quant à la méthode scientifique et prétendument objective utilisée.

Retrouver sous l'artifice et les apparences trompeuses la véritable *essence* des Macédoniens n'est pas chose aisée. D'autant plus que la notion de « vérité » est ici toute relative, chacun de nos auteurs étant à la fois juge et partie. Dans le but de convaincre ses destinataires, il s'efforce de légitimer non seulement les droits de son peuple sur la Macédoine, mais également la méthode employée pour parvenir à cette conclusion. Quelques procédés rhétoriques récurrents méritent donc d'être relevés, en conclusion à cette partie argumentative.

³³¹ Cvijić, 1918a, p. 99.

³³² Cvijić, 1918a, p. 99.

2.2. PROCÉDÉS RHÉTORIQUES

Par *procédés rhétoriques*, nous entendons les divers moyens de persuasion, stylistiques ou autres, mis en oeuvre par nos auteurs pour emporter l'adhésion du lecteur. La plupart d'entre eux ont déjà été esquissés en cours d'analyse : il s'agit à présent de les approfondir quelque peu. La stratégie argumentative de nos différentes sources, nous l'avons vu, est identique sur bien des points. En comparant leurs résultats avec ceux de leurs adversaires, les auteurs dégagent un certain nombre d'oppositions radicales : rigueur scientifique *versus* propagande, objectivité *versus* malhonnêteté intellectuelle, légitimité *versus* usurpation, etc. Toutes peuvent se résumer à l'antinomie, simpliste mais néanmoins appropriée, opposant la vérité (ou la prétention à la vérité) à la mystification (ou l'accusation de mystification). Beaucoup d'implicite, par ailleurs, règne dans le discours de nos savants. Quelques clarifications, donc, s'imposent.

Chacun de ces scientifiques semble convaincu de détenir la seule solution véritablement en mesure de résoudre la question macédonienne : la méthode scientifique dont il se sert lui octroie une caution de vérité qui ne souffre aucune remise en question. Pour avoir arpenté la Macédoine de long en large et recueilli le précieux matériau – les *faits* ethnographiques et linguistiques – nécessaire à l'élaboration de leurs thèses respectives, nos savants peuvent prouver la validité de celles-ci. On accorde la primauté à la méthode empiriste et inductive, qui permet de remonter des faits aux lois qui régissent une communauté humaine ; en d'autres termes, elle parvient à l'essence par le biais de l'expérience. Cette vision du monde soi-disant objective réagit à la contradiction par la dénégation et le dénigrement de l'adversaire. Celui-ci use nécessairement d'une méthode infondée scientifiquement lorsqu'il prétend, par exemple, que les dialectes macédoniens sont bulgares. A titre d'exemple, Cvijić accuse Ischirkov de « ne choisi[r] que ce qui lui paraît convenir à sa thèse »³³³, alors que Belić qualifie l'atlas du diplomate bulgare Rizoff, dont la partie ethnographique a été réalisée par le même Ischirkov, d' « *antiscientifique* »³³⁴ et d' « *atlas de la coalition scientifico-diplomatique bulgare* »³³⁵ : il souligne de cette manière que les accointances des intellectuels bulgares avec le pouvoir entament grandement leur honnêteté

³³³ Cvijić, 1916, p. 15.

³³⁴ Belić, 1919, p. 93.

³³⁵ Belić, 1919, p. 116.

scientifique. Ivanoff n'est pas en reste, lui qui affirme que Jovan Cvijić est « *toujours au service des exigences politiques* »³³⁶.

Le défenseur d'une thèse adverse n'est donc qu'un vulgaire propagandiste à la solde de sa nation mégalomane. Pis, il est fondamentalement irrespectueux du *principe des nationalités*. « *L'âpreté de ses convoitises* », dit Cvijić à propos de la Bulgarie, « *l'a mise en contradiction avec le droit de tous les peuples balkaniques* »³³⁷. En effet, si le scientifique rigoureux découvre, par les méthodes exposées plus haut, l'essence d'un peuple, il parvient par la même occasion à la totale connaissance de sa destinée, inscrite au plus profond de lui. Par conséquent, chacun de nos auteurs est persuadé d'être au fait des aspirations du peuple macédonien, et peut ainsi se poser en porte-parole de ce dernier. La justice et l'impartialité sont ses maîtres-mots³³⁸ : contrairement à l'ennemi, il ne sert aucune cause politique. Bien plus, il est mû par un profond sentiment humaniste d'une part, qui le ferait se ruer au secours d'un peuple opprimé quel qu'il soit ; et par un non moins profond sentiment nationaliste d'autre part, qui implique qu'il souffre dans sa chair pour son peuple maintenu par la force hors des frontières nationales. Jordan Ivanoff, par exemple, parle de son travail comme d'une « *mission humanitaire* », une contribution à une « *œuvre réparatrice et d'apaisement* », et se propose d'éclairer le monde sur la situation de la Macédoine, « *pays infortuné* » et lésé par Versailles. En définitive, « *les peuples profondément éprouvés appellent de tous leurs vœux* » leur libération. Ivanoff est bien placé pour défendre leur cause, lui qui durant quinze ans a fait de nombreux voyages en Macédoine, « *[...] dans ces vallées où de nos jours encore les échos répètent l'appel suppliant des chrétiens du début de notre ère : « Passe en Macédoine et viens nous secourir ! »* »³³⁹. Il incombe donc aux pays « évolués » que sont la Serbie et la Bulgarie d'accomplir leur devoir national : en effet, résume le Macédonien Lazar Mosjov, « *après être parti à la « recherche du passé glorieux » et de la « grandeur d'autrefois », on en était venu à la création d'une mythologie nationale et à la glorification d'une « mission historique » de sa propre nation, de ses visées à « libérer » d'autres territoires » et à réunir en son sein d'autres peuples « d'importance mineure », ce qui [...] culminait par le développement de thèses sur une prétendue « mission nationale particulière »* »³⁴⁰. De plus, Serbes et Bulgares ont tant souffert par le passé pour leur liberté et celle de leurs petits frères macédoniens que leurs prétentions respectives sur la Macédoine en sont légitimées : « *la Serbie avec ses alliés a fait de grands sacrifices, a supporté des souffrances épouvantables ; par la grandeur de ses épreuves, elle a démontré combien profondément ses intérêts nationaux, économiques et vitaux sont liés*

³³⁶ Ivanoff, 1920, p. 11.

³³⁷ Cvijić, 1918a, p. 485.

³³⁸ « *Nous serions heureux que cette étude faite sans parti pris, avec le seul souci de la vérité, puisse contribuer à éclairer l'opinion sur des questions ethnographiques si controversées et si litigieuses* », Cvijić, 1918a, p. 436.

³³⁹ Toutes ces dernières citations sont tirées d'Ivanoff, 1920, préface.

³⁴⁰ Mosjov, 1979, p. 12, je souligne.

avec la *Vieille-Serbie et la Macédoine* »³⁴¹. Relevons en outre que ce ne sont pas uniquement les luttes des insurgés et de la guérilla qui ont permis la libération des États balkaniques, mais, surtout, les femmes et les enfants massacrés qui, provoquant l'indignation de l'opinion publique en Europe et en Russie, ont permis de renverser le pouvoir ottoman³⁴². L'« auto-victimisation » devient dès lors une arme fort usitée par les nationalistes des Balkans, dont le discours politique ou idéologique a une visée double : il s'adresse non seulement aux membres de la nation, mais aussi aux grandes puissances. Il faut attirer les sympathies étrangères et, à cet effet, utiliser les souffrances de son peuple à bon escient. Souffrir (ou avoir souffert) justifie en quelque sorte la création d'un État indépendant : je suis victime, donc j'existe en tant que « nation ». Las, la perfidie adverse a tôt fait de s'attirer les faveurs des grands États européens par la ruse et la falsification. Suite aux manigances bulgares, la Serbie, nous dit Beliĉ, est ainsi restée « *tout à fait isolée, abandonnée à ses forces propres* »³⁴³.

Autre forme de légitimation des droits serbes ou bulgares sur la Macédoine : la mythification de la terre. Derjavine constate que, si les Bulgares sont en pleine « *crise de la conscience nationale* » après la deuxième guerre balkanique, « *c'est que la défaite a privé ce peuple de ce qui constituait pour lui, depuis plusieurs années, un objet sacré, de ce qui donnait un sens élevé à sa modeste vie nationale, de l'idéal qui le faisait vivre et qui avait demandé tant d'efforts* »³⁴⁴. La Macédoine est le berceau de la « renaissance » nationale bulgare. « *Les premiers écrivains bulgares et les promoteurs du réveil national bulgare viennent de la Macédoine* »³⁴⁵, selon Ivanoff : Paisij de Hilendar³⁴⁶, Jinzivoff qui, le premier, a chanté « *les tristes destinées de son pays* »³⁴⁷, ou encore les frères Miladinov, premiers folkloristes bulgares et originaires d'Ohrid. Il ne peut donc s'agir que d'un territoire bulgare... Ou serbe : la Macédoine est en effet « *une partie intégrante de la plus belle et de la plus glorieuse époque de l'histoire du peuple serbe* »³⁴⁸, écrit Beliĉ.

³⁴¹ Beliĉ, 1919, p. 141.

³⁴² La violente répression ottomane de l'insurrection bulgare de 1876, notamment, a en effet provoqué un vif émoi à l'étranger. La guerre russo-turque, conclue par le traité de San Stefano consacrant la disparition de la Turquie d'Europe, en est la conséquence directe.

³⁴³ Beliĉ, 1919, p. 9.

³⁴⁴ Derjavine, 1918, p. 10.

³⁴⁵ Ivanoff, 1920, p. 242.

³⁴⁶ Dans son *Histoire des Bulgares* de 1762, il aurait lancé « *cet avertissement si profondément national* : « *Bulgare ! Ne te trompe pas, aie conscience de ta race et de ta langue, enseigne en bulgare : la simplicité et la bonne foi bulgares dépassent la finesse grecque...* », in Ivanoff, 1920, p. 242.

³⁴⁷ Raïko Jinzivoff, alors en Russie, publie en 1862 dans la revue moscovite des étudiants bulgares (□□□□□□□□ □□□□) ce poème dont Ivanoff cite un extrait : « *Pour la nationalité et pour la justice / Pour la langue de nos aïeux... / Okbride et Tîrnovo ont poussé le cri : / La Macédoine, terre merveilleuse, / Jamais, jamais ne sera grecque ! / [...] Les vivants et les morts se lèveront / Pour crier à l'Europe et au monde : / « Je suis Bulgare, je suis Bulgare, / Des Bulgares vivent dans ce pays »* », in Ivanoff, 1920, p. 87.

³⁴⁸ Beliĉ, 1919, p. 222.

La rhétorique de nos auteurs est marquée par un trait récurrent : tout argument est présenté comme une évidence, tout énoncé s'accompagne d'expressions modales telles que « il est certain que », « indubitablement », etc. Les témoignages de savants étrangers en adéquation avec l'une ou l'autre thèse sont en outre avancés de part et d'autre comme autant de justifications.

Mais pourquoi s'acharner à affirmer que « la Macédoine est serbe » ou que « les Macédoniens parlent bulgare » s'il est admis que les faits parlent d'eux-mêmes ? La rhétorique, en tant qu'elle vise à emporter l'adhésion d'un public indécis, ne concerne pas les sujets sur lesquels tout le monde partage le même avis ; ils ne font pas débat. Or, l'existence même d'une « Question macédonienne » prouve que la détermination de cette région est problématique. C'est précisément ce qui pousse nos auteurs à insister lourdement sur l'existence d'une vérité prétendument admise.

L'usage de *topoi*, c'est-à-dire de lieux communs argumentatifs non questionnés, pose problème. En effet, les notions fondamentales des argumentations serbe et bulgare – langue, dialecte, nation, culture, peuple – ne sont jamais explicitées, encore moins discutées. Les présupposés qu'elles véhiculent constituent pourtant l'armature de l'argumentation de nos sources : les remettre en question pourrait bien faire s'écrouler tout l'édifice.

A l'inverse de Montandon, nous ne pensons pas que « *la langue se passe de définition* »³⁴⁹. C'est au contraire une notion qui n'a rien d'immédiatement évident. Nos auteurs ne songent pas à la problématiser en tant que telle parce qu'ils la perçoivent comme un donné naturel : inhérente à la nation, elle est tout aussi ancestrale et éternelle. Liée par essence au peuple, elle en est la plus fidèle expression. Il suffit d'écouter les gens parler pour en déduire leur nationalité et tracer la frontière de leur État. Or, *la* langue bulgare ou serbe dont parlent effectivement ces savants est une *langue normée*, autrement dit un *artefact* réalisé par quelques intellectuels, au milieu du XIX^e siècle pour les Balkans. Avant cette normalisation de la langue et son imposition à la population par l'administration, les journaux, l'école, la réalité linguistique était tout à fait hétérogène. S'il est possible de comparer et de délimiter des langues normées, homogènes et répondant à des règles fixes, il n'en va pas de même pour les dialectes effectivement employés par la population. « *Le langage parlé ne se laisse point circonscrire* »³⁵⁰ : les dialectes formant un continuum, seules les frontières étatiques peuvent les distinguer. Mais, encore une fois, continuum n'équivaut pas à homogénéité : le passage entre deux dialectes n'est jamais purement progressif. Comme

³⁴⁹ Montandon, 1915, p. 7.

³⁵⁰ AnceI, 1926, p. 90.

l'écrit Gaston Paris en 1888, « *il n'y a que des traits linguistiques qui entrent respectivement dans des combinaisons diverses, de telle sorte que le parler d'un endroit contiendra un certain nombre de traits qui lui seront communs, par exemple avec le parler de chacun des quatre endroits les plus voisins, et un certain nombre de traits qui différeront du parler de chacun d'eux. Chaque trait linguistique occupe d'ailleurs une certaine étendue de terrain dont on peut connaître les limites, mais ces limites ne coïncident que très rarement avec celles d'un autre trait ou de plusieurs autres traits ; elles ne coïncident pas surtout, comme on se l'imagine encore, avec des limites politiques anciennes ou modernes [...]* »³⁵¹.

Nos savants refusant toute idée de mélange, ils s'efforcent, d'après une statistique des traits linguistiques bulgares et serbes répertoriés dans un dialecte donné, d'établir clairement la nature de ce parler. En d'autres termes, ils s'emploient à créer du discontinu homogène (le territoire couvert par la *langue nationale*) à partir d'un continu hétérogène³⁵² (le continuum dialectal). C'est ainsi, d'ailleurs, que seront fixées les frontières nationales de la nouvelle Europe de 1919.

Mais ni la langue, ni le dialecte, ni la nation ne sont des objets naturels. Cette attitude qui consiste à trouver dans un parler l'expression fidèle d'une nation, le génie des langues se trouvant indissolublement associé au génie des peuples, est ce que Genette appelle le « mimologisme subjectif ». Et cette notion de subjectivité est capitale, tant elle est en parfaite contradiction avec l'objectivité dont se prévalent les thèses naturalistes. La métaphore de la « Belle au bois dormant » est à cet égard une illustration probante : « *au début du XIX^e siècle, les peuples balkaniques, qui jusqu'alors étaient comme endormis sous l'esclavage turc, se réveillèrent et peu à peu cherchèrent à former des Etats indépendants* »³⁵³. Cette conception de l'« éveil des nationalités » maintient sous silence le fait que la nation est avant tout une invention, une création tout à fait récente issue de l'esprit d'une élite. Outre le fait qu'elle ne résulte pas d'une ferveur populaire qui aurait déclenché le processus d'édification nationale *d'en bas*, elle n'est aucunement naturelle. Il en va de même pour la langue : « *aujourd'hui il y a tendance à modeler la langue sur la nation : chaque nation, issue de l'empire ottoman, a exigé sa langue de civilisation propre. Une langue n'est donc pas un fait purement naturel. C'est une institution humaine, qui évolue avec les événements historiques* »³⁵⁴. Toute définition de la nation ou de la langue ne peut être, par conséquent, qu'une *definitio nominis*, et non une *definitio rei*. Le concept de « nation » existe parce que le mot « nation » existe : c'est le discours qui construit et délimite les choses en les nommant. S'il n'y a aucune transparence entre le signe et son référent, alors

³⁵¹ Cité in Sériot, 1999, p. 13.

³⁵² Sériot, 1999, p. 283.

³⁵³ Cvijić, 1918a, p. 96.

³⁵⁴ AnceI, 1926, pp. 89-90.

« rien dans le réel ne peut constituer les limites d'une langue »³⁵⁵ ou d'un peuple. Dès lors, « le même et le différent [...] ressortissent d'un problème de nomination, et non pas d'une mesure dans le continu »³⁵⁶. Nos savants avancent la récolte de faits *objectifs* comme une validation immédiate de leurs thèses. Or, les minutieuses enquêtes de terrain qu'ils estiment nécessaires à la connaissance créent autant de problèmes qu'elles en résolvent. Comment, en effet, déterminer si les faits de langue répertoriés forment un dialecte serbe ou une langue macédonienne *à part*? En d'autres termes, comment savoir si un objet est une partie d'un tout ou un Tout à lui tout seul? C'est à l'observateur qu'il incombe de trancher; c'est ainsi que nos auteurs parviennent à inclure les dialectes macédoniens dans leurs langues respectives. Cette intervention, subjective, du scientifique dans l'expérience prouve que « l'objet propre d'une science n'est pas inscrit tout fait dans le réel, attendant d'en être extrait »³⁵⁷. Tout dépend au contraire du point de vue adopté par le chercheur : là où le Serbe voit une contingence, le Bulgare détecte l'essence. D'où la quantité d'affirmations contradictoires sur la Macédoine.

En définitive, « la différence entre le même et l'autre peut [...] ne pas être une question d'observation, mais bien de construction discursive »³⁵⁸. Nommer la langue comme le peuple permet de fabriquer une ontologie. La langue a ceci de particulier qu'elle est à la fois la métonymie du peuple, de l'État, du territoire, et « l'instrument qui les lie, les cimente, qu'ils ont tous en commun »³⁵⁹. D'où la susceptibilité linguistique des nations balkaniques : remettre en cause la pureté ou les qualités de la langue, c'est nécessairement condamner tout ce qu'elle représente. En outre, la nomination permet toutes les manipulations : sous la plume de nos auteurs, on trouve des *Slaves*, des *Slaves macédoniens*, des *Serbes*, des *Bulgares*, mais aucun *Macédonien*. Le nom de « Macédoine » ou l'adjectif « macédonien » n'ont de sens que géographique : certes on reconnaît l'existence des *dialectes* de Vojvodine, de Dalmatie ou de Macédoine, mais tous ne sont que des variantes de la langue serbe. Refuser à une ethnie un nom propre revient à nier l'existence de celle-ci. La population de Macédoine, cette « masse amorphe » à qui l'on nie toute autonomie, peut être investie tant par les Serbes que par les Bulgares.

Le verbe *être* est à cet égard tout à fait prodigieux, puisqu'il est en mesure de « faire du même avec de l'autre »³⁶⁰, et vice-versa. En qualifiant les habitants du nord de la Macédoine de « Vieux-Serbes », on justifie un irrédentisme serbe, de même qu'en affirmant que « les

³⁵⁵ Canut, 2000, <http://alor-univ.montp3.fr/cerce/rl/c.c.htm>.

³⁵⁶ Sériot, 1996, p. 279.

³⁵⁷ Sériot, 2000, p. 131.

³⁵⁸ Sériot, 1996, p. 300.

³⁵⁹ Tabouret-Keller, 2001, p. 349.

³⁶⁰ Sériot, 1996, p. 300.

Macédoniens *sont* des Bulgares », on exclut l'existence d'une nation macédonienne tout en attribuant aux Macédoniens une identité bulgare.

Tout est affaire de nomination dans cette dispute, quoiqu'en prétendent nos auteurs. En définitive, « *l'idéologie romantique [...] a tenté d'éclairer quelque chose d'obscur (le concept de peuple) par quelque chose d'encore plus obscur (le concept de langue). [...] deux entités culturelles contingentes aux contours indéfinis se transforment en organismes presque naturels, dotés de caractères et de lois propres et nécessaires.* »³⁶¹ Or, ni les langues, ni les nations ne relèvent des sciences naturelles ; elles ne sont pas comparables aux cours d'eau ou aux chaînes de montagnes et ne peuvent être pareillement cartographiées. En faire ainsi des notions objectives, dotées d'une nature particulière, suppose l'idée que l'être humain n'a aucun moyen d'échapper à sa destinée : au final, dans la définition naturaliste des États-nations, la volonté des peuples ne pèse pas bien lourd.

³⁶¹ Agamben, cité in Tabouret-Keller, 2001, p. 350.

IV. CONCLUSION

Au sortir de la Grande Guerre, la redéfinition politique des frontières européennes déchaîne les passions les plus vives dans les Balkans. La Macédoine, libérée du joug ottoman depuis peu, excite les convoitises de ses voisins, désireux d'achever enfin leurs *unités nationales* respectives. La réalisation de cet objectif nécessite d'attirer l'attention des grandes puissances sur la situation linguistique, ethnique, historique de cette région afin d'influer sur les décisions prises à Versailles.

Des savants, académiciens de renom, s'engagent dès lors au service de la cause nationale serbe ou bulgare. Pour être entendues au niveau européen, les revendications territoriales sur la Macédoine doivent convaincre de leur légitimité. Serbes et Bulgares entrent donc dans une vaste polémique dans le but de définir l'appartenance nationale des Macédoniens.

Partisans d'une conception naturaliste de la nation, ces auteurs construisent leur argumentation sur les présupposés qui lui sont liés : tout peuple est censé être doté d'un esprit particulier dont la langue est la meilleure expression, et dont les qualités se manifestent dans les mœurs et les chants populaires – une essence spécifique qui depuis la nuit des temps lie tous ces éléments entre eux pour former un *Tout* harmonieux. Retrouver, au-delà des contingences, cette essence, ce *Volkgeist*, est la condition *sine qua non* pour parvenir à la véritable connaissance d'un peuple et, partant, pour déterminer sa *conscience nationale*. Cette optique a pour avantage non négligeable de réifier les notions qu'elle manipule : toute langue, toute nation se voit réduite à quelques traits essentiels qui font d'elle un objet homogène et nécessairement pur. Il est alors possible d'en délimiter les contours et de les reproduire sur une carte.

Or, la comparaison des différentes cartes ethnographiques de nos auteurs et de leurs contemporains jette le doute sur la possibilité d'un tel projet³⁶². Alors que chacun revendique une objectivité scientifique rigoureuse et ne prétend déduire ses conclusions que de ses propres observations, la variété des représentations nous amène à un constat bien différent : il existe autant de cartes que d'auteurs. L'objectivité dont le géologue se prévaut, dans la mesure où des critères précis (couleur, dureté, plan de clivage) lui permettent d'identifier une roche et d'en circonscrire l'étendue, ne peut être postulée dans

³⁶² Voir les cartes ethnographiques et linguistiques pp. XIV-XX.

le cadre de la définition d'une nation : pas plus que la langue qui lui sert – à tort – d'emblème, la nation n'est pas un objet du monde, mais bien un objet de discours. Les thèses avancées par ces auteurs se contredisent pour la simple et bonne raison que c'est leurs points de vue respectifs qui décident de ce qui, dans les caractères linguistiques ou ethniques de la population macédonienne, est *typique* et de ce qui est *emprunté*. Se fiant aux mêmes critères prétendus objectifs et fondés en nature, nos académiciens développent une argumentation analogue : « *la Macédoine est « nôtre », sa population (exceptés les Turcs) est « de même origine ethnique que nous », l'histoire de la Macédoine est « notre histoire », elle « fait partie de notre glorieux passé », et par conséquent, la Macédoine « nous » appartient et doit « nous être rattachée »* »³⁶³. Il faudrait encore ajouter : « elle parle notre langue ».

C'est donc la cause défendue qui préside aux choix opérés par le savant nationaliste, qui le conduit à attribuer un nom particulier à un groupe de personnes donné. La nomination permet en effet de faire exister ou, au contraire, de supprimer un peuple en niant son nom ethnique.

De nos jours encore, les tensions liées à l'onomastique des peuples balkaniques ne sont pas entièrement apaisées. La Grèce a réagi très violemment à l'indépendance de la Macédoine. Alors que l'existence d'une République de Macédoine au sein de la Fédération yougoslave, sous la rassurante tutelle de Belgrade, ne lui posait pas véritablement de problèmes, elle revendique dès 1991 la propriété nationale du terme de « Macédoine ». Elle a d'ailleurs obtenu que sa petite voisine ne soit admise aux Nations Unies que sous l'acronyme FYROM (*Former Yugoslav Republic of Macedonia*, en français ARYM – Ancienne République yougoslave de Macédoine). La Bulgarie post-communiste, quant à elle, reconnaît l'État macédonien, mais pas la nation. L'équation ancienne posée par les romantiques allemands (une langue, une nation, un État) continue encore aujourd'hui d'alimenter les susceptibilités liées au nom national dans les Balkans. La Grèce voit dans l'existence hors de ses frontières d'une « nation » macédonienne une menace irrédentiste sur sa propre province de Macédoine, alors que la Bulgarie refuse cette « nation » précisément pour justifier ses propres prétentions sur ce territoire.

Car c'est bien de *territoire* qu'il s'agit dans cette dispute. Les savants dont nous avons parlé représentent à l'étranger leurs États respectifs dont ils servent l'impérialisme. Pour pouvoir annexer la Macédoine, région stratégiquement intéressante au début du XX^e siècle, il faut d'abord s'octroyer des droits sur sa population. Et c'est justement parce que leur conception de l'État se fonde sur la communauté *naturelle* de la nation que ces auteurs

³⁶³ Mosjov, 1979, p. 30.

cherchent à démontrer l'essence serbe ou bulgare de la population macédonienne, censée rejoindre ses frères pour réaliser, enfin, « l'union de la race »³⁶⁴.

Les théories naturalistes travestissent la réalité en supposant le sentiment national inné. L'histoire nous apprend au contraire que la conscience d'appartenir à une communauté nationale est apparue il y a moins de deux siècles avec la création d'une mythologie, de symboles nationaux, la normalisation d'une langue d'imprimerie. En asservissant l'homme à une série de déterminismes (langue, mœurs, nation), le naturaliste ne nie pas le principe des nationalités, mais l'interprète d'une manière différente de celle imaginée par Woodrow Wilson. Le malentendu provient d'une conception différente des notions fondamentales de cette idée – *nationalités, peuples*³⁶⁵ –, notions qui n'ont pas été définies précisément à Versailles. Alors que le président américain envisageait – dans l'idéal – que les peuples puissent exprimer *politiquement*, par des plébiscites, leur *volonté* nationale, les intellectuels d'Europe centrale et orientale s'acharnent à circonscrire les *entités naturelles* existantes qui, justement parce qu'elles sont naturelles, se passent de définitions et sont sujettes à des lois.

Dans cette conception naturaliste de la nation, les peuples contestés des territoires convoités sont prétendus fatalement déterminés « de l'intérieur », par essence ; il s'avère cependant que leur destinée ne dépend que « de l'extérieur » : ce sont les élites « nationale » et étrangère qui manipulent les noms et les frontières.

« [...] l'homme avait du mal à [...] comprendre ; il avait le souffle coupé et la conscience troublée, et il sentait bien que l'on tirait sournoisement le sol sous ses pieds, comme un tapis, et que les frontières qui auraient dû être stables et solides devenaient fluides et changeantes, se déplaçaient, s'éloignaient et disparaissaient, comme les ruisseaux capricieux au printemps. »³⁶⁶

³⁶⁴ Ischirkov, 1915, p. 5.

³⁶⁵ Selon l'expression du « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ».

³⁶⁶ Ivo Andrić, *op. cit.* note n°1, p. 267.

V. BIBLIOGRAPHIE

SOURCES

- BELIĆ A., 1918, *Ami Boué et la question macédonienne*, Paris : Ligue des Universitaires de Serbie.
- BELIĆ A., 1919, *La Macédoine. Études ethnographiques et politiques*, Paris/Barcelone : Bloud & Gay.
- CVIJIĆ J., 1909, *L'annexion de la Bosnie et la question serbe*, Paris : Hachette.
- CVIJIĆ J., 1916, *Questions balkaniques*, Neuchâtel : Attinger.
- CVIJIĆ J., 1918a, *La Péninsule balkanique. Géographie humaine*, Paris : Armand Colin.
- CVIJIĆ J., 1918b, « Unité ethnique des Yougoslaves », *Scientia*, Bologna : Nicola Zanichelli, vol. 23, juin.
- CVIJIĆ J., 1919, *Frontière septentrionale des Yougoslaves*, Paris : [s.n.].
- ISCHIRKOV A., 1915, *Les Confins occidentaux des terres bulgares*, Lausanne : Imprimerie du Léman (S.A.).
- IVANOFF J., 1919, *Les Bulgares devant le Congrès de la Paix. Documents historiques, ethnographiques et diplomatiques*, Berne : Paul Haupt.
- IVANOFF J., 1920, *La Question macédonienne au point de vue historique, ethnographique et statistique*, Paris : J. Gambler.

OUVRAGES ET ARTICLES GÉNÉRAUX

- ANDERSON B., 2002, *L'Imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris : La Découverte.
- BABADZAN A., 2004, « L'« invention des traditions » et l'ethnologie : bilan critique », in DIMITRIJEVIĆ D. (dir.), *Fabrication de traditions, invention de modernité*, Paris : Ed. de la Maison des sciences de l'homme, pp. 313-325.
- BAGGIONI D., 1997, *Langues et nations en Europe*, Paris : Payot.
- BERNARDINI G., 1928, « Die Nationalitäten der Balkanländer », *Slavia*, n°7, pp. 600-611.
- BRÉAL M., 1891, « Le langage et les nationalités », *Revue des deux mondes*, pp. 615-639.
- CANUT C., 2000, « Le nom des langues ou les métaphores de la frontière, in *Ethnologies comparées*, automne, n°1, <http://alor-univ.montp3.fr/cerce/rl/c.c.htm>.
- CAUSSAT P., 1989, *De l'identité culturelle. Mythe ou réalité*, Paris : Desclée de Brouwer.

- CAUSSAT P., ADAMSKI D., CRÉPON M., 1996, *La Langue source de la nation. Messianismes séculiers en Europe centrale et orientale (du XVIII^{ème} au XX^{ème} siècle)*, Sprimont : Mardaga.
- DAUZAT A., 1940, *L'Europe linguistique*, Paris : Payot.
- DELAS J.-P. et MILLY B., 1997, *Histoire des pensées sociologiques*, Paris : Dalloz.
- DUMONT L., 1983, « Une variante nationale. Le peuple et la nation chez Herder et Fichte », in *Essais sur l'individualisme*, Paris : Seuil, pp. 115-131.
- ESPAGNE M., 2004, « *Völkerpsychologie* et anthropogéographie : le cas de Leipzig », in TRAUTMANN-WALLER C. (dir.), *Quand Berlin pensait les peuples. Anthropologie, ethnologie et psychologie (1850-1890)*, Paris : CNRS Éditions, pp. 185-196.
- GELLNER E., 1989, *Nations et nationalisme*, Paris : Payot.
- GENETTE G., 1976, *Mimologiques. Voyage en Cratylie*, Paris : Seuil.
- HERDER J. G. (von), « Le langage est le moyen principal de l'éducation de l'homme », in *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité (1784-1791)*, trad. Edgar Quinet, <http://www2.unil.ch/slav/ling/textes/Herderlg.html>.
- HOBBSBAWM E. J., 1992, *Nations et nationalismes depuis 1780. Programme, mythe, réalité*, Paris : Gallimard.
- HUMBOLDT W. (von), 2000, *Sur le Caractère national des langues et autres écrits sur le langage*, présenté, traduit et commenté par Denis Thouard, Paris : Seuil.
- KAIL M. et VERMES G. (coord.), 1999, *La Psychologie des peuples et ses dérives*, Paris : Centre national de documentation pédagogique.
- LESSING H.-U., 2004, « Le rapport critique de Dilthey à la *Völkerpsychologie* de Lazarus et Steinthal », in TRAUTMANN-WALLER C. (dir.), *Quand Berlin pensait les peuples. Anthropologie, ethnologie et psychologie (1850-1890)*, Paris : CNRS Éditions, pp. 149-164.
- LIST G., 1999, « Les quatre époques de la *Völkerpsychologie* en Allemagne : esquisse d'une carrière », in KAIL M. et VERMES G. (coord.), 1999, *La Psychologie des peuples et ses dérives*, Paris : Centre national de documentation pédagogique.
- MEILLET A., 1915, « Les langues et les nationalités », *Scientia*, n°18, pp. 192-201.
- MIROGLIO A., 1971, *La Psychologie des peuples*, Paris : PUF.
- MONTANDON G., 1915, *Frontières nationales. Détermination objective de la condition primordiale nécessaire à l'obtention d'une paix durable*, Lausanne : Imprimeries réunies.
- REKACEWICZ P., 2006, « La cartographie, entre science, art et manipulation », in *L'Atlas 2006 du Monde diplomatique*, pp. 14-15.

- RENAN E., 1882, « Qu'est-ce qu'une nation ? », Conférence faite en Sorbonne, <http://www2.unil.ch/slav/ling/textes/Renan1882.html>.
- SAVICKIJ P. N., 1929, « Les problèmes de la géographie linguistique du point de vue du géographe », *Travaux du Cercle linguistique de Prague*, n°1, pp. 145-156.
- SÉRIOT P., 1996, « La linguistique spontanée des traceurs de frontières », in *Cahiers de l'ILSL*, n°8, pp. 277-304.
- SÉRIOT P., 1997a, « Ethnos et Demos : la construction discursive de l'identité collective », *Langages et Société*, n° 79, p. 39-52.
- SÉRIOT P., 1999, « La clôture impossible (l'espace en géographie linguistique : la querelle du continu et du discontinu) », in NICOLAS G. (éd.), *Géographie et langage(s). Interface, représentation, interdisciplinarité*, Sion : Institut universitaire Kurt Bösch, pp. 227-248, <http://cyberato.pu-pm.univ-fcomte.fr/index/txt.php?ID=19>.
- SÉRIOT P., 2000, « Limites, bornes et normes : la délicate constitution de l'objet de connaissance en sciences humaines », *Colloque GéoPonts*, pp. 125-139.
- TABOURET-KELLER A., 1999, « Le nom des langues, un ambassadeur aveugle, ignorant de ses missions », *Revue des Sciences Sociales de la France de l'Est*, n°26 : *L'honneur du nom, le stigmaté du nom*, pp. 88-93.
- TABOURET-KELLER A., 2001, « La pureté de la langue », *Traverses*, 2 : *langues en contact et incidences subjectives*, avril, pp. 343-357.
- TABOURET-KELLER A., 2001, « La pureté de la langue », *Traverses*, 2 : *langues en contact et incidences subjectives*, avril, pp. 343-357.
- THIESSE A.-M., 2001, *La Création des identités nationales. Europe XVIII^e-XX^e siècle*, Paris : Seuil.
- TRAUTMANN-WALLER C., 2004a, « Introduction », in TRAUTMANN-WALLER C. (dir.), *Quand Berlin pensait les peuples. Anthropologie, ethnologie et psychologie (1850-1890)*, Paris : CNRS Éditions, pp. 9-21.
- TRAUTMANN-WALLER C., 2004b, « La *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft* (1859-1890) : entre *Volksgeist* et *Gesamtgeist* », in TRAUTMANN-WALLER C. (dir.), *Quand Berlin pensait les peuples. Anthropologie, ethnologie et psychologie (1850-1890)*, Paris : CNRS Éditions, pp. 105-119.
- VAN GENNEP A., 1922, *Traité comparatif des nationalités. Les éléments extérieurs de la nationalité*, Tome I, Paris : Payot.

- HUPCHICK D.P. & COX H.E., 2001, *The Palgrave Concise Historical Atlas of the Balkans*, New-York : Palgrave.
- JELAVICH C., 1990, *South Slav Nationalisms – Textbooks and Yugoslav Union before 1914*, Colombus : Ohio State University Press.
- KUBLI O. L., 1998, *Du nationalisme yougoslave aux nationalismes post-yougoslaves*, Paris : L'Harmattan.
- LANGE-AKKHUND N., *The Macedonian Question, 1893-1908, from Western Sources*, New York : Columbia University Press, 1998.
- MESNIL M., 1999-2000, « Kosovo 1999 : les bombes à retardement d'un modèle politique occidental dans les Balkans », *Regards sur les Europe : une anthropologie impliquée dans les Balkans*. Lyon : Association Rhône-Alpes d'anthropologie, n°44, pp. 15-18.
- MOSJOV L., 1979, *Les Thèmes historiques macédoniennes* [sic], Belgrade : Jugoslovenska stvarnost – Medjunarodna politika.
- ROUX M., 1991, « Guerre civile et enjeux territoriaux en Yougoslavie », in *Hérodote*, n°63, *Balkans et balkanisation*, 4^e trimestre, pp. 14-40.
- SÉRIOT P., 1997b, « Faut-il que les langues aient un nom ? Le cas du macédonien », in TABOURET-KELLER Andrée (éd.), *Le nom des langues. Les enjeux de la nomination des langues*, Louvain : Peeters, pp. 167-190.
- WILKINSON H. R., 1951, *Maps and Politics. A Review of the ethnographic Cartography of Macedonia*, Liverpool : University Press.
- □ IVKOVI□ M., 1997, « Violent Highlanders and Peaceful Lowlanders. Uses and abuses of Ethno-Geography in the Balkans from Versailles to Dayton », in VÖRÖS M. et HADAS M. (éd.), *Replika. Ambiguous Identities in the New Europe*, issue 2, Budapest : Replika Circle,
<http://www.c3.hu/scripta/scripta0/replika/honlap/english/02/08zivk.htm>.
- ZUBER ANDRIC L., 2004, *La Politique nationaliste linguistique post-yougoslave. La langue comme critère de construction de l'identité nationale chez les Serbes et les Croates dans les années 1990*, Mémoire présenté à la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne, Section de langues et civilisations slaves, sous la direction du Prof. P. SÉRIOT.